
Mémoires de
la duchesse d'Abrantès
Laure Junot Abrantès



MÉMOIRES

DE LA

DUCHESSE D'ABRANTÈS

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.

M. CHAMBON

MÉMOIRES

DE LA

DUCHESSE D'ABRANTÈS

LA RÉVOLUTION

LE DIRECTOIRE — LE CONSULAT

Avec de nombreuses illustrations.



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1893

MÉMOIRES

DE LA

DUCHESSE D'ABRANTÈS

PREMIÈRE PARTIE

I

Je suis née à Montpellier, le 6 novembre 1784. Ma famille était alors établie passagèrement en Languedoc, pour faciliter à mon père l'exercice de la charge de finances qu'il avait acquise à son retour d'Amérique. Cet établissement temporaire explique comment, étant née à Montpellier, je n'y ai conservé que des amis et point de parents. Ma mère était, comme moi, née sous la tente que ses parents avaient dressée sur la terre étrangère. Elle était fille de Constantin Comnène, descendant en ligne directe et masculine de David II, dernier empereur de Trébizonde. Les Comnène étaient établis en Corse depuis 1676.

Lorsque le chef de la famille aborda dans l'île à la tête de la colonie grecque, il avait avec lui plusieurs fils, dont l'un s'appelait Calomeros. Ce fils fut envoyé, par lui, à Florence pour remplir près du grand-duc de Toscane une mission délicate. Constantin Comnène mourut avant son retour ; le grand-duc garda près de lui le jeune

Grec, et, renonçant à la Corse, Calomeros s'établit en Toscane. Ce nom, traduit littéralement, signifie : *buella parte* ou *buona parte*. Il a donc été italianisé comme beaucoup d'autres.

Un Calomeros revint de Toscane et s'établit en Corse, où ses descendants se perpétuèrent et formèrent la famille Buonaparte. Une grande amitié unissait nos deux familles.

Ma mère passait également son temps à Ajaccio et à Carjèse, où la colonie grecque s'était établie en 1729. Ce fut alors qu'elle se lia d'une amitié tendre avec la signora Lætitia Ramolino, mère de Napoléon. Elles étaient à peu près du même âge et toutes deux ravissantes de beauté. Mme Bonaparte était gracieuse, jolie, charmante ; mais, sans aucune vanité filiale, je puis dire que je n'ai jamais rencontré dans le monde une femme aussi belle, aussi jolie que je me rappelle encore avoir vu ma mère.

Parmi les Français qui faisaient partie de l'administration, on remarquait un jeune homme de vingt ans, d'une agréable tournure, faisant des armes comme Saint-Georges, jouant du violon à ravir, ayant toutes les manières d'un homme de qualité et n'étant cependant qu'un roturier. Mais il s'était dit : « Je ferai ma fortune et je parviendrai, » et cela avec une de ces volontés à qui rien ne résiste, parce qu'elles résistent à tout. Aussi avait-il déjà une fortune honorable à offrir à celle qu'il épouserait. Il n'avait garde de ne pas choisir la perle de la contrée ; il demanda ma mère et l'obtint. Cet homme fut mon père ; c'était M. de Permon.

II

Mes parents quittèrent la Corse et vinrent en France, où les affaires de mon père l'appelaient. Quelques années après, il fut nommé à une place importante à l'armée d'Amérique, et partit en emmenant mon frère, âgé seule-



Montpellier au siècle dernier.

ment de huit ans. Ma mère retourna en Corse, près de mon aïeule, avec toute sa jeune famille, pour y attendre le retour de mon père. Je n'étais pas née à cette époque.

C'est alors qu'elle a vu Napoléon tout petit enfant, qu'elle l'a souvent porté dans ses bras, qu'il jouait lui-même avec une sœur aînée que j'ai perdue de la manière la plus funeste. Ma mère et mes oncles m'ont assuré mille fois que Napoléon n'a eu dans son enfance aucun des

caractères singuliers que le merveilleux lui prête. Il se portait bien, et c'était même, jusqu'au moment où il vint en France, ce qu'on appelle un gros et beau garçon.

Peut-être cependant existait-il dans le caractère de Napoléon enfant quelques-unes de ces nuances délicates qui font pressentir l'homme extraordinaire. Mais qu'il ait fait deviner le géant qui devait un jour sortir de cette enveloppe, non, cela n'est pas.

Mme Bonaparte avait amené avec elle, en France, une bonne, une de ces servantes-maîtresses, comme il y en a tant dans nos provinces. Cette femme, qui se nommait Saveria, était curieuse à entendre sur cette famille qu'elle avait élevée, dont elle connaissait l'intérieur et dont chaque membre occupait un trône. Elle adorait l'empereur et Lucien.

Elle racontait que Napoléon, lorsqu'il était grondé, ne pleurait presque jamais. En Corse les enfants sont battus dans toutes les classes. Battre sa femme est, là comme ailleurs, le type de la grossièreté ; mais battre son enfant, c'est la chose la plus simple. Et il ne voulait rien dire pour obtenir sa grâce.

Un jour, il fut accusé par une de ses sœurs d'avoir mangé une grande corbeille de raisins, de figues et de cédrats. Ces fruits venaient d'un jardin de l'oncle le chanoine. Or, il faut avoir vécu dans l'intimité de la famille Bonaparte pour comprendre la grandeur du méfait d'avoir mangé des fruits de la vigne de l'oncle le chanoine ; c'était bien plus criminel que d'avoir mangé des raisins et des figues d'un autre. Enfin, grand interrogatoire, et comme Napoléon niait, il fut fouetté. On lui dit de demander grâce, que, s'il le faisait de bonne volonté,

on lui pardonnerait. Il avait beau dire qu'il était innocent, on ne le croyait pas, et le pauvre petit postérieur était abîmé de coups. Le résultat de son obstination fut d'être trois jours entiers sans manger autre chose qu'un peu de pain avec du fromage qui n'était pas du broccio[1]. Il ne pleura pas, il était triste, mais non pas boudeur. Enfin le quatrième jour, une petite amie de Marianne revint de la vigne de son père et, ayant appris ce qui s'était passé, alla s'accuser et dire que c'était elle et Marianne qui avaient expédié la corbeille. Ce fut le tour de Marianne d'être punie. On demanda à Napoléon pour quelle raison il n'avait pas dénoncé sa sœur ; il répondit qu'il ne savait pas que ce fût elle qui était coupable, cependant qu'il s'en doutait, mais que, en considération de la petite amie qui n'avait pas trempé dans le mensonge, il n'aurait rien dit. Ceci est fort remarquable ; il n'avait pas sept ans à cette époque.

III

Napoléon, me disait Saveria, n'a jamais été un joli enfant, comme l'était Joseph, par exemple. Sa tête avait toujours été trop grosse pour son corps, défaut commun dans la famille Bonaparte. Cette sorte de difformité donne ordinairement de celui qui l'a reçue l'idée d'une forte prééminence sur les autres. Ici la chose s'est trouvée justifiée; et pourtant il n'en faudrait rien conclure à l'avantage des grosses têtes ni au désavantage des petites. Qui a eu une plus petite tête que Voltaire ?

1. Fromage très estimé en Corse.

Ce que Napoléon avait de charmant lorsqu'il devint jeune homme, c'était son regard et surtout l'expression douce qu'il savait lui donner dans un mouvement de bienveillance. A la vérité, l'orage était affreux, et, quelque aguerrie que je fusse, jamais je n'ai regardé cette physionomie admirable, même dans la colère, lorsqu'elle en était animée, sans éprouver un frisson; son sourire était également captivant, comme le mouvement dédaigneux de sa bouche vous faisait trembler. Mais tout cela, mais le front qui devait porter les couronnes d'un monde, ces mains dont la plus coquette des femmes se serait enorgueillie et dont la peau blanche et douce recouvrait des muscles d'acier, des os de diamant, tout cela ne se distinguait pas dans l'enfant et ne se fit présumer que dans le jeune homme adolescent.

Saveria me disait avec vérité que de tous les enfants de la signora Lætitia, l'empereur était celui qui, le dernier, aurait donné l'idée d'une fortune inespérée.

On pouvait juger facilement que ma mère, toute fière qu'elle était de son origine grecque, était pourtant une fille de la Corse. Aussi lorsqu'elle parlait italien à Bonaparte, et qu'il affectait de répéter qu'il avait oublié, que, d'ailleurs, il était Français : « Allons donc, Napoléon, ne dites pas ainsi des choses ridicules, s'écriait-elle avec cette vivacité qui lui donnait un caractère si particulier et si charmant. Qu'entendez-vous par là? — Je suis Français. — Qui vous dit que vous êtes Chinois? Mais, tout en étant Français, vous êtes né dans une des provinces de la France qui s'appelle la Corse. Pour être Auvergnat, un homme en est-il moins Français? Qui donc ne s'honorerait pas aujourd'hui d'être le compatriote de Paoli? Al-

lons, ne dites plus de pareilles choses, ou je croirai que les honneurs de votre république vous ont troublé la tête. »

Ma mère lui parlait ainsi après le 13 vendémiaire.



La duchesse d'Abrantès.

IV

Nous vînmes à Paris en 1785. Ma mère ne pouvait s'accoutumer à la vie de province, quelque agréable qu'elle fût. Mon père désirait également revoir Paris.

Depuis longtemps il voulait acheter une charge de fermier général. M. Rougeau se disposait déjà à cette époque à vendre la sienne; des amis communs entamèrent la négociation, et mon père se décida à venir la suivre lui-même. Ces différentes circonstances déterminèrent notre voyage, qui eut lieu au plus tôt.

Mon père voulut recevoir et prit un jour dans la semaine pour donner à dîner, comme cela se faisait à cette époque. Ma mère avait tout ce qu'il fallait pour faire une agréable maîtresse de maison; on l'aimait parce qu'elle était bonne et franche, et elle plaisait parce qu'elle joignait à une rare beauté de la grâce, de la finesse, et un esprit naturel au-dessus de toutes choses. Cependant son ignorance était extrême; elle disait encore la dernière année de sa vie qu'elle n'avait jamais lu qu'un seul livre, c'était *Télémaque*. Eh bien! il était impossible de quitter sans regret la conversation qu'on avait avec elle. J'ai vu des poètes, des hommes de lettres distingués, demeurer sous le charme non pas de sa beauté, mais de son amabilité. Elle racontait surtout avec la plus piquante originalité. Mon frère et moi nous nous surprenions quelquefois à l'écouter jusqu'à trois heures du matin. Mais ce qu'elle possédait éminemment, c'était l'art si difficile de son salon[1]; c'était en elle une chose indépendante de ses autres agréments. Elle eût fait de même étant vieille et laide. Beaucoup de femmes croient que, pour recevoir, il ne s'agit que d'arranger un appartement d'une façon bien élégante, de faire la révérence en souriant à chaque personne qui entre ou qui sort, et de donner le coup de

1. Ce mot vient de l'empereur; il ne disait jamais autrement.

cloche pour le genre de conversation qui dominera dans la soirée. Ce n'est pas cela du tout. De cette manière on recevra, on aura fait peut-être du mouvement, mais on aura une maison ennuyeuse à mourir. Il faut, pour en avoir une agréable, que la dame du logis soit la prêtresse invisible du temple; qu'elle établisse chez elle une entière liberté, et que jamais cette liberté ne dégénère en licence. Il faut que chacun fasse ce que bon lui semble, et, pour qu'il n'en résulte aucun inconvénient, elle ne doit admettre chez elle que des personnes qu'elle sait incapables d'en abuser. Un écueil qu'une maîtresse de maison doit éviter comme un fléau maudit, c'est de faire de son salon un bureau d'esprit.

V

En arrivant à Paris, le premier soin de ma mère fut de s'informer de Bonaparte. Il était alors à l'École militaire de Paris, ayant quitté celle de Brienne depuis le mois de septembre de l'année précédente. Mon oncle Démétrius lui en parla. Il l'avait rencontré le jour de son arrivée, au moment où il venait de sortir du coche.

« Et, en vérité, dit mon oncle, il avait bien l'air d'un nouveau débarqué. Je le rencontrai au Palais-Royal, où il bayait aux corneilles, regardant de tous côtés, le nez en l'air et bien de la tournure de ceux que les filous dévalisent sur la mine, s'il avait eu quelque chose à prendre. »

Mon oncle lui demanda où il dînait, et comme il n'avait pas d'engagement, il l'emmena dîner chez lui; car, bien que mon oncle fût encore garçon à cette époque, il ne

serait pas entré chez un traiteur (le nom de restaurateur n'est venu que plusieurs années après). Il dit à ma mère qu'elle trouverait Napoléon assez morose.

« Je crains, ajouta mon oncle, que ce jeune homme n'ait plus de vanité qu'il ne lui convient d'en avoir dans la position où il est. Lorsqu'il vient me voir, il déclame fortement contre le luxe des jeunes gens de l'École militaire. Il est venu, il y a quelque temps, me parler de l'éducation actuelle des jeunes Maniotes, du rapport qu'elle a avec l'ancienne éducation spartiate, et tout cela pour mettre, m'a-t-il dit, dans un Mémoire qu'il veut faire pour le présenter au ministre de la guerre. Tout cela ne servira qu'à le faire prendre en grippe par ses camarades, et peut-être même à lui valoir quelque coup d'épée. »

Peu de jours après, ma mère vit Napoléon, et cette disposition à l'humeur était, en effet, des plus fortes. Il souffrait peu d'observations, même dans son intérêt, et je suis persuadée que c'est à cette excessive irritabilité, qu'il ne pouvait contraindre, qu'il doit la réputation qu'il a conservée longtemps d'une enfance et d'une jeunesse atrabilaires.

Mon père, qui connaissait une grande partie de ses chefs, le fit sortir quelquefois pour le distraire. On prit pour prétexte un accident, une entorse (je ne me rappelle plus trop bien le motif que l'on donna), et Napoléon passa toute une semaine dans notre maison. Lorsque, encore aujourd'hui, je passe sur le quai Conti, je ne puis m'empêcher de regarder une mansarde à l'angle gauche de la maison, au troisième étage. C'est là que logeait Napoléon toutes les fois qu'il venait chez mes parents. Cette petite

chambre était fort jolie. A côté se trouvait celle de mon frère.

Les deux jeunes gens étaient presque du même âge; mon frère avait peut-être un an ou quinze mois de plus. Ma mère lui avait recommandé de se lier avec le jeune Bonaparte; mais, après plusieurs tentatives, Albert témoigna combien il lui était pénible de ne trouver qu'une stérile politesse là où devait être de l'affection, et cette répulsion lui était presque offensante. Elle devait surtout l'être pour mon frère, qui était non seulement aimé pour la douceur de son caractère, l'aménité, la bonne grâce de ses manières, mais recherché dans les sociétés les plus distinguées de Paris pour ses talents et son esprit. Il s'était même aperçu d'une sorte d'âcreté, d'ironie amère, dont il avait longtemps cherché la cause :

« Je crois, dit un jour Albert à ma mère, que le pauvre enfant sent vivement sa position dépendante.

— Mais elle ne l'est pas du tout, s'écria ma mère; j'espère bien que tu ne lui as pas fait sentir qu'il n'était pas chez lui.

— Albert n'a aucun tort dans cette affaire, dit mon père, qui se trouvait présent; Napoléon souffre parce qu'il a de l'orgueil, et je ne puis l'en blâmer. Il te connaît; sa famille et la tienne sont en Corse dans une égale position de fortune; je crois même que vous êtes parents : tout cela ne s'arrange pas dans sa tête avec cette immense différence dans l'éducation qu'il reçoit comme boursier, isolé, loin des siens, privé de ces soins qu'il voit ici prodiguer à nos enfants. Tu le mets en présence d'une position qui ne peut lui être que pénible, parce qu'il se dit : « Pourquoi ma famille n'est-elle pas ainsi ? »

— Tu m'impatientes, répondit ma mère; s'il disait cela, il serait un sot et méchant enfant.

— Il ne serait ni plus sot ni plus méchant que les autres : il serait homme. Pourquoi est-il en colère depuis son arrivée à Paris? pourquoi crie-t-il du haut de sa tête contre le luxe indécent (ce sont ses paroles) de tous ses camarades de l'école? Parce que leur position blesse à chaque instant la sienne. Il trouve ridicule que ces jeunes gens aient un domestique, parce qu'il n'en a pas; il trouve mauvais que l'on mange à deux services, parce que lorsqu'il y a des pique-nique en fraude, il ne peut pas y contribuer. L'autre jour, il devait y avoir un déjeuner donné à l'un des maîtres, et chaque élève devait contribuer pour une somme vraiment trop forte pour ces enfants : en cela Napoléon a raison. Bref, je fus le voir et je le trouvai encore plus triste que de coutume. Je me doutai pourquoi, et j'abordai le sujet en lui proposant la petite somme qu'il lui fallait : il devint aussitôt très rouge, puis sa figure reprit cette teinte d'un jaune pâle qu'il a toujours, et il me refusa.

— C'est que tu t'y seras mal pris! s'écria ma mère. Les hommes sont toujours maladroits.

— Quand je vis que le cœur du jeune homme était aussi élevé, dit mon père sans se laisser déconcerter par la vivacité de ma mère, à laquelle il était habitué, je fis un mensonge, et Dieu me le pardonnera sans doute. Je lui dis que, lorsque son père était mort dans nos bras à Montpellier, il m'avait remis une petite somme pour lui être donnée de cette manière, dans un cas pressant, pour sa convenance personnelle. Il me regarda fixement, ajouta mon père, avec un œil si scrutateur qu'il m'intimida presque.

« Puisque cet argent vient de mon père, Monsieur, me « dit-il, je l'accepte; mais si c'eût été à titre de prêt, je « n'aurais pu le recevoir. Ma mère n'a déjà que trop de



Napoléon lieutenant d'artillerie.

« charges; je ne dois pas les augmenter par des dépenses, « surtout lorsqu'elles me sont imposées par la folie stupide « de mes camarades. »

« Tu le vois donc bien, poursuivit mon père, si son orgueil est aussi facilement blessé à son école par des étrangers, que ne doit-il pas souffrir ici, quelque ten-

dresse que nous lui montrions? Albert n'en doit pas moins continuer ses prévenances et ses bons procédés, mais je doute qu'ils produisent pour résultat une liaison intime. »

Un événement important eut lieu cette même année dans notre famille. Ce fut le mariage de mon oncle, le prince de Comnène. Il épousa une riche héritière de Touraine, fille unique de M. le comte de Boucherville, officier de la marine royale.

La présentation eut lieu avec toutes les formes voulues par l'étiquette et l'élégance du temps. Les révérences furent enseignées par Vestris; la coiffure fut faite par Léonard, l'habit par Mlle Bertin, et les diamants par Bapst et Meunier.

VI

Joseph Bonaparte avait adressé à mon oncle une lettre dans laquelle il le remerciait de vouloir bien aller voir Marianne Bonaparte, qui était élève de Saint-Louis à l'établissement de Saint-Cyr. C'était ma mère qui se chargeait de ce soin. Elle le remplissait avec une grande bienveillance et fut pour Marianne une amie bonne et tendre.

Un jour que Napoléon était venu avec mon oncle qui l'avait fait sortir, on fut à Saint-Cyr exprès pour lui.

Marianne vint au parloir fort triste, fort abattue, et le cœur tellement gros qu'au premier mot qu'on lui dit, elle fondit en larmes. Ma mère l'embrassa, la consola; elle ne voulait pas dire ce qu'elle avait. Enfin ma mère apprit que, Mlle de Montluc sortant dans huit jours, les élèves de

sa classe devaient donner un goûter d'adieu; chacune contribuait, et Marianne ne pouvait donner parce que sa pension était à sa fin, et qu'il ne lui restait que six francs. « Si je les donne, disait-elle, je n'aurai plus rien, et ma pension ne me sera payée que dans six semaines; et puis, d'ailleurs, ce n'est pas assez. »

Le premier mouvement de Napoléon avait été de porter la main à sa poche; mais comme la réflexion lui dit qu'il ne trouverait pas ce qu'il y cherchait, il s'arrêta et rougit en frappant du pied.

Quant à ma mère, elle ne put s'empêcher de rire en pensant au rapport singulier qu'il y avait entre le goûter de Saint-Cyr et le déjeuner de l'École militaire de Paris, et elle le dit en grec à mon oncle.

Ma mère demanda à la pauvre affligée ce qu'il lui fallait pour calmer son chagrin; la somme n'était pas énorme : il s'agissait de dix à douze francs; ma mère les lui donna, et fit la remarque qu'elle ne s'en mit pas autant en peine que son frère à la proposition de mon père.

Lorsqu'on fut remonté en voiture, Napoléon, qui s'était contenu devant sa sœur, éclata en invectives contre l'administration. L'humiliation de Marianne lui avait fait mal. Mon oncle, qui était extrêmement vif, s'impatienta à la fin du ton d'amertume tranchant qu'il mettait dans son discours et le lui dit assez sèchement. Napoléon se tut aussitôt; mais son cœur était trop plein, et ses expressions devinrent tellement offensantes que mon oncle lui dit :

« Tais-toi! il ne t'appartient pas, étant élevé par la charité du roi, de parler ainsi que tu le fais. »

Ma mère m'a dit qu'elle avait craint que Napoléon n'étouffât. En un moment il devint blême et cramoisi.

« Je ne suis pas élève du roi, dit-il d'une voix tremblante d'émotion, je suis élève de l'État.

— Voilà une belle distinction que tu as trouvée là! répondit mon oncle. Le roi n'est-il pas l'État? et puis je ne veux pas que tu parles ainsi de ton bienfaiteur devant moi.

— Je ne dirai rien qui vous déplaise, dit le jeune homme; permettez-moi seulement d'ajouter, Monsieur, que si *j'étais le maître de rédiger* les règlements, ils le seraient autrement, et pour le bien de tous. »

Je n'ai rapporté cette petite scène que pour faire remarquer ces mots : *si j'étais le maître!...* Il l'est devenu, et l'on sait comment il avait monté toute l'administration de ses Écoles militaires. Je suis persuadée qu'il a gardé longtemps le souvenir des humiliations qu'il a été obligé de supporter à l'École militaire de Paris. Il n'y était pas aimé. Il frondait tout, blâmait hautement. Le résultat de sa conduite fut de faire avancer le moment de sa sortie. C'est alors qu'il fut pourvu d'une sous-lieutenance dans un régiment d'artillerie. Lors de son départ, il vint passer quelque temps avec nous. Je me rappelle que le jour où il endossa l'uniforme, il était joyeux comme tous les jeunes gens le sont à pareil jour; mais il avait dans son habillement une chose qui lui donnait une apparence fort ridicule : c'était ses bottes; elles étaient d'une dimension si singulièrement grande que ses petites jambes, alors fort grêles, disparaissaient dans leur ampleur. On sait que rien ne saisit le ridicule comme l'enfance. Aussitôt que ma sœur et moi nous le vîmes entrer dans le salon avec ses deux jambes affublées de la sorte, nous ne pûmes nous contenir, et des rires fous s'ensuivirent. Alors, comme plus tard, il n'entendait pas la plaisanterie; dès qu'il se

vit l'objet de notre hilarité, il se fâcha. Ma sœur lui répondit, toujours en riant, que, puisqu'il ceignait l'épée, il devait être le chevalier des dames, et qu'il était bien heureux qu'elles plaisantassent avec lui.

« On voit bien que vous n'êtes qu'une petite pensionnaire, » dit alors Napoléon d'un air dédaigneux.

Ma sœur avait alors douze à treize ans; on peut penser combien ce mot la blessa. Elle était fort douce, mais nous ne le sommes plus, nous autres femmes, lorsque notre vanité s'en mêle. Celle de Cécile fut blessée au vif de l'épithète de petite pensionnaire.

« Et vous, répondit-elle à Bonaparte, vous n'êtes qu'un chat botté. »

Tout le monde se mit à rire : le coup avait porté. Je peindrais difficilement la colère où il mit Napoléon. Il ne répondit rien et il fit bien; bien qu'alors il manquât d'usage du monde, il avait un esprit trop fin, trop instinctif, pour ne pas comprendre qu'il devait se taire dès qu'il y avait des personnalités et que son adversaire était une femme; quel que fût son âge, il devait la respecter.

Donc, quoiqu'il fût vivement piqué du malheureux sobriquet que ma sœur lui avait donné, il affecta de n'y plus penser, si ce n'est pour en rire avec les autres; et pour prouver qu'il n'en avait aucune rancune, il fit faire un petit joujou qu'il m'apporta, et qui représentait un chat botté courant devant le carrosse de M. le marquis de Carabas. Ce joujou était fort joli et lui avait sûrement coûté cher, ce qui n'allait pas avec l'état de ses finances.

Cette histoire me fut utile depuis, et d'une étrange façon.

Le premier consul était un jour d'une grande gaieté. On était à la Malmaison; on dînait sous les grands arbres.

Mme Bonaparte avait essayé le même jour de mettre de la poudre, ce qui lui allait fort bien. Mais le premier consul n'en fit que rire, et lui dit qu'elle pouvait jouer la comtesse d'Escarbagnas. La plaisanterie ne lui plut pas apparemment, car elle fit une petite moue, dont le premier consul s'aperçut.

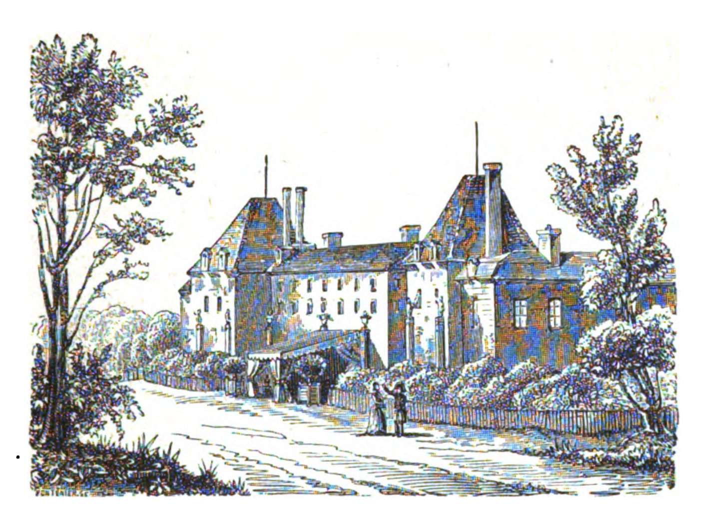
« Eh bien! qu'est-ce? dit-il; crains-tu de manquer de cavalier? Voilà M. le marquis de Carabas (et il montrait Junot) qui te donnera le bras. »

Or, il faut savoir que le premier consul avait déjà nommé ainsi quelquefois Junot et Marmont, à cause de leur goût pour la représentation. Tous deux n'en faisaient que rire, et dans le fait la chose n'était que plaisante. Mme Bonaparte ne la prit pas ainsi et montra un air chagrin. Ce n'était pas le moyen de plaire à Bonaparte, dont le front se rida à l'instant même. Il prit son verre, et regardant sa femme, il s'inclina en buvant, et dit : « A la santé de Mme la comtesse d'Escarbagnas. » La continuité de cette plaisanterie fit venir les larmes aux yeux de Mme Bonaparte. Napoléon le vit, et comme il l'aimait, il fut, je crois, fâché d'avoir été si loin. Pour arranger l'affaire, il reprit son verre, et, s'inclinant de mon côté en me faisant un clignotement de l'œil, il me dit : « A la santé de Mme la marquise de Carabas. » Nous nous mîmes tous à rire, Mme Bonaparte comme les autres; mais elle avait le cœur gros. Je n'avais que seize ans, et elle en avait quarante.

Parmi les camarades de Junot, il y en avait qui n'étaient pas forts sur la compréhension. L'un de ceux-ci trouva admirable de répéter la plaisanterie du premier consul. L'imitation ne lui allait pas. Il était le meilleur des hu-

mains, mais la raillerie lui était de peu d'usage. Ensuite Junot aurait pu l'entendre, et de ridicule, la chose serait devenue tragique. Je ne voulus donc pas laisser continuer la représentation incitative.

Le lendemain, Junot, qui était alors commandant de Paris et ne pouvait pas venir à la Malmaison tous les jours, ne se trouva pas à dîner. Mais il vint le jour



La Malmaison.

d'après, et le marquis de Carabas ne faillit pas en son lieu. On était alors sur le pont qui mène au jardin; le premier consul était assis sur le bord du parapet :

« Mon ami, dis-je à Junot, la première fois que nous irons dans *tes terres,* il ne faudra pas oublier une chose tout à fait de rigueur dans ton train, ou je ne vais pas avec toi, je t'en avertis; et je suis sûre que le général m'approuvera.

— Qu'est-ce donc? demanda le premier consul.

— C'est un chat botté pour coureur. »

Tout le monde se mit à rire. Mais je n'oublierai jamais la figure du premier consul; elle était à peindre. Je poursuivis d'un grand sérieux :

« J'ai conservé un joujou que l'on m'a donné étant petite enfant; si tu le veux pour modèle, je te le donnerai. »

On rit beaucoup, mais mon grain, jeté en bonne terre, devait porter fruit. Quelques jours après, nous étions, après dîner, dans la galerie à côté du salon; l'*incitateur,* avec un bon et franc rire, se mit à parler du *marquisat;* je ne fis que regarder le premier consul; il se tourna vers son *sosie* et lui dit assez sèchement :

« Lorsque vous voudrez *faire* et *dire* comme moi, choisissez mieux vos sujets. Il me semble que l'on peut m'imiter en autre chose. »

Un quart d'heure après, il s'approcha de moi, me prit le nez, me le pinça à me faire crier et me dit :

« Vous avez de l'esprit, petite peste; mais vous êtes méchante. Ne le soyez pas. Une femme n'a jamais de charme lorsqu'elle se fait craindre. »

Le résultat de tout cela fut que je n'entendis plus parler du *marquisat,* d'autant qu'on portait alors des bottes à l'écuyère avec des manchettes et que le *chat botté* serait venu là à miracle.

VII

A l'époque où ma famille vint s'établir à Paris, tout faisait pressentir une révolution, et les plaies étaient assez visibles pour que l'on connût où il fallait porter remède. Paris grondait sourdement; partout en France régnait



Les armées vendéennes avaient été mises en déroute.

une fermentation du plus sinistre augure et qui devait amener un éclat. La Bretagne, la première, proclama sa liberté; on y envoya le maréchal de Stainville à la tête d'un corps de quinze mille hommes, et la reine dit imprudemment qu'il fallait traiter « la Bretagne en province conquise ». Le sang français rougit le sol breton. Et cependant la Révolution n'était pas commencée. Combien de gens ne la font dater que de la prise de la Bastille!

Grenoble à son tour est inondé de sang. Une adresse admirable porte au pied du trône l'expression de la douleur des Dauphinois. La réponse est une insulte que le délire de M. de Loménie dicte à la faiblesse de Louis XVI, et les fautes succèdent aux fautes sans moyen de les réparer. Mais la patience devait avoir un terme; le trésor était épuisé, la famine, la banqueroute, nous menaçaient. L'indignation publique chassa enfin M. de Loménie, et il quitta le ministère maudit de tous. Le jour où finit son administration, une jeunesse folle alla demander au lieutenant de police la permission de passer une joyeuse soirée. L'ayant obtenue, ils procédèrent avec ordre, prirent un mannequin grand comme un homme, lui mirent une mitre d'archevêque, une robe de satin violet, dont les *trois cinquièmes,* avec une grande régularité, étaient de satin et les deux autres de papier; puis, après avoir ainsi paré leur mannequin, ils allèrent le brûler en grande cérémonie sur la place Dauphine, dansant autour avec les démonstrations de la joie la plus folle.

Mais cette joie déplut au chevalier Dubois, qui commandait le guet. Il veut l'empêcher : les jeunes gens l'envoient promener; il insiste, on lui rit au nez; le misérable ordonne à sa troupe de se servir de ses

armes, on frappe indistinctement, et les cadavres sont jetés dans la Seine. Les soldats chargent tout ce qui est devant eux. On massacrait rue Saint-Dominique, rue Meslay, et le sang qui coulait était répandu par des mains françaises.

La crise devint si forte dans toute la France entre le parlement et les États de chaque province, que je ne sais si elle eût été maîtrisée par un Richelieu ou un Napoléon; l'habileté, le talent de l'un, la fermeté despotique de l'autre, auraient également fléchi sous cette volonté immense de force par son unité qui se présentait pour combattre les vieilles prétentions arbitraires qui tombaient de vétusté. Cependant il y avait un moyen, non pas de prévenir une révolution, elle était inévitable, mais d'empêcher les excès qui en ont été la déviation et non la suite. C'était de s'emparer du mouvement d'impulsion donné et de le diriger en se mettant à sa tête. Je sais que M. Necker comprenait toute la grandeur d'un tel projet; Louis XVI l'aurait adopté peut-être, mais il avait près de lui un ennemi perfide : c'était son conseil secret. La reine, qui avait aussi sur lui une grande influence, était le plus dangereux des guides, en ce qu'elle-même n'avait rien d'arrêté. Elle était emportée, remplie de préventions, et sacrifiait tout pour se venger lorsque ses intérêts privés étaient froissés. Ses malheurs et ceux du roi posent un voile sacré sur leurs fautes. Il est défendu de le soulever ; d'aussi grandes infortunes ont un caractère solennel qu'on n'attaque qu'à sa propre honte.

Quant à la famille royale, elle était divisée de manière à n'offrir aucun point de ralliement. Mme Élisabeth, bonne, douce, pieuse, ne s'occupait de ce qui l'entourait

que pour prier Dieu de les préserver de malheurs. L'opposition de Monsieur était sournoise et moqueuse. Il a fait beaucoup de mal à son frère, peut-être sans en avoir l'intention, et Madame encore plus. Quant à M. le comte d'Artois, homme aimable, gracieux, bon, il eût été nul s'il n'eût regardé comme point d'honneur inattaquable de ne pas admettre d'autre loi politique que l'antique autorité de la couronne.

VIII

Ce fut le 5 mai de l'année 1789 que se fit l'ouverture des États généraux. J'étais trop jeune alors pour bien sentir la grandeur imposante du spectacle qu'offraient les États se rendant en masse à Saint-Louis de Versailles, pour y entendre la messe la veille de l'ouverture de leurs séances. Mais je vois encore cette foule immense et joyeuse qui encombrait les trois avenues et bordait la route que suivaient les députés. Je vois ces femmes si bien parées, agitant leurs mouchoirs, toute une population animée d'un même sentiment et dans l'ivresse de la joie et de l'espérance. Ma mère, ayant beaucoup d'amis dans les trois ordres, avait voulu être témoin de cette première démarche, faite par eux sur le terrain qu'ils venaient de *sarcler*, disait-elle. Mon père n'ayant pas voulu l'accompagner, elle m'avait prise avec elle ainsi que mon frère.

Mon père vit M. Necker le lendemain même de l'ouverture des États. Il fut interrogé par lui sur ce qu'il

pensait de son discours. M. Necker était un homme qui pouvait entendre la vérité : M. de Permon la lui dit, et il ajouta :

« Ah! Monsieur, quelle faute on a commise en convoquant cette assemblée dans un moment d'orage comme celui où nous sommes!

— Je n'en suis pas coupable, répondit M. Necker, et j'en suis responsable. »

Il marchait dans son cabinet en se parlant à lui-même :

« Je n'aurais pas dû revenir aux affaires, je suis solidaire pour les fautes des autres... Mais je ne dois avoir aucun regret. Tout ce qu'un homme peut donner de soins, employer de forces, je le mettrai en œuvre pour amener à bien la tâche qui m'est confiée. »

IX

Mirabeau est sans doute la plus grande figure politique de notre Révolution. Cette figure a été crayonnée, peinte dans toutes les attitudes, sous tous les jours possibles, et cependant on a peu cherché à étudier plus profondément l'intérieur de cet homme. Il ne m'est pas apparu comme tous ceux qui ont figuré dans la Révolution; pendant sept années de ma vie, j'ai vu, régulièrement, tous les jours, les deux hommes qui pouvaient le mieux établir et fixer mon opinion sur Mirabeau. L'un était son ami le plus tendre et qui avait conservé de lui un souvenir qui tenait du culte. C'était Bonnecarère. L'autre était le cardinal Maury, qui, comme abbé Maury, avait lutté avec Mirabeau pour en être toujours battu.

Repoussé d'un rang que lui donnait sa naissance, Mirabeau jura de le reconquérir, quel que fût le prix que lui en demandât le sort. Méprisé, rejeté par l'ordre noble de sa province, dans lequel cependant se trouvaient



Mirabeau.

des réputations aussi douteuses que la sienne, Mirabeau s'en vit exclu avec rage, et jura vengeance à ceux qui lui déclaraient la guerre.

Le jour même de l'ouverture des États, en entrant dans la salle, il fixa d'un œil perçant et audacieux ces rangs dont on lui défendait d'approcher. Un rire amer glissa sur ses lèvres habituellement contractées par une

expression moqueuse et dédaigneuse. Il traversa ensuite la salle, et fut siéger sur ces bancs d'où devait partir la foudre qui frappa le trône.

Un homme fort attaché à la cour, mais ami de Mirabeau, le comte de Reb..., ayant remarqué le regard empreint de fiel qu'il avait lancé circulairement lorsqu'il avait été assis, lui en parla le jour même, en lui faisant observer que sa position dans le monde lui fermait les portes de tous les salons.

« Songe, lui dit-il, que la société veut que l'on fasse pour elle ce qu'elle ne fait jamais ; elle est difficilement ramenée, une fois blessée. Tu as des torts envers elle ; et si tu veux qu'on te pardonne, tu dois ne rien braver, et plutôt demander grâce. »

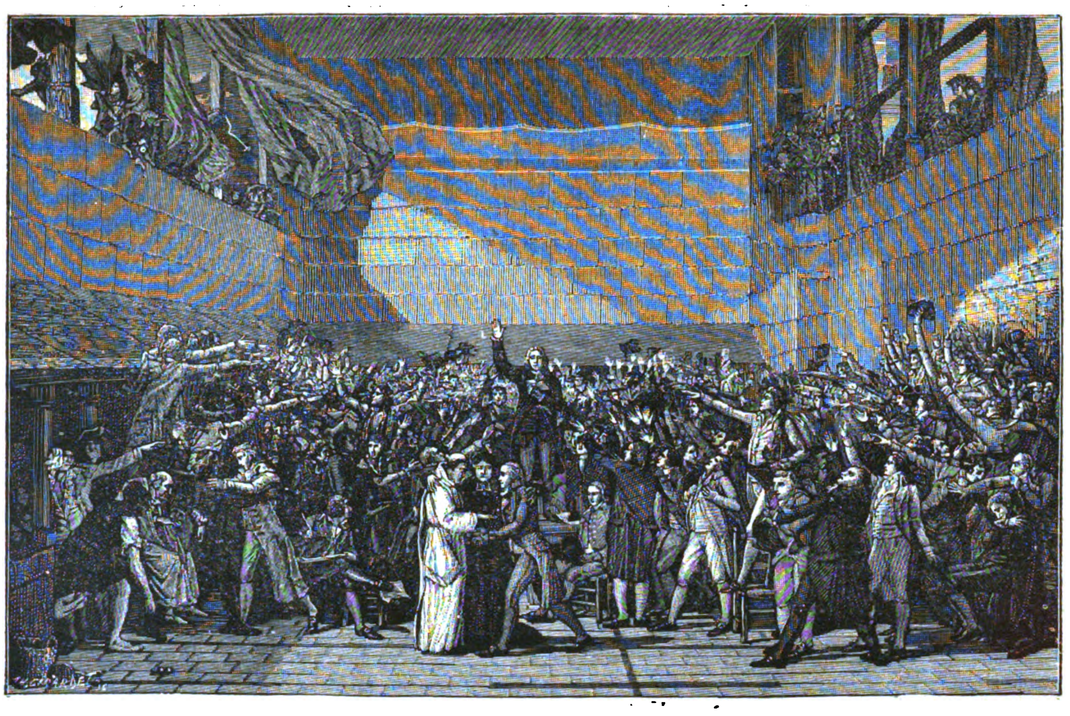
Tandis que le comte parlait, Mirabeau l'écoutait avec impatience ; mais au mot grâce, il éclata.

Il se leva, frappa du pied avec violence. Son immense chevelure parut se hérisser, ses petits yeux lancèrent des éclairs, et ses lèvres devinrent blanches et tremblantes, ce qui lui arrivait toujours lorsqu'il était fortement ému.

« Je suis venu, s'écria-t-il d'une voix tonnante, je suis venu ici pour faire demander grâce, et non pour la demander moi-même. »

Le mot fut redit le soir même à la reine. Elle avait des renseignements sur les députés dont les talents devaient attirer son attention. On doit penser que Mirabeau occupait la tête de la colonne des noms à l'encre rouge, et un mot y était joint en gros caractères.

Mirabeau était corruptible, on le savait. C'était une route veloutéé à parcourir pour arriver jusqu'à l'homme



Serment du jeu de Paume.

qu'on voulait s'attacher. Mais elle était délicate : néanmoins l'intrigue fut ourdie avec finesse, habileté même.

Muni des instructions de la reine et d'un portefeuille bien garni, le comte de Reb... se rendit un matin chez Mirabeau; il s'y prit avec beaucoup d'art, et lui fit enfin des offres qu'il se croyait sûr de voir accepter. Mais Mirabeau refusa le comte, en lui demandant pour qui il le prenait. L'autre n'osa pas le lui dire et se contenta de lui renouveler ses offres; Mirabeau le congédia avec la dignité de l'aîné des Gracques, en lui disant que des offres d'argent ne pouvaient être écoutées par lui. Il voulait un ministère.

A peine ce mot fut-il répété à la reine qu'elle devint cramoisie, et puis pâle comme la mort. Elle ferma les yeux, et appuya la main sur son front en le serrant avec force.

« Un ministère! s'écria-t-elle... un ministère à Riquetti Mirabeau!... Jamais!... jamais je ne permettrai que le seuil du conseil du roi soit sali par les pas d'un tel homme. »

Elle était tremblante de colère.

« Donnez-lui de l'argent... tout l'argent qu'il voudra... Mais un ministère! Et ce sont mes amis qui me conseillent une telle infamie! »

L'affaire du jeu de paume arriva quelques jours après : dès lors tout fut fini.

X

La prise de la Bastille, premier acte de cette sanglante tragédie, en souillant du sang français la robe tout éblouissante de blancheur et de pureté de notre belle liberté, rendit la cause du peuple moins glorieuse.

Le sang avait coulé, il devait couler encore. Je me rappelle comme un songe terrible ces journées du 14 juillet, du 6 octobre, du 21 juin, et une foule d'autres qui formaient ainsi le plus sinistre des calendriers. Le 6 octobre surtout me frappe encore dans mes souvenirs de manière à me serrer le cœur. Je vois ma mère faisant fermer dès trois heures de l'après-midi les volets du salon de réception, dont les fenêtres donnaient sur le quai. Elle pleurait et retenait mon père qui voulait absolument se rendre à Versailles; elle le retenait par le bras, l'embrassait et le suppliait de ne pas nous quitter.

Bien des souvenirs ont pâli en moi sous l'action puissante du temps; mais il en est qui sont toujours dans leur terrible vérité, et le 10 août est de ce nombre. C'est le jour de ma fête. Depuis que ma jeune intelligence avait pu recevoir une impression, ma mère avait voulu que cette journée en fût une de bonheur pour moi, comme espérance et comme souvenir. Dès le matin, ma petite chambre blanche était remplie de fleurs, de bonbons et de joujoux.

Le 10 août ne fut pas seulement affreux pour moi par les cris du peuple, les coups de canon, les gémissements des blessés qui passaient sous nos fenêtres, mais par les

inquiétudes que me causaient mon père et mon frère ; ce dernier aurait voulu se multiplier pour sauver ceux de ses amis qui couraient des dangers.

Vers midi, nous le vîmes rentrer avec un de ses frères d'armes qui était enveloppé dans une redingote bourgeoise. Le malheureux n'avait pas mangé depuis quarante heures. On le cherchait ; si on l'eût trouvé, il était massacré. On le cacha dans ma petite chambre, en me faisant ma leçon sur ce que je devais répondre si l'on venait dans la maison. C'est à dater de ce jour que je commençai pour un étranger ce rôle de prudence craintive que je devais ensuite continuer pour ceux qui m'étaient chers.

Cependant les heures s'écoulaient, mon père ne rentrait pas ; ma mère pleurait et se tordait les bras. L'orage paraissait calmé, des coups de fusil se faisaient encore entendre ; mais le plus inquiétant était des groupes de femmes et d'hommes ivres qui blasphémaient et hurlaient à faire horreur. Le jour baissait, et mon père ne rentrait pas. Nous vîmes enfin un homme tourner le coin de l'hôtel du côté du quai. C'était lui, il marchait avec précaution ; en voyant mon frère, il avança rapidement, lui dit de tenir la porte ouverte, puis, retournant aussitôt sur ses pas, il fut prendre une personne qu'il avait laissée dans le renfoncement de l'arcade de la Monnaie. Cette personne marchait avec peine ; mon père lui donnait le bras, et la conduisit ainsi avec mystère jusque dans sa chambre à coucher. Il nous imposa silence et nous dit de donner tous nos soins à celui qu'il nous amenait. Hélas ! lorsqu'il fut débarrassé du grand manteau de soldat qui l'entourait, nous reconnûmes M. de

Bévy, officier supérieur aux gardes du corps. Il était tout sanglant, pâle, défait!... Quelle vue, mon Dieu!... Il m'attira à lui. « Pauvre Loulou, me dit-il, en s'apercevant que je pâlissais et que je tremblais à la vue de ses mains toutes tachées de sang, c'est une triste fête pour vous, ma chère enfant!... »

Le lendemain, la stupeur fut générale dans tout Paris. La ville présentait un aspect effrayant. Que d'alarmes! que d'existences brisées! que de têtes proscrites! Mon père paraissait ne rien craindre. Il était occupé à écrire une lettre, lorsque son valet de chambre vint lui dire que notre boucher, brave et digne homme, qui était lieutenant dans la garde nationale, venait avertir M. de Permon qu'il était dénoncé pour avoir donné asile à des ennemis du peuple, et qu'il devait prendre garde à lui.

Le brave homme n'osait pas en dire davantage. Mon père fit peu d'attention à sa démarche; mais une heure après, un avertissement des plus sûrs vint dire à mon père qu'il serait arrêté dans la nuit. La personne qui lui apportait cet avis y joignait la promesse d'un passeport pour l'une des villes du Midi, et celle de venir le chercher avec ma mère (mais ma mère seulement), pour les conduire hors Paris. Quant à nous, il ne fallait pas songer à nous emmener. Ma mère perdait la raison en songeant qu'elle devait nous laisser à Paris dans un pareil moment.

Cependant le temps pressait. Après avoir longtemps cherché quel moyen présentait le plus de sécurité pour nous et pour mon frère, on s'arrêta au plus simple : c'était de nous mettre en pension dans quelque pen-

sionnat obscur, et mon frère logé près de nous. Ce plan une fois adopté s'exécuta rapidement, et le soleil n'était pas couché, que ma sœur et moi nous étions installées rue du faubourg Saint-Antoine, chez M[lles] Chevalier, tenant pension de jeunes demoiselles.

XI

Il y avait à la pension des demoiselles Chevalier un homme chargé du gros ouvrage. Cet homme, qu'on appelait Jacquemart, savait tous les métiers; il était garçon brosseur, il tournait, il faisait mille choses; mais il avait la plus atroce des figures.

« Cet homme me fait mal, disait Albert; je suis sûr qu'il finira tragiquement. »

Une fois, dans les commencements de notre séjour, Jacquemart rentrait du bois; mon frère arrivait de toute la vitesse de son cheval. Il voit que cet homme porte une charge qui ne lui permettra pas de se ranger à temps. Alors mon frère arrêta son cheval en le rabattant, au risque de le blesser et de s'exposer à un danger.

Jacquemart avait de bons yeux; Jacquemart avait vu ce qu'Albert avait fait pour être maître de son cheval; il lui avait voué dès ce moment une reconnaissance dont il devait donner des preuves.

Le 31 août, quoiqu'il n'eût rien à faire à la pension, il vint rôder toute la journée devant la porte et dans la cour. Mon frère ne vint que fort tard, et c'était précisément à lui qu'il en voulait. Il s'approcha comme il descendait de cabriolet et lui dit :

« Restez ici ce soir pour garder vos sœurs. Ne retournez pas chez vous. »

Albert le pressa de questions; il n'en put tirer autre chose. Mais, pour ne pas méconnaître l'avis de cet homme, il lui donna un assignat de vingt-cinq francs.

Le lendemain, on sait comment se passa cette affreuse journée. Mon frère brave tous les dangers et vient à notre pension. La première personne qu'il aperçoit sur le pas de la porte, c'est Jacquemart dans le costume du plus affreux bandit.

« Je ne vous avais pas dit de venir ici aujourd'hui, mais bien d'y rester, dit-il à Albert; pourquoi n'ai-je pas été obéi?

— Toi-même, pourquoi me dis-tu une pareille chose? La maison de Mlles Chevalier est-elle spécialement menacée?

— Je n'en sais rien. Mais dans un moment d'horreur comme celui-ci on doit tout craindre. »

Albert parut surpris. Jacquemart continua:

« Vous êtes un bon frère; ainsi vous ne devez pas manquer à votre devoir envers ces pauvres petites; elles n'ont que vous à Paris, n'est-ce pas? »

Albert fit un signe affirmatif. Cet homme, avec sa singularité, exerçait une sorte d'empire sur lui. Il était tard; Mlle Chevalier proposa à mon frère de rester; il ne voulut pas et s'en alla avec la promesse de revenir le lendemain.

« Tout sera fini, » disions-nous.

Grand Dieu! quelle fin!

Le lendemain, mon frère fut obligé de rester quelque temps chez lui, afin de remettre en ordre des papiers que mon père avait marqués pour être brûlés. Il sort à

trois heures pour venir nous voir; il trouve sur sa route des groupes d'hommes, dont l'ivresse sanglante est horrible. Plusieurs sont nus jusqu'à la ceinture; leurs bras, leur poitrine, sont couverts de sang. Ils sont hideux.

Mon frère, dans la plus mortelle inquiétude sur notre sort, pousse son cheval et arrive en face de la maison Beaumarchais. Là, il est arrêté par une foule immense; ce sont toujours les mêmes hommes nus et sanglants. Ils poussent des vociférations, ils chantent, ils dansent; en apercevant le cabriolet d'Albert, ils poussèrent de nouveaux cris.

« Qu'on lui porte!... qu'on lui porte!... c'est un aristocrate!... »

En un moment, le cabriolet est entouré par une multitude en délire. Du milieu de la foule un objet s'élève et s'avance. La vue troublée de mon frère ne lui permit d'abord de distinguer que de longs cheveux blonds souillés de sang, une figure belle encore. Cette figure s'approche... se pose sur son visage... Le malheureux pousse un cri terrible! Il l'a reconnue : c'est la tête de Mme de Lamballe!

Le domestique fouette le cheval de toute la vigueur de son bras. Le généreux animal s'éloigne de ce spectacle d'horreur de toute sa vitesse. L'affreux trophée avait été renversé avec les cannibales qui le portaient, et des imprécations poursuivaient Albert étendu sans connaissance dans le fond du cabriolet. Le domestique avait gardé les rênes et poussait d'autant plus le cheval, qu'il sentait, aux secousses de la légère voiture, qu'un homme était monté derrière; et il espérait que la rapidité de la course pourrait les en délivrer. Mon frère arriva en peu de mi-

nutes à la porte de notre pension. Il était toujours sans connaissance. Lorsque le cabriolet s'arrêta, l'homme qui était derrière s'élança à terre, prit mon frère dans ses bras comme il aurait pris un enfant, et le transporta dans la maison.

« Les monstres! disait cet homme, les monstres! ils l'ont tué aussi!... »

Cet homme était Jacquemart. Que pouvait-il faire au milieu d'une telle troupe? nous ne l'avons jamais su. Il est cependant évident qu'il n'y était pas pour partager ses crimes.

Mon frère fut très mal des suites de cette cruelle journée. On le conduisit chez un médecin, où il fit une maladie grave, dans laquelle son délire lui présentait toujours cette affreuse aventure.

On écrivit à l'instant à ma mère; elle était déjà arrivée à Toulouse avec mon père, et, leur établissement étant fait, elle put venir à Paris pour nous chercher. Mon frère, qui était encore en convalescence, s'arrêta en route chez un ami. Quant à nous, nous poursuivîmes notre route avec ma mère, ayant pour chevalier un de nos amis, M. de Luppé.

XII

Pendant notre séjour à Toulouse, ma mère reçut des lettres de mon frère qui l'affectèrent beaucoup. Elles lui annonçaient la mise en accusation du général Bonaparte. Albert en était indigné. Il était à cette époque auprès de Salicetti, en qualité de secrétaire. Lorsque Napoléon

avait été arrêté, Junot, qui l'aimait avec tendresse et un entier dévouement, voulut le sauver par la ruse ou par la force. Mais Bonaparte lui défendit toute mesure hostile.

« Je suis innocent, lui dit-il ; je dois me confier aux lois. »

L'issue probable du procès était de faire porter la tête de Bonaparte sur l'échafaud. Il dut la vie à une cause que personne n'a bien connue. Il était alors tout à fait malheureux ; il vint à Paris pour tenter d'obtenir justice ou pour chercher à mettre à flot quelques-uns des mille projets qu'il faisait, nous disait-il, chaque soir en s'endormant. Il n'avait avec lui qu'un seul aide de camp, un seul ami, que sa mauvaise fortune attachait encore plus à lui ; c'était Junot, qui, à dater de ce moment, lui donna des preuves positives de cet attachement qui n'a cessé d'être que le jour où lui-même a cessé d'exister.

XIII

Mon père avait pour conseil un homme d'un esprit fort distingué, ancien avocat au Châtelet, nommé Brunetière. Il avait des relations forcées avec tous les puissants du jour et en profitait pour le bien des intérêts de ses clients. Mon père ayant conservé des rapports assez intimes avec lui, il nous tenait au courant des affaires publiques à Paris, autant cependant qu'on pouvait le faire sans se compromettre. On s'envoyait des nouvelles dans des pâtés, des daubes, des cuisses d'oie ; et les questions et les réponses voyageaient ainsi protégées par le couvert de la gastronomie. Les nouvelles de Paris arrivaient dans

des fonds de chapeaux, des doublures d'habits, ou bien dans des caisses de fleurs artificielles. On joignait à l'envoi une lettre qui disait :

« D'après ce que vous m'avez écrit, je vous envoie telle chose... »

Or, comme on n'avait rien demandé et qu'on était prévenu d'avance de cette manière de correspondre, la lettre était bientôt trouvée.

Mais lorsqu'il fallait défaire l'objet qui la contenait, ma mère n'entendait pas facilement raison. Je me rappelle qu'une fois elle porta pendant quinze jours un chapeau avec une lettre dans sa coiffe, sans vouloir dire à mon père que le chapeau venait de Paris, parce qu'il se serait douté qu'il contenait des nouvelles et l'aurait fait découdre impitoyablement. Il faut dire que, dans ce moment, on ne pouvait rien recevoir de bien intéressant.

Enfin se levèrent pour la France des jours plus sereins. Mon père reçut des avis répétés de se rendre à Paris. Ma mère ne put le faire changer d'idée. Nous quittâmes à regret cette ville hospitalière ; j'en ai conservé un doux souvenir.

Il fut décidé que mon père se rendrait à Bordeaux, où il avait quelques affaires à terminer. Je partis avec ma mère pour Paris. En arrivant, nous descendîmes rue des Filles-Saint-Thomas, hôtel de la Tranquillité. Cet hôtel garni avait une fort belle apparence ; il était entre cour et jardin. Nous fûmes logées dans un fort joli appartement au second ; ma mère s'y installa avec moi, une femme de chambre et un valet de chambre.

XIV

Ma mère voyait beaucoup de Corses avant la Révolution. Dès qu'ils surent qu'elle était de retour, tous vinrent la voir, mais, avant tous, Bonaparte. C'est de ce jour-là que je l'ai vraiment connu. Je me le rappelais, mais confusément. Lors donc qu'il vint nous voir à Paris, sa figure me frappa sans que je puisse exprimer pourquoi, mais de manière à n'être jamais oubliée. A cette époque de sa vie, Napoléon était laid. Depuis il s'est fait en lui un changement total. Je ne parle que du changement physique qui s'est opéré graduellement dans l'espace de sept années. Ainsi tout ce qui en lui était osseux, jaune, maladif même, s'est arrondi, éclairci, embelli. Ses traits, qui étaient presque tous anguleux et pointus, ont pris de la rondeur, parce qu'ils se sont revêtus de chair, dont il y avait presque absence. Son regard et son sourire demeurèrent toujours admirables; sa personne tout entière subit aussi du changement. Sa coiffure, si singulière pour nous aujourd'hui dans les gravures, était alors toute simple; mais son teint était si jaune à cette époque, et puis il se soignait si peu, que ses cheveux mal peignés, mal poudrés, lui donnaient un aspect désagréable. Ses petites mains ont aussi subi la métamorphose ; alors elles étaient maigres, longues et noires. On sait à quel point il en était devenu vain, avec juste raison, depuis ce temps-là.

Enfin, lorsque je me représente Napoléon entrant en 1793 dans la cour de l'hôtel, la traversant d'un pas assez

gauche et incertain, ayant un mauvais chapeau rond enfoncé sur ses yeux, et laissant échapper ses *deux oreilles de chien* mal poudrées et tombant sur le collet de cette redingote gris de fer, devenue depuis bannière glorieuse, tout autant pour le moins que le panache blanc de Henri IV; sans gants, parce que, disait-il, c'était une dépense inutile; portant des bottes mal faites, mal cirées, et puis tout cet ensemble maladif, résultant de sa maigreur, de son teint jaune; enfin, quand j'évoque le souvenir de cette époque et que je le revois plus tard, je ne puis voir le même homme dans ces deux portraits.

Ma mère, la meilleure et la plus naturelle des femmes, lui témoigna, comme elle le sentait, le plaisir qu'elle avait à le revoir.

A cette époque, Paris était dans une agitation inquiétante; M. Brunetière nous dit qu'il était fâché de nous avoir conseillé de venir. Il était inquiet, et Bonaparte nous confirmait ces craintes.

« Les muscadins seraient bien aises, disait-il, de glaner après le combat des patriotes. Qu'ils sont sots dans cette Convention! J'ai été bien aise de voir que Permon n'a pas pris cette mode ridicule, poursuivit Bonaparte : ce sont tous de mauvais Français. »

Les jeunes gens dont parlait Bonaparte portaient des redingotes grises, avec des collets noirs, des cravates vertes; et leurs cheveux, au lieu d'être à la Titus comme ceux de la plupart des jeunes gens, étaient nattés, poudrés et relevés avec un peigne, tandis que de chaque côté de la figure descendait une longue face appelée, en style du temps, oreilles de chien. Comme ils étaient atta-

qués fort souvent, ils portaient une grosse canne, dont ils ne se servaient pas seulement comme d'un moyen de défense ; car bien souvent les rixes dont Paris était chaque jour le théâtre étaient provoquées par eux.

Le manque de pain et de subsistances commençait à se faire sentir. Ma sœur était restée dans le Midi. Elle nous envoyait de la farine, mais en secret et avec mille précautions. Elle employait pour cela une foule de subterfuges que son esprit multipliait. Il y avait une punition grave pour le coupable surpris.

Le peuple, qui avait supporté la misère sous Robespierre, parce que Robespierre le flattait, menaçait hautement de se révolter, et chaque jour la barre de la Convention était envahie par les sections de Paris, dont l'attitude devenait chaque jour plus hostile ; on rencontrait à chaque pas des femmes ivres, criant :

« Du pain ! du pain ! Nous en avions au moins en 93. Du pain ! A bas la République ! »

« Ma foi, nous dit un jour Bonaparte en venant dîner avec nous, je ne sais à qui ils en ont ; mais ils sont comme des démons. Je viens de rencontrer une section du faubourg Saint-Antoine, qui est tout à fait le second tome de la troupe que j'aurais voulu qu'on me chargeât de recevoir le 10 août, au château des Tuileries. »

Quelques jours avant le 1er prairial, ma mère réunit quelques personnages chez elle pour prendre du thé et des glaces :

« C'est à condition que vous ne parlerez pas de politique, dit-elle ; cela commence à m'ennuyer. C'est déjà bien assez d'être réveillée par vos tocsins, vos générales et tant d'autres gentillesses, sans compter les chœurs

d'harmonie que font vos citoyennes de la halle. Ainsi promettez-moi de ne pas parler de politique. »

Tous le promirent, mais le moyen de tenir parole, et de quoi pouvait-on parler? Bonaparte essaya quelque temps de soutenir la conversation. Romme fut le premier qui se mit à rire de l'air guindé de chacun, et il proposa de raconter des histoires. Bonaparte, qui aimait beaucoup cette manière de passer la soirée, s'empara de la parole, et, quoiqu'il ne fût pas alors très fort sur la narration, il se mit à raconter une foule de faits isolés qui avaient tous de l'intérêt par eux-mêmes, et qui en recevaient un plus grand encore par la manière originale dont il les disait. Il parlait mal, faisait des fautes de français assez grossières, était d'une ignorance qui frappait dans de certaines parties de l'instruction ordinaire; mais, malgré tous ces inconvénients, il faisait plaisir à entendre. Néanmoins, la conversation languissait; la tendance à reprendre le sujet vers lequel toutes les pensées se dirigeaient prédomina bientôt. Je me rappelle qu'en ce moment Salicetti, triste et de mauvaise humeur, se promenait dans la partie du salon la moins éclairée, en faisant, avec le craquement de ses bottes, ce bruit monotone et irritant qui déplaisait si fort à ma mère, déjà ennuyée de l'attitude morte, lorsqu'elle n'était pas hostile, des hommes qui étaient chez elle.

« Salicetti, dit-elle avec humeur, ne pourriez-vous pas prendre un peu de repos afin d'en donner aux autres? »

Salicetti, dont les pensées erraient dans un monde bien éloigné de l'entourage de la table à thé, s'arrêta tout à coup, regarda ma mère, et, s'inclinant en souriant, lui répondit avec une affectation de politesse :

« Je vous remercie mille fois, mais j'en ai pris deux tasses, et cela me fait mal aux nerfs. »

Puis il se remit à marcher, en faisant craquer de plus belle ses indignes bottes.

La patience n'était pas la vertu dominante de ma mère; elle se leva, traversa lentement le salon avec cette démarche si moelleusement charmante qu'elle avait; puis, prenant de sa petite main le grand bras de Salicetti, elle le fit retourner sur lui-même, tout étonné de sa pirouette.

« Mon cher, lui dit-elle, j'aime qu'on m'écoute, lorsque je parle; et quand je demande, je veux qu'on m'obéisse. Je sais bien que c'est un peu despotique, ce que je dis là; que voulez-vous? je commence à être trop vieille pour adopter de jeunes maximes, et puis ensuite je ne le veux pas. Nous autres femmes, nous ne sommes plus que des reines sans royaume; on nous a détrônées, je ne le sais que trop; mais j'exerce encore un peu de pouvoir dans ma maison. Là, du moins, je suis souveraine, et mes sujets doivent m'obéir. Voulez-vous donc vous soustraire à mon autorité?

— Non, non! s'écria Salicetti, enchanté de la manière gracieuse dont ma mère avait débité son discours; non certainement, je ne veux pas me soustraire à votre empire; mais qu'ai-je fait qui puisse vous le faire croire? »

On lui répéta sa réponse, et il se trouva, ce que tout le monde avait présumé, qu'il avait cru que ma mère lui offrait une autre tasse de thé.

XV

Ma mère se disposait à retourner en Gascogne. Elle était inquiète de la santé de mon père. Les nouvelles qu'elle recevait à cet égard de Bordeaux lui donnaient de vives alarmes.

On dansait, on allait au spectacle, aux concerts du Conservatoire, mais la famine nous menaçait, et nous avions à craindre tout ce que l'anarchie peut offrir de terrible dans ses résultats. Bonaparte venait alors tous les jours chez ma mère; il avait de longues discussions avec d'autres personnes de nos amis. Ces discussions amenaient presque toujours des paroles vives qui déplaisaient à ma mère. Mais Bonaparte était malheureux; nous le savions, et cette certitude nous rendait bien plus indulgents pour lui. Ma mère me dit un jour qu'elle savait des détails relatifs au général Bonaparte qui l'affectaient vivement, d'autant plus qu'elle ne pouvait y porter aucun remède. Ces détails lui étaient parvenus par sa femme de chambre. Cette fille, qui s'appelait Mariette, était de Toulouse. C'était un bon sujet. Elle était assez jolie; le domestique de Bonaparte voulait l'épouser. Elle ne l'aimait pas, et, comme il n'avait rien, la tentation n'était pas forte. Ce domestique disait à Mariette que le général n'avait pas souvent d'argent.

« Mais il a un aide de camp, lui disait-il, qui partage tout ce qu'il a avec lui; et quand il joue et qu'il gagne, le plus gros lot est pour son général; et puis la famille de l'aide de camp lui envoie de l'argent aussi quelque-



fois ; eh bien ! presque tout le magot est pour le général.

Napoléon premier consul.

Mais aussi, poursuivait cet homme, le général aime son aide de camp comme l'un de ses frères. »

Cet aide de camp, c'était Junot.

A cette époque, Bonaparte était à Paris sans nulles ressources. De temps à autre, il recevait quelque argent; mais ces secours étaient insuffisants pour un homme qui, quelque économe qu'il fût, avait cependant des besoins indispensables à satisfaire. Car enfin il fallait manger et se vêtir; et à cette époque, on ne trouvait pas, dans tous les quartiers de Paris, des tailleurs, des restaurateurs, des logements au rabais. Bonaparte était donc vraiment malheureux. Junot, qui souvent m'a parlé des six mois qu'ils passèrent ainsi à Paris, me disait que, souvent, en se promenant le soir sur le boulevard, et voyant passer de ces jeunes élégants montant de beaux chevaux et entourés de l'opulence qu'on pouvait alors se permettre, Bonaparte déclamait contre le sort, et injuriait à demi-voix les incroyables à oreilles de chien et à cadenettes relevées, qui passaient devant eux en se dandinant et jurant *paole pafumée, paole panachée* que Mme Scio avait chanté à *miacle.* »

« Et ce sont de pareils êtres qui jouissent de la fortune! s'écriait Bonaparte, en se levant avec humeur et poussant sa chaise de manière à ce qu'elle allait quelquefois tomber sur les jambes de l'incroyable; grand Dieu, que notre nature est petite! »

Junot, qui aimait Bonaparte, lui donnait tout ce qu'il recevait de sa famille, qui, sans être riche, était assez aisée pour ne le laisser manquer de rien. Junot courait parfois les chances du trente et un; il rapportait de l'or en abondance; alors le petit intérieur devenait plus joyeux; on payait les dettes les plus urgentes. C'était Bonaparte qui réglait la distribution, et Junot était mille fois heureux, en voyant à son général une physionomie éclairée par l'expression d'un bonheur qu'il lui avait procuré.

XVI

Le 1er prairial, au matin, nous sommes réveillés par des cris, des vociférations; la générale appelle aux armes, les scènes les plus affreuses se passent dans la Convention, tandis que dans nos maisons nous cachions ce que nous avions de précieux, nous attendant à tous les désastres. Vers le soir, mon frère, que nous n'avions pas vu de tout le jour, vint nous demander à manger, car il mourait de faim, n'ayant rien pris depuis le matin. Nous entendions des cris affreux dans la rue; le tambour roulait presque continuellement. Mon frère finissait à peine son léger repas, lorsque le général Bonaparte arriva pour réclamer aussi de nous l'hospitalité; car lui aussi, nous dit-il, n'avait rien mangé depuis le matin, et tous les restaurateurs étaient fermés. Il s'arrangea de ce que mon frère avait laissé, et tout en mangeant il nous donna des nouvelles. Elles étaient terribles; mon frère ne nous en avait rapporté qu'une partie. Il n'avait pas vu l'assassinat du malheureux Férand, que les misérables avaient ensuite traîné et coupé presque par morceaux.

« Ils ont présenté sa tête à ce pauvre Boissy-d'Anglas, dit Bonaparte, et cette action de cannibales a failli le faire mourir sur son fauteuil de président. En vérité, ajouta-t-il, si nous continuons à salir ainsi notre révolution, on sera honteux d'être Français. »

Quelques jours plus tard nous partîmes.

DEUXIÈME PARTIE

I

Quelque préparées que nous fussions au changement de mon père, nous fûmes atterrées en le voyant. Sa pâleur, sa maigreur, ses yeux éteints, sa voix cassée, tout en lui annonçait un homme frappé par la mort. Son caractère avait conservé cette teinte sombre et chagrine qui le dominait à Toulouse. L'extrême solitude dans laquelle il avait constamment voulu vivre lui avait été mortelle.

Après avoir terminé toutes leurs affaires, mes parents quittèrent Bordeaux, au commencement de septembre 95, et se mirent en route pour Paris, où ils devaient se fixer de nouveau. Nous y arrivâmes le 4 du même mois, et nous descendîmes à l'hôtel de l'Autruche, rue de la Loi. Deux jours après, mon pauvre père était bien mal. Une fièvre pernicieuse était venue se joindre à ce qu'il souffrait déjà.

Bonaparte, averti par mon frère, vint aussitôt nous voir. Il parut touché de l'état de mon père, qui voulut le

voir, quoiqu'il fût très souffrant. Il vint tous les jours, et, le matin, il envoyait ou venait lui-même pour savoir des nouvelles de la nuit. Je ne me rappelle sa conduite d'alors qu'avec une grande reconnaissance. Il dînait avec nous et passait sa soirée dans le salon à causer à voix basse, à côté de la bergère de ma mère, qui, excédée de fatigue, sommeillait quelques instants pour reprendre des forces. Je me rappelle qu'un soir, mon père s'étant trouvé fort mal, ma mère pleurait et se désespérait. Il était dix heures du soir. A cette époque, il était impossible de déterminer un des domestiques de l'hôtel à sortir, passé neuf heures. Bonaparte ne dit rien. Il descend l'escalier en courant, et va chercher le médecin, M. Duchannois, qu'il ramène malgré les objections de celui-ci. Il faisait un temps affreux, il pleuvait à verse. Bonaparte n'avait pas pu trouver de fiacre pour aller chez M. Duchannois, son habit était trempé. Oui, oui, à cette époque Bonaparte avait un cœur susceptible d'attachement.

Le 11 vendémiaire, à deux heures après midi, mon père sommeillait un peu, et nous prenions les plus grandes précautions pour qu'il n'entendît aucun bruit. Tout à coup les portes s'ouvrent avec fracas, et trois hommes parlant haut, frappant du pied pour appeler, ayant des manières de crocheteurs, entrent dans l'appartement suivis plutôt que conduits par le maître de l'hôtel, qui était un brave et digne homme.

« Voilà bien des façons! dit l'un de ces misérables avec des jurements affreux; pourquoi donc ne peut-on pas marcher dans cette chambre ?

— Parce qu'il y a une personne malade, dit ma mère en s'avançant au-devant de cet homme, et fermant la

double porte de la chambre de mon père, car il fallait lui éviter une émotion de cette nature; mon mari est arrivé ici tellement souffrant, ajouta-t-elle, qu'il s'est couché en arrivant; le maître de la maison peut vous le certifier. »

Le maître de l'hôtel confirma le dire de ma mère, en y ajoutant de bonnes paroles. Alors l'homme de la section regarda son cahier.

« Eh bien! dit-il, il est arrivé le 28 fructidor; il y a de cela dix-neuf jours. Qu'est-ce que c'est donc que cette maladie-là? J'aurais eu le temps de mourir et de ressusciter trois fois, moi! Au reste, il n'est pas question de tout cela; où est-il, ce citoyen Permon? Il faut que je le voie; il faut que je lui parle.

— Je vous ai déjà dit qu'il était malade, citoyen.

— Il n'est pas temps d'être malade lorsque la patrie est elle-même en danger. Allons, ouvrez-moi cette porte!

— Vous êtes un fou ou un monstre, s'écria ma mère en se mettant en travers de la porte de la chambre de mon père; misérable! n'approchez pas, ou prenez garde à vous. »

Le sectionnaire recula de quelques pas; ma mère avait une expression qui devait lui faire une peur au moins égale à celle qu'il inspirait. Tandis qu'il hésitait, ma mère me dit en grec d'aller sur-le-champ auprès de mon père pour le rassurer et tâcher de calmer l'effet que ce bruit aurait pu faire sur lui. Je trouvai effectivement mon père fort inquiet du tumulte qu'il entendait; il demanda ma mère. Je fus la chercher et la trouvai dans le salon tout en pleurs et dans un spasme des plus violents. Le général Bonaparte était auprès d'elle, s'ef-

forçant de la calmer; il n'avait pas voulu appeler, de peur d'alarmer mon père. Je m'empressai d'arranger une potion que ma mère prenait toujours dans ses crises et qui la calmait à l'instant. Je lui frottai les mains, je l'approchai du feu, et bientôt elle fut en état d'aller joindre mon père.

Le général me dit qu'en arrivant, il l'avait trouvée au moment de se battre avec l'adjoint de la section pour défendre l'entrée de la chambre de mon père :

« Je voudrais bien éviter de pareilles scènes à votre mère, me dit-il. Je n'ai pas un grand crédit : cependant, en sortant d'ici, je verrai le président de la section et j'arrangerai l'affaire. Tout est en feu dans Paris, depuis ce matin surtout. Il faut bien prendre garde à tout ce qu'on fera, à tout ce qu'on dira. Votre frère ne doit pas sortir non plus. Veillez à tout cela, Mademoiselle Laurette, car votre pauvre maman est dans un triste état. »

Le tumulte devint très fort vers le soir, c'est-à-dire à la brume. Cependant les spectacles étaient ouverts! En vérité, nous sommes un peuple de fous.

Dans la matinée du 12, Bonaparte, qui était venu, comme de coutume, nous parut assez préoccupé; il sortit, puis rentra, sortit encore, et revint comme nous étions au dessert. Je me rappelle qu'il mangea une grappe de raisin, et prit une grande tasse de café.

« J'ai déjeuné fort tard, nous dit-il, chez..... On a tant et tant parlé politique que je n'en puis plus. Je vais aller aux nouvelles; si j'apprends quelque chose d'intéressant, je viendrai vous le dire.

Nous ne le revîmes pas. La nuit fut orageuse, surtout

dans notre section. Le 13, vers quatre heures et demie, on commença à tirer le canon. A peine le premier coup fut-il parti que de toutes parts on riposta. Toutes nos vitres tombaient en pièces. Vers le soir la section se replia sur nous; on se battit presque sous nos fenêtres. Mais lorsqu'on fut à Saint-Roch, nous crûmes que la maison allait crouler.

Mon père était à l'agonie. Jamais, non, jamais je ne souffrirai ce que j'ai souffert durant cette affreuse nuit. Chaque heure de cette nuit d'angoisses fut pour moi comme cette heure du damné dont parle le P. Bridaine : *toujours, jamais!* J'aimais mon père avec une extrême tendresse; j'adorais ma mère! Je voyais l'un mourant des coups du canon qui retentissait; l'autre, étendue sur le pied du lit mortuaire, semblait prête à le suivre. Il y a des souvenirs éternels. Mon pauvre père languit encore deux jours. Nous le perdîmes le 17 vendémiaire. Il était plus qu'un père pour moi; c'était un ami indulgent sans faiblesse. Mon frère fut au désespoir. Quant à ma mère, elle fut longtemps inconsolable, dans la véritable acception du mot; elle avait pour mon père ce sentiment qui fait qu'on pleure toujours celui qui en a été l'objet.

II

Nous allâmes habiter le petit hôtel de M. de Varnachan, ancien fermier général; il était commode, et son peu d'étendue n'était qu'un agrément de plus.

Nous apprîmes avec étonnement ce qui venait d'arriver d'heureux à Bonaparte. Un grand changement s'était

opéré en lui, et le changement relatif au soin de sa personne ne fut pas le moins remarquable. Une des choses que ma mère avait le plus en aversion était l'odeur des bottes mouillées et crottées lorsqu'elles sont échauffées par le feu ; c'était d'un effet tellement nauséabond que bien souvent elle quittait la chambre pour n'y revenir que lorsque la botte était parfaitement sèche. Mais alors il s'ensuivait un autre malheur : c'était le bruit du craquement produit par la semelle séchée. Or, dans ces temps d'infortunes où c'était une chose de luxe que de prendre un fiacre, on pense bien que ceux qui n'avaient qu'à grand'peine de quoi dîner, ne se donnaient pas la jouissance d'éclabousser les autres, et qu'ils conservaient assez de philosophie pour se crotter les pieds. Ma mère convenait de la justesse de la remarque, mais n'en mettait pas moins son mouchoir parfumé sous son nez pendant demi-heure, lorsque Bonaparte établissait ses petites jambes sur les chenets. Il s'en était enfin aperçu; et comme à cette époque il craignait fortement de déplaire à ma mère, il avait mis notre femme de chambre dans ses intérêts pour qu'elle lui fît la toilette de ses jambes avant d'entrer. Ce détail, qui n'est certes rien par lui-même et n'offre aucun côté remarquable dans sa vulgarité, devient intéressant lorsqu'on se rappelle l'homme qu'il concerne.

Mais après le 13 vendémiaire il n'était plus question de bottes crottées. Bonaparte n'allait plus que dans un bel équipage, habitait une maison fort convenable, rue des Capucines. Enfin il était devenu un personnage important, nécessaire, et tout cela sans antécédent, sans bruit, comme par un coup de baguette. Il venait tous les jours nous voir avec la même amitié, le même naturel;

quelquefois il nous amenait un de ses aides de camp, mais rarement. Nous étions bien éloignés, moi et Junot, de l'idée qu'un jour nous nous marierions ensemble.

A cette époque, la famine régnait à Paris, plus encore que partout ailleurs; on souffrait réellement du manque de pain; les autres denrées elles-mêmes commençaient à ne plus arriver à Paris. La misère était affreuse. Le discrédit des assignats augmentait. Les ouvriers ne travaillaient plus, mouraient dans leur grenier, ou bien allaient se réunir aux bandes de voleurs, de chauffeurs, qui commençaient à s'organiser dans les provinces. Dans Paris même en n'en était pas à l'abri.

Bonaparte nous fut alors d'un grand secours. Nous avions du pain blanc pour notre consommation, mais nos domestiques n'avaient que celui de la section, et c'était une nourriture aussi malsaine que celle qu'ils auraient disputée à un pourceau dans son auge; il était immangeable. Bonaparte nous envoyait tous les jours de beaux pains de munition dont il nous arrivait bien souvent de manger avec un grand plaisir. Je puis affirmer qu'à cette époque, il sauva de la mort plus de cent familles. Il faisait faire *à domicile* des distributions de bois et de pain. Un jour, en venant dîner chez ma mère, il fut arrêté, en descendant de voiture, par une femme qui tenait le cadavre d'un enfant sur ses bras. C'était celui du plus jeune de ses six enfants. Son mari, couvreur de son état, s'était tué, six mois auparavant, en travaillant à la toiture des Tuileries. On lui devait près de deux mois de travail; sa veuve ne pouvait pas être payée. Elle nourrissait; la misère, ensuite la faim, avaient tari son lait. Son pauvre petit enfant venait d'expirer, il n'était pas encore

froid. Elle voyait descendre de voiture, presque tous les jours, un homme avec un habit chargé d'or; elle venait lui demander du pain « pour que ses autres enfants n'eussent pas le sort du plus jeune, disait-elle; et, si l'on ne me donne rien, je les prendrai tous les cinq, et puis nous irons tous nous jeter à l'eau. »

Ce jour-là, Bonaparte entra chez ma mère avec une expression de tristesse qu'il conserva pendant tout le dîner. Il avait, pour le plus pressé, donné quelques assignats à cette malheureuse femme. Après qu'on fut sorti de table, il dit à ma mère qu'il la priait de prendre des informations sur elle. Je m'en chargeai. Tout était vrai; et, de plus, cette pauvre mère était une honnête et vertueuse femme. Bonaparte la fit payer d'abord de ce qui était dû à son mari, puis on lui donna une petite pension. Cette femme s'appelait Marianne Huvé. Elle a demeuré longtemps près de notre maison. Elle avait quatre filles qu'elle a élevées en bonne mère; elles avaient la plus profonde reconnaissance pour le général, comme elles l'appelaient.

Nous fûmes quelque temps à nous bien établir. Ma mère prenait patience, lorsqu'elle était dans un hôtel garni et comme passagère dans une ville; mais dès qu'il était question d'un établissement durable, elle devenait la plus difficile des femmes. Elle avait fait un plan d'ameublement, moitié asiatique, moitié français, qui était la plus charmante des inventions. Elle avait déjà écrit à Livourne pour les tapis.

Malgré ma jeunesse, mon frère me parla d'une chose qu'il fallait enfin aborder. C'était notre position; elle était effrayante. Les scellés étaient levés; l'inventaire des

papiers fait, on n'avait rien trouvé. Mon père n'avait rien laissé!



Napoléon courant à la victoire (caricature de Nantes).

« Rien laissé? dis-je à mon frère; et l'argent porté en Angleterre?

— Il n'existe aucun papier, aucune trace, rien. Mon père, en venant de Bordeaux, a toujours payé; il avait

de l'argent pour le peu de dépenses qui se faisaient. Arrivé à Paris, il n'a pas dit une parole à Brunetière. Ma mère, comme tu le sais, ne parlait jamais d'affaires d'intérêt avec lui. »

Ma mère fut ma première pensée.

« Mon Dieu, dis-je à Albert, elle ne vivra pas; cet état de privation la tuera! »

Nous décidâmes alors, mon frère et moi, de cacher à ma mère, du moins pour quelque temps, le malheur affreux qui bouleversait son existence. Nous avions encore quelque chose sur le grand-livre; de l'argent comptant. Mon frère en avait à lui appartenant que mon père lui avait donné pour qu'il le fît valoir.

« Bonaparte nous aime, me dit Albert; il me fera avoir une place. Tout ce que je gagnerai sera pour ma mère et pour toi; mais à présent cachons à ma mère ce qui est arrivé; elle n'a pas besoin de nouvelles peines. »

III

Le deuil de ma mère était profond; les convenances exigeaient une entière solitude, qui prenait chaque jour plus fortement sur sa santé habituellement délicate. M. Duchannois lui dit un jour que, dans les circonstances où elle se trouvait, les convenances pouvaient exiger qu'elle n'allât pas dans le monde, mais qu'il fallait qu'elle prît de la distraction. Ma mère prit une loge à Feydeau; elle allait y passer une heure ou deux tous les soirs, dans le plus profond incognito. Bonaparte ne manquait jamais d'y venir.

A cette époque, il eut avec ma mère une conférence bien étrange, si étrange même que moi-même je ne puis aujourd'hui m'empêcher de sourire en la repassant dans ma mémoire. Il dit un jour à ma mère qu'il voulait faire un mariage qui unît les deux familles.

« C'est, ajouta-t-il, celui de Paulette et de Permon. Permon a quelque fortune (on ne savait pas encore que nous étions ruinés). Ma sœur n'a rien, mais je suis en position de beaucoup obtenir pour les miens, et je puis faire avoir une bonne place à son mari. Cette alliance me rendrait heureux. Vous savez combien ma sœur est jolie! Ma mère est votre amie. Allons! dites oui, et ce sera une affaire arrangée. »

Il ajouta à cette demande le projet de doubler l'alliance et de me marier avec Louis ou Jérôme.

« Jérôme est plus jeune que Laurette, dit ma mère en riant. En vérité, mon cher Napoléon, vous faites le grand prêtre aujourd'hui; vous mariez tout le monde, même les enfants. »

Bonaparte riait aussi, mais d'un air embarrassé. Il convint que le matin, en se levant, il avait soufflé sur lui un vent de mariage, et pour le prouver il ajouta, en baisant la main de ma mère, qu'il était décidé à lui demander de commencer l'union des deux familles par un mariage entre lui et elle, aussitôt que les convenances de deuil le permettraient.

Ma mère regarda Bonaparte pendant quelques secondes avec un étonnement qui tenait de la stupéfaction; puis elle se mit à rire avec un tel abandon que nous l'entendions de la pièce voisine, où nous étions trois ou quatre.

Bonaparte fut d'abord très choqué de cette manière de recevoir une proposition qui lui semblait toute naturelle. Ma mère, qui s'en aperçut, se hâta de s'expliquer et de lui dire que c'était elle qui, au contraire, jouait là dedans, du moins à ses yeux, un rôle parfaitement ridicule.

« Mon cher Napoléon, lui dit-elle, lorsqu'elle eut cessé de rire, parlons sérieusement. Vous croyez connaître mon âge ? Eh bien ! vous ne le connaissez pas. Je ne vous le dirai pas, parce que c'est ma petite faiblesse. Je vous dirai seulement que je serais non seulement votre mère, mais celle de Joseph. Laissons cette plaisanterie ; elle m'afflige, venant de vous. »

Bonaparte lui dit et lui répéta que c'était très sérieux d'après sa manière de voir ; que l'âge de la femme qu'il épouserait lui était indifférent, si, comme elle, elle ne paraissait pas avoir trente ans, qu'il avait réfléchi mûrement à ce qu'il venait de lui dire ; et il ajouta ces mots bien remarquables :

« Je veux me marier. On veut me donner une femme qui est charmante, bonne, agréable, et qui tient au faubourg Saint-Germain. Mes amis de Paris veulent ce mariage. Mes anciens amis m'en éloignent. Moi, je veux me marier, et ce que je vous propose me convient sous beaucoup de rapports. Réfléchissez. »

Ma mère rompit la conversation, en lui disant en riant que ses réflexions étaient toutes faites. Elle lui donna la main, lui répéta, toujours en riant, que, bien qu'elle eût des prétentions, elles n'allaient pas jusqu'à conquérir un cœur de vingt-six ans, et qu'elle espérait que leur bonne amitié ne serait pas troublée par cette petite affaire.

« Mais réfléchissez au moins ! disait Bonaparte.

— Eh bien! je réfléchirai, » répondit ma mère en riant de plus belle.

Junot nous dit que cela lui paraissait plus naturel qu'à nous. Bonaparte, à l'époque du 13 vendémiaire, était parvenu à se faire attacher à quelque comité de la guerre ; je ne sais ce que c'était, mais ce n'était pas grand'chose. Ses projets, ses plans, avaient tous un but, tous une direction, qui tendaient vers l'Orient. Le nom de Comnène pouvait avoir un grand intérêt pour une imagination éminemment créatrice ; le nom de Calomeros uni au nom de Comnène pouvait lui être d'une grande utilité. Le grand secret de tous ces mariages, pensait Junot, était dans cette idée. Je le crois aussi.

Un cousin de ma mère était arrivé de Corse depuis peu de temps, demandant aide et secours à sa cousine pour obtenir du service et de l'avancement. Je ne lui en veux pas, mais il me rappelle un amer souvenir, une scène désagréable qui brouilla pour toujours Bonaparte avec ma mère, ce dont je ne puis m'empêcher de gémir. Mon frère en fut au désespoir ; quant à ma mère, elle en eut beaucoup de regret. Elle aimait Bonaparte comme un enfant qu'on a élevé. Nous fûmes d'abord plusieurs jours sans le voir, puis il vint un jour où il savait que nous étions au spectacle, enfin il ne vint plus du tout. Nous apprîmes un peu plus tard par son oncle et par Chauvet qu'il allait épouser Mme de Beauharnais, et bientôt après qu'il était nommé au commandement en chef de l'armée d'Italie.

Dans ces entrefaites, mon frère reçut une lettre qui devait amener un grand changement dans notre sort. Il était appelé en Italie pour y exercer des fonctions

administratives. Je suis sûre que Bonaparte ne fut pas étranger à cette nomination, quoiqu'il parût n'y être pour rien.

IV

L'armée d'Italie surprenait chaque jour par les prodiges qu'annonçaient ses bulletins, et la ressource unique qui restait au ridicule gouvernement que notre sottise nous avait donné était de nuire dans l'ombre au jeune héros, qu'il aurait voulu détruire après l'avoir élevé.

Mon frère avait rejoint le quartier général, et Bonaparte avait été parfait pour lui. Mon frère lui avait remis une lettre de recommandation de Joseph.

« Pourquoi donc cette lettre? avait dit le général. D'où vient de votre part une aussi grande méfiance de vous-même? » poursuivit-il en regardant plus sérieusement Albert.

Mon frère répondit que la légère altercation qu'il y avait eu entre ma mère et lui, lui avait fait craindre que le général n'en eût peut-être gardé le souvenir.

« Vous vous trompez, dit Bonaparte; cette scène a été aussitôt effacée de mon souvenir. Je crains même que Mme Permon en ait plus de rancune que moi. Et cela doit être, ajouta-t-il en riant; ceux qui ont tort se fâchent toujours.

En cette occasion, le contraire arriva; car c'est Bonaparte qui n'a jamais perdu le souvenir de cette malheureuse discussion. Plus de dix ans après, il m'en parlait encore avec amertume.

Le traité de Léoben signé, celui de Campo-Formio lui

avait succédé, le congrès de Rastadt se préparait, lorsque nous apprîmes que le général Bonaparte allait arriver à Paris. Il serait bien-difficile de donner même une idée légère de l'enthousiasme avec lequel il fut reçu. Ce fut un vrai triomphe, auquel il ne manquait que l'ovation, mais il faillit lui coûter cher.



Carnot.

Le Directoire vit avec une jalousie qui bientôt produisit la haine, ce sentiment d'amour et de reconnaissance que le peuple français témoignait à son jeune héros. Un homme parmi les cinq directeurs régla seul, dans cette circonstance, les sentiments des autres. Il avait, non pas plus de talent, mais plus d'esprit que ses quatre collègues et une ambition sans bornes, tout en disant qu'il n'en avait aucune. Cet homme était Gohier. Dès cette époque la haine de Gohier contre Bonaparte se manifestait dans

toutes ses actions, dans toutes ses paroles. Il protégeait, à son préjudice, l'homme le plus incapable; c'est-à-dire que, auprès de Gohier, une recommandation du général Bonaparte suffisait pour exclure de la nomination à une place, si elle dépendait de Gohier.

Gohier se sentait supérieur au Directoire ; il aurait trouvé fort convenable de se faire le président de la République française. L'œil d'aigle de Bonaparte l'avait deviné. Il avait prévenu Sieyès très probablement, et l'admirable finesse de celui-ci déjouait les projets de Washington cadet. On peut dire, en consultant la liste des directeurs de cette époque, si vous en ôtez Carnot, homme vertueux et d'un éminent talent, et Sieyès, qui, bien que sa carrière politique ne soit pas droite, avait du mérite : « Quels sont les chefs qui menaient notre pauvre navire ! »

Gohier fut deviné, je le répète, et voilà la cause de sa haine violente contre le général Bonaparte.

Toutes les autorités donnèrent à ce dernier des fêtes magnifiques; le Directoire se montra dans toute sa pompe burlesque, de manteaux, de chapeaux à plumes, qui rendaient la réunion du noble pouvoir en cinq parties passablement ridicule.

Mais l'une des plus belles fêtes, l'une des plus élégantes dans sa magnificence surtout, fut celle que donna M. de Talleyrand au ministère des relations extérieures. Quand on a de l'esprit, on le met à tout ce que l'on fait. Il habitait alors l'hôtel Galifet, rue du Bac, et quoique les salons fussent trop petits pour l'affluence de monde qui était ce soir-là chez lui, la fête fut admirable. On y voyait tout ce que Paris renfermait alors d'élégant et de dis-

tingué. Ma mère voulut absolument y aller. Elle était un peu souffrante; mais lorsqu'elle fut habillée, qu'elle eut mis un peu de rouge, elle était ravissante, et ce soir-là même je crois pouvoir affirmer que j'ai vu peu de femmes plus charmantes qu'elle. Nous étions mises de même. Une robe de crêpe blanc, garnie avec deux larges rubans d'argent, dont le bord était lui-même bordé avec un bouillon gros comme le pouce, en gaze rose lamée d'argent; et sur la tête une guirlande de feuilles de chêne dont les glands étaient en argent. Ma mère avait des diamants, et moi des perles. C'était la seule différence qu'il y eût dans nos parures. Dans le cours de la soirée, nous nous trouvâmes en face du général Bonaparte. Ma mère le salua et passait outre, lorsque le général avança quelques pas et vint lui parler. Ma mère fut, à mon avis, peut-être un peu trop sèche : l'humeur n'était pas encore dissipée, mais dans son excellent cœur il n'y avait pas de rancune. Chez le général, c'était le contraire. Quoi qu'il en soit, il parut regarder ma mère avec admiration. En effet ce soir-là surtout elle était vraiment ravissante. Le général Bonaparte parla bas pendant quelques secondes à l'ambassadeur turc, qu'il tenait sous le bras; le Turc fit une exclamation, et regarda ma mère avec de grands yeux qu'il ne tenait qu'à lui de faire passer pour hébétés, puis lui fit une manière de révérence.

« Je lui ai dit que vous étiez d'origine grecque, » dit Bonaparte à ma mère en la saluant pour lui dire adieu. Puis, lui tendant la main, il serra amicalement la sienne et nous quitta après une courte conversation, qui cependant attira l'attention sur nous, quoiqu'elle n'eût duré que quelques minutes.

V

A l'époque dont je parle, une société un peu nombreuse était fort curieuse à étudier. Notre raison, évidemment atteinte, bien que notre caractère fût merveilleusement beau, nous faisait jouer des parades pour l'amusement des gens raisonnables. Les acteurs de ces scènes bizarres étaient parmi nos législateurs. La manie républicaine ne s'était pas bornée à vouloir une république. Lorsque les partisans de cet état de choses virent que c'était une utopie irréalisable, ils se bornèrent à insister pour garder les déesses patriotiques, les fêtes civiques. On dîna en plein air, ce qui était ennuyeux lorsqu'il faisait du vent; et dans la rue, ce qui était toujours malpropre. Mais on dînait en commun à Sparte; il fallait bien dîner en commun à Paris : bien heureux d'avoir esquivé le brouet!

Ensuite des jeunes gens couraient les rues, en vrais sans-culottes, avec une petite tunique, un manteau ou plutôt une ample toge. Les artistes, les gens de lettres, ne parlaient, ne rêvaient que république. On voyait des jeunes gens habillés tout à fait à la grecque, et marchant gravement enveloppés dans leur toge blanche bordée de rouge, s'arrêter sous un des guichets du Louvre, discourir sous ce portique des intérêts sérieux de l'État. Ils ne riaient pas, tenaient leur menton d'une main, saluaient, en hochant la tête, et tâchaient enfin de jouer les vieux Romains, même les jeunes, le mieux qu'ils pouvaient; et ne croyez pas qu'ils étaient seulement deux ou trois jeunes fous : ils étaient trois cents au moins.

Une foule de jeunes gens de bonnes familles avaient pris, de leur côté, un costume à eux. C'était une redingote grise avec un collet noir, une cravate noire ou verte, les cheveux en oreilles de chien, relevés en cadenettes, de la poudre, et un gros rondin à la main. Ce costume était celui des Clichyens surtout. Au Manège ou à la société de la rue du Bac, un porteur de cadenettes eût été assommé, et plus d'un exemple l'a prouvé. Quant au Grec postiche, il était en sûreté. On se contentait de lui rire au nez.

Quelque temps après, on parla beaucoup dans le monde d'une révolution qui allait avoir lieu. Cette révolution était le 18 fructidor. Beaucoup de nos amis furent atteints par cette funeste liste de proscription, qui n'était autre chose qu'un cadre où chacun venait inscrire le nom de celui qu'il voulait proscrire et persécuter. Le ballottement fut tel que j'ai connu deux infortunés désignés; ils ne s'aimaient pas. Le 17, l'un deux proscrivait; le 18, il fut proscrit; le 20, ils le furent tous deux. Ce qu'il y eut de curieux, c'est qu'ils se perdirent l'un par l'autre.

Les conséquences du 18 fructidor nous donnèrent à regretter vivement l'exil et la proscription de plusieurs de nos amis. Pendant plusieurs jours, on osait à peine s'informer des personnes auxquelles on portait intérêt, et il régnait dans Paris comme une nouvelle Terreur.

Le coup de cloche qui a sonné l'heure du 18 fructidor est venu de l'Italie; la main de Bonaparte l'a fait retentir ; il voulait écraser le parti royaliste de l'assemblée.

Après le départ des malheureux proscrits, Joseph Bonaparte fut nommé député du Liamone au conseil des Cinq-Cents. Il acheva alors de s'arranger dans sa jolie

maison de la rue du Rocher, et il se disposa à recevoir du monde ; il attendait sa mère et sa plus jeune sœur, Caroline. Tout cela avec Lucien et Mme Lucien. Mlle Désirée Clary venait d'épouser Bernadotte. Nous fûmes à la noce, qui eut lieu, mais d'une manière bien simple, dans la maison de Joseph. Mlle Clary était riche et fort agréable de figure et de manières. Bernadotte faisait un beau mariage.

VI

Notre société présentait, après le 18 fructidor, un aspect assez singulier; parmi les émigrés rentrés se trouvait une foule d'anciennes connaissances de ma mère, qui, remplies encore de craintes et de craintes assez justes, étaient tout heureuses de trouver un salon dans lequel, pouvant parler avec assez de liberté, elles rencontraient plusieurs notabilités du jour, de vieux amis, de jeunes connaissances, tout cela marchant du même pied, parlant de la même voix, parce que la maîtresse de la maison tenait son sceptre d'une main ferme et n'entendait pas que des discussions dégénérassent en disputes. C'était une manière d'être méritoire. à cette époque où les gens s'enrouaient à force de crier, dès qu'il était question de politique.

Précédemment, on vous faisait passer votre mal de gorge en vous la coupant. On s'était pourtant lassé de ce remède par trop héroïque. On commençait à pouvoir mettre du linge blanc sans se cacher de sa femme de chambre ; on n'était plus mandé au tribunal révolution-

naire parce qu'on avait cinquante mille livres de rente ; et, pour dire la vérité, personne ne les avait, du moins en apparence. On redevenait gai; on était avide de plaisirs; on allait dîner au cabaret, on allait danser dans des guinguettes, prendre des glaces dans un café, car il ne s'agit pas d'ennoblir les choses en leur donnant d'autres noms pour se faire illusion. Verry, le bal de Richelieu, les bals de Tivoli et de Marbœuf, le pavillon de Hanovre et de Frascati, n'étaient au fond que ce que je viens de dire; ce qui n'empêchait pas la bonne compagnie d'y aller en foule et de s'y amuser.

VII

Parmi les jeunes officiers que le général Bonaparte avait présentés à ma mère, elle en avait distingué un, tant à cause de ses manières franches sans rudesse et de son air ouvert, qu'en raison de l'extrême attachement qu'il témoignait pour son général. Ma mère avait voué au colonel Junot la plus sincère amitié. Il venait quelquefois nous voir, malgré la brouillerie qui existait entre ma mère et son général. J'étais bien enfant alors, et je ne me doutais pas que ce beau colonel, aux blonds cheveux, aux vêtements pittoresques, au visage gracieux et sévère tout à la fois, reviendrait, trois ans plus tard, demander la main de cette petite fille, à laquelle il faisait à peine attention alors.

Junot naquit à Bussy-le-Grand, département de la Côte-d'Or, le 24 septembre 1771. Ses parents étaient de bons bourgeois; sa famille avait de l'aisance. Les deux

frères de sa mère étaient, l'un médecin à Paris, l'autre premier chanoine de la cathédrale d'Évreux. L'abbé Bien-Aimé était un digne prêtre, dont je vénère la mémoire. Il est mort évêque de Metz en 1806, regretté de tout son diocèse, dont les pauvres l'appelaient le Bien-Nommé.

Avant la révolution de 89, la classe bourgeoise ne mettant pas ses fils au service, Junot se destinait au barreau. Il étudia pour être avocat, et fit de bonnes études. Entré dans le monde avec la Révolution, Junot est tout à fait l'un de ses fils. Il avait à peine vingt ans lorsque le premier roulement de tambour se fit entendre. Ce fut alors qu'il entra dans ce fameux bataillon de la Côte-d'Or, si renommé par la quantité de généraux et de grands officiers de l'Empire sortis de ses rangs. Il avait pour chef l'aimable et malheureux Cazotte. Après la reddition de Longwy, le bataillon fut dirigé sur Toulon, qu'il s'agissait de reprendre sur les Anglais. C'est dans ce temps que, étant un jour au poste de la batterie des sans-culottes, un commandant d'artillerie, venu de Paris depuis peu de jours, demanda à l'officier du poste un jeune sous-officier qui eût en même temps de l'audace et de l'intelligence. Le lieutenant appelle aussitôt La Tempête, et Junot se présente. Le commandant fixe sur lui cet œil qui semblait déjà connaître les hommes.

« Tu vas quitter ton habit, dit le commandant, et tu iras *là* porter cet ordre. »

Il lui indiquait de la main un point plus éloigné de la côte, et lui expliqua ce qu'il voulait de lui. Le jeune sergent devint rouge comme une grenade, ses yeux étincelèrent.

« Je ne suis pas *un espion,* répondit-il au commandant; cherchez un autre que moi pour exécuter votre ordre. »

Et il se retirait.

« Tu refuses d'obéir? lui dit l'officier supérieur d'un ton sévère; sais-tu bien à quoi tu t'exposes?

— Je suis prêt à obéir, dit Junot, mais j'irai là où vous m'envoyez avec mon uniforme, ou je n'irai pas. »

Le commandant sourit en le regardant attentivement.

« Mais ils te tueront, reprit-il.

— Que vous importe? vous ne me connaissez pas assez pour que cela vous fasse de la peine, et quant à moi, ça m'est égal... Allons, je pars comme je suis, n'est-ce pas? »

Alors il mit la main dans sa giberne.

« Bien! avec mon sabre et ces dragées-là, du moins la conversation ne languira pas, si ces messieurs veulent causer. »

Et il partit en chantant.

Après son départ:

« Comment s'appelle ce jeune homme? demanda l'officier.

— Junot.

— Il fera son chemin. »

Et le commandant inscrivit son nom sur ses tablettes. C'était déjà un jugement d'un grand poids, car on a facilement deviné que l'officier d'artillerie était Napoléon. Peu de jours après, se retrouvant à cette même batterie, Bonaparte demanda quelqu'un qui eût une belle écriture; Junot sortit des rangs et se présenta. Bonaparte le reconnut pour le sergent qui déjà avait fixé son

attention. Il lui témoigna de l'intérêt et lui dit de se placer pour écrire une lettre sous sa dictée.

Junot se mit sur l'épaulement même de la batterie. A peine avait-il terminé sa lettre, qu'une bombe lancée par les Anglais éclate à dix pas et le couvre de terre ainsi que la lettre.

« Bien! dit en riant Junot, nous n'avions pas de sable pour sécher l'encre. »

Bonaparte arrêta son regard sur le jeune sergent; il était calme et n'avait pas même tressailli. Cette circonstance décida sa fortune. Il demeura près du commandant d'artillerie et ne retourna plus à son corps. Plus tard, lorsque la ville fut prise et que Bonaparte fut nommé général, Junot ne demanda pas d'autre récompense que d'être nommé son aide de camp. Il le suivit ensuite à Paris. Là il partagea constamment sa misère, et lui fit toujours part de ce qu'il recevait de sa famille.

« Les galions ne sont pas encore arrivés, disait Bonaparte à ma mère lorsqu'il venait la voir avec une figure bien allongée et une redingote grise, qui depuis est devenue bien fameuse, mais qui alors n'était qu'un vêtement fort râpé. La diligence de Bourgogne n'est pas arrivée. Si elle ne vient pas ce soir, nous ne dînerons pas demain, à moins que vous ne nous receviez, Madame Permon. »

Ce que Napoléon appelait les galions consistait en deux ou trois cents francs que Mme Junot la mère envoyait à son fils.

Lorsque, après le 13 vendémiaire, Napoléon reçut le commandement de l'armée, il prit d'autres aides de camp. Marmont fut du nombre, et, à cette époque,

lui, Junot et Muiron étaient les privilégiés de son état-major.

Junot aimait Muiron comme un frère.

Une chose assez particulière au caractère de Junot, c'est qu'il était aussi faible, aussi superstitieux pour ses amis qu'il était insouciant et téméraire pour lui-même;



Napoléon au siège de Toulon.

et toutes les fois qu'une bataille devait avoir lieu, il était tourmenté sur leur sort, jusqu'au moment où il se retrouvait avec eux.

La veille du combat de Lonato, après avoir fait vingt lieues à cheval pour porter des ordres, il se coucha accablé de fatigue, mais sans se déshabiller, et prêt à se lever au moindre signal.

Dans la journée, il s'était fort occupé de Muiron, de son sort; Muiron avait des projets d'établissement qu'il

avait confiés à Junot. Il voulait, à la fin de la campagne, demander un congé pour aller se marier à Antibes, où demeurait une jeune veuve dont il était amoureux et qui avait de la fortune.

A peine Junot fut-il endormi, qu'il rêva qu'il se trouvait sur un champ de bataille couvert de morts et de mourants. Devant lui était un grand chevalier masqué, contre lequel il se battait; ce chevalier, au lieu de lance, avait une longue faux dont il frappa Junot plusieurs fois, et dont l'un des coups l'atteignit profondément à la tempe gauche. Le combat fut long; enfin ils se prirent tous deux corps à corps. Dans la lutte, la visière du grand chevalier tomba, et Junot vit près de lui le visage d'un squelette; puis l'armure, tout disparut, et la Mort, avec sa faux, se dressa toute droite devant lui.

« Je n'ai pas pu te prendre aujourd'hui, lui dit-elle; mais je te prendrai l'un de tes meilleurs amis. Garde-toi de moi! »

Junot s'éveille; il était baigné de sueur; ce rêve lui donnait une inquiétude qui redoublait à tous les instants; mais, par une bizarrerie qui ne peut s'expliquer, elle ne portait nullement sur Muiron, et ce jour-là, c'était uniquement sur Marmont.

La bataille se donne; Junot reçoit deux blessures à la tête; celle de la tempe offrait des chances qui pouvaient mal tourner dans la disposition d'esprit où il se trouvait.

Aussitôt qu'il eut repris connaissance, il demanda où était Marmont : on ne put le trouver. Lorsque l'officier qui avait été à sa recherche revint et dit que Marmont n'était pas là, Junot, se rappelant son rêve, tomba dans un délire qui effraya les chirurgiens. Bonaparte vint lui-

même et voulut le rassurer ; mais Junot n'écoutait rien, et si dans le même moment Marmont ne fût arrivé, Junot était peut-être attaqué du tétanos. Dès qu'il vit son ami, il se calma. Tout à coup, l'extrême tristesse de la physionomie de Marmont le frappe.

« Où est Muiron ? s'écrie-t-il ; je veux le voir. »

Marmont baissa les yeux, et le chirurgien jeta un regard au valet de chambre pour lui recommander le silence. Junot les comprit.

« Ah ! s'écria-t-il, la malheureuse a tenu parole. »

En effet, Muiron avait été tué.

Pendant toute la durée des campagnes d'Italie, Junot suivit Bonaparte dans ces champs de gloire : son sang n'y fut pas épargné. Il se trouva à toutes ces belles journées d'Arcole, de Lodi, de Castiglione, de Lonato, du Tagliamento, etc.

VIII

Il fut ensuite nommé général en Égypte. Il existait une scission complète entre tous les chefs. Le parti du général Bonaparte était le plus nombreux ; mais Kléber, Damas, une foule de généraux, d'un rare mérite d'ailleurs, affectaient de se soustraire à l'autorité du général en chef. Le général Lanusse était l'un des plus ardents. Un jour il fut rapporté à Junot un mot tellement horrible et même effrayant pour le salut de l'armée, qu'à partir de ce moment la prévention favorable que lui avait inspirée la bravoure de Lanusse s'effaça entièrement.

« J'en vins à le haïr, » me disait Junot, en me racontant leur querelle.

Cependant on gardait encore une sorte d'apparence amicale ; mais les cœurs étaient aliénés. Un jour Murat, voulant raccommoder les deux généraux, les invite à dîner chez lui. Le dîner se passa convenablement, mais après le dîner on joua. On fit une partie de bouillotte. Dans le courant de la partie, on parla d'une opération militaire qu'allait faire l'armée. Lanusse laissa échapper un sourire moqueur qui excita la colère de Junot. Bessières le contint quelques instants; mais Lanusse, se trompant sur le calme qu'il voyait régner autour de lui, continua de parler sur la situation de l'armée en termes inconvenants. Au milieu de ses phrases, il s'interrompt, et s'adressant à Junot :

« Junot, lui dit-il, prête-moi dix louis. Je suis décavé.

— Je n'ai pas d'argent devant moi, » lui répond Junot sèchement.

Comme il avait un monceau d'or devant lui, Lanusse, le regardant fixement :

« Comment dois-je prendre ta réponse, Junot? lui dit-il.

— Comme il te plaira.

— Je t'ai demandé si tu voulais me prêter dix louis de l'argent que tu as devant toi.

— Et moi, je te réponds qu'il n'y en a pas pour un traître comme toi.

— Il n'y a qu'un... qui puisse se servir d'un pareil mot, » s'écria Lanusse hors de lui.

En un instant, tous furent debout.

« Junot! Lanusse! » s'écriaient-ils, en s'efforçant de les contenir; car, à l'épithète de Lanusse, Junot était devenu furieux.

Tout à coup il se calme :

« Écoute, Lanusse, lui dit-il avec une voix radoucie, nous sommes tous deux de braves gens. Mais, vois-tu, il faut que nous nous battions; il faut que l'un de nous y reste. Je te hais parce que tu hais l'homme que j'aime et que j'admire à l'égal de Dieu, si ce n'est plus. Battons-



Kléber.

nous, et tout de suite. Je jure de ne me coucher qu'après avoir vidé cette affaire. »

Tous les témoins de cette scène sentaient que les paroles échangées voulaient du sang et même la mort. Mais comment faire? Le général s'est prononcé sur les duels : il n'en veut pas dans son armée. Le jardin de Murat est grand, il descend jusqu'au Nil; on va faire allumer des torches, et là, ils pourront se battre à l'instant même : il était neuf heures du soir et il faisait entièrement nuit.

« Quelle arme prendrons-nous? dit Junot.

— Belle question! dit Lanusse, le pistolet. »

Chacun le regarda avec stupéfaction et fut surpris qu'il allât prendre l'arme qui dans la main de Junot était toujours mortelle. On sait qu'il était l'homme le plus habile, non pas de France, mais d'Europe, pour tirer le pistolet.

« Je ne me battrai pas au pistolet avec toi, dit-il froidement à Lanusse; tu ne sais pas tirer; tu ne mettrais pas dans une porte cochère. La partie doit être égale entre nous. Nous avons nos sabres, marchons. »

On se rendit au jardin. Le Nil, en débordant et séjournant longtemps, avait laissé après lui des inégalités de terrain qui faisaient trébucher à chaque pas. Junot était leste, brave, et parfaitement de sang-froid; mais il voulut en finir et, en se découvrant, il reçut une blessure qui lui ouvrit le ventre. On le transporta avec grande peine.

Le général en chef fut furieux, le lendemain, en apprenant le résultat de ce duel et ses causes.

« Mon pauvre Junot, dit-il,... blessé pour moi!.... Aussi, l'imbécile! pourquoi ne s'est-il pas battu au pistolet? »

Je ne prétends pas que le mot soit tendre pour le général Lanusse.

Lorsque le général Bonaparte quitta l'Égypte, Junot était à Suez, où il commandait. Kléber voulut le garder; Junot ne le voulut jamais. Il ne pouvait obtenir de vaisseau pour revenir en France et souffrait d'être loin de sa patrie et de celui qui seul avait pu lui en faire supporter l'éloignement.

Kléber entoura le départ de Junot de dégoûts et de désagréments. On répandit dans l'armée que Junot emportait les trésors trouvés dans les Pyramides :

« Le général en chef n'avait pas pu les emporter, disait-



Bataille des Pyramides.

on aux soldats, et celui qui possède toute sa confiance les lui porte maintenant. »

Enfin l'affaire en vint au point que plusieurs sous-officiers et des soldats se rendirent sur le rivage, et une partie monta sur le vaisseau marchand qui devait emmener Junot le soir même ; ils ouvrirent tout sans rien trouver.

Cette scène blessa Junot jusqu'au fond du cœur. Les Anglais avaient été assez simples pour croire à ce conte ; un bâtiment même était en croisière devant Alexandrie, et le vaisseau que montait Junot fut pris. Les prisonniers devaient être envoyés à Toulon sur le vaisseau *le Vaillant;* mais il fallait avant qu'un officier anglais allât à Palerme prendre les ordres de Nelson, qui s'y trouvait alors avec lady Hamilton.

Le lendemain du jour où le *Vaillant* eut mouillé dans le port de Palerme, un canot très élégant monté par douze rameurs vêtus de blanc et portant un bonnet de velours noir avec un léopard d'argent, vint reconnaître la frégate. Junot était dans sa chambre en ce moment avec le général Dumuy. Le capitaine du *Vaillant* descendit auprès d'eux, et leur dit avec d'autant plus d'arrogance qu'il se croyait soutenu :

« Messieurs, montez sur le pont ; le grand amiral Nelson, notre héros, veut voir les prisonniers français. »

Junot regarda le capitaine, puis ensuite, tournant sa tête de tous côtés, il eut l'air de chercher autour de lui :

« Ah! bien! c'est donc à moi, c'est donc au général que vous vous adressez? »

Le capitaine inclina la tête.

« Et vous avez eu le courage de faire cette commission avec autant d'impertinence? Eh bien! chargez-vous de la

réponse, du moins en ce qui me concerne; allez dire à votre amiral Nelson que je ne suis pas son prisonnier, mais celui de son gouvernement; que, fussé-je le sien, je ne me rendrais pas à un commandement fait avec la brutalité qu'on emploierait envers des bêtes curieuses que vous auriez ramenées de l'Égypte, et dont vous seriez le cornac. Si l'amiral Nelson veut me voir, il sait où je suis. Il y a plus : il est mon supérieur, son grade est au-dessus du mien. Qu'il eût témoigné civilement le désir de me voir, et je me serais rendu près de lui au même instant. Maintenant l'insulte est faite; il n'est plus temps pour lui de revenir. Voilà tout ce que j'ai à vous dire. »

La conduite de Junot fut comprise de Nelson, car le même soir il lui envoya une grande corbeille de fruits, de sirops et quelques bouteilles de vin de Bordeaux. Lady Hamilton avait joint des oranges à l'envoi. Junot pensa, avec raison, qu'un refus serait aussi sot que de mauvais goût. Il accepta.

IX

Parmi les femmes revenues depuis peu d'émigration et que voyait assez souvent ma mère, était Mme de Contades, fille et sœur des MM. de Bouillé, dont le nom et le dévouement ne peuvent se séparer de l'affaire de Varennes.

La première fois que l'on voyait Mme de Contades, elle frappait vivement. Cependant elle n'avait pas une beauté remarquable. Mais tout en elle était fantastique. Son regard, son rare sourire, avaient une expression que je

n'ai jamais vue qu'à elle et à une autre femme. Elle n'était pas mélancolique, il s'en fallait certes de beaucoup ; et pourtant on n'aurait pas osé rire dans la chambre où elle se trouvait, si elle-même n'en avait donné l'exemple. En tout, elle commandait les impressions ; et lorsque sa tête, couronnée de sa belle chevelure noire, se tournait vers vous avec un port de déesse, et qu'elle donnait un regard, il fallait obéir.

La haine qu'elle avait pour Bonaparte était amusante. Elle ne lui accordait même pas de mériter sa renommée. Elle n'accordait pas plus de beauté à Mme Leclerc que de gloire à son frère. Il arriva un jour chez ma mère une aventure tragi-comique.

Bonaparte venait de partir pour l'Égypte. Sa famille commençait déjà son noviciat de royauté, et Mme Leclerc n'était pas du tout récalcitrante pour joindre ce sceptre-là à celui de sa beauté. Elle était si jolie dans sa personne qu'on ne songeait pas à le lui disputer.

Un jour ma mère donnait un bal dans sa jolie maison de la rue Sainte-Croix; elle avait réuni tout ce que Paris avait alors de plus élégant dans le faubourg Saint-Germain. Quant à l'autre parti, il n'y était représenté que par la famille Bonaparte, M. de Trénis et quelques autres.

Mme Leclerc avait préparé une toilette qui devait, nous dit-elle, l'*immortaliser*. Elle avait demandé à ma mère de s'habiller chez elle, pour que sa parure fût dans toute sa fraîcheur au moment de son entrée dans le bal.

Mme Leclerc était coiffée, ce jour-là, avec des bandelettes d'une fourrure très précieuse, dont j'ignore le nom, mais d'un poil très ras, d'une peau très souple et parsemée de petites taches tigrées. Ces bandelettes étaient

surmontées de grappes de raisin en or. C'était la copie fidèle d'une statue représentant une bacchante. Une robe de mousseline de l'Inde, d'une excessive finesse, avait au bas une broderie en lames d'or de la hauteur de quatre à cinq doigts, représentant une guirlande de pampres. Une tunique de la forme grecque la plus pure se drapait sur sa jolie taille. Elle était arrêtée sur les épaules par des camées du plus grand prix. Les manches, extrêmement courtes et légèrement plissées, avaient un petit poignet et étaient également retenues par des camées. La ceinture, mise au-dessous du sein, était formée par une bande d'or bruni dont le cadenas était une superbe pierre gravée. Rien ne peut donner une idée juste de cette ravissante figure. Un murmure de louanges l'accueillit aussitôt qu'elle parut. Tous s'empressaient autour d'elle ; et ce fut entourée de tous nos élégants qu'elle parvint à une place que ma mère lui avait gardée ; car ma mère, qui ne se gênait pour personne, aimait Paulette avec une telle tendresse qu'elle la traitait comme si elle eût été ma sœur.

Toutes les femmes qui étaient dans le bal avaient pris de l'humeur en voyant tout à la fois la charmante figure et l'élégante toilette de Mlle Bonaparte, femme du général Leclerc. Elles murmuraient tout bas, mais de manière cependant à ce qu'elle l'entendît, qu'un luxe aussi *effronté,* lorsque la femme qui l'affichait n'avait pas de quoi dîner trois ans auparavant, présentait un côté presque odieux. Deux ou trois voix s'élevèrent au point que ma mère fut obligée de faire le tour du salon pour rétablir nu peu d'ordre ; elle craignait que sa Paulette n'entendît quelques-unes de ces amères paroles.

Mme de Contades, dont la belle tournure et le charme avaient produit à son entrée dans le bal l'effet accoutumé, fut vivement choquée de se voir abandonnée, car son fauteuil était devenu presque désert, du moment où Mme Leclerc avait paru; et, si quelques-uns de ces messieurs venaient auprès d'elle, c'était pour lui dire combien la nouvelle arrivée était jolie.

« Donnez-moi le bras! » dit-elle à l'un d'eux.

Et avec cette démarche, cette tournure de Diane qu'elle avait si bien, Mme de Contades traverse le salon, et parvient auprès de Mme Leclerc, qui était établie dans le boudoir de ma mère. Mme de Contades la regarde; et, bien loin de faire les sottes réflexions que d'autres avaient eu la lourde maladresse de laisser entendre, elle admire d'abord la toilette, ensuite la taille, le visage, revient à la coiffure, trouve tout ravissant, puis tout à coup :

« Ah! mon Dieu! dit-elle à l'homme qui lui donnait le bras, mon Dieu! quel malheur! Une si jolie personne! Mais comment cette difformité ne s'est-elle jamais laissé apercevoir! Mon Dieu! que c'est malheureux! »

Si ces exclamations avaient été faites dans la salle du bal, le bruit de la danse, celui des instruments, auraient peut-être couvert la voix, assez éclatante du reste, de Mme de Contades. Mais là, dans une pièce aussi petite, non seulement chacune de ses paroles retentit aux oreilles de tout ce qui l'entourait, mais l'idole elle-même les recueillit, et si bien qu'elle devint rouge de manière à en être presque laide.

Mme de Contades avait ses yeux de feu dirigés sur la charmante tête, et semblait la couver du regard, tandis que sa voix modulait, avec un accent de pitié :

« Quel dommage! »

Chacun suivait ce regard.

« Mais enfin, lui dit quelqu'un, que voyez-vous donc?

— Comment, ce que je vois! et vous-même, comment ne voyez-vous pas les deux énormes oreilles qui sont plantées aux deux côtés de cette tête? Si j'en avais de pareilles, je me les ferais ôter. Il faut que je lui conseille de le faire. On peut proposer à une femme de lui couper les oreilles, sans que cela tire à conséquence. »

Mme de Contades n'avait pas achevé que tous les yeux s'étaient portés sur la tête de Mme Leclerc, non plus, cette fois, pour l'admirer, mais pour inspecter ses oreilles.

La vérité est que, en effet, jamais plus drôles d'oreilles n'avaient été appliquées par la nature à droite et à gauche d'un visage d'ailleurs charmant; c'était un morceau de cartilage blanc, mince, tout uni, et sans être aucunement *ourlé*. Du reste, ce cartilage n'était point énorme comme le disait Mme de Contades, mais c'était fort laid.

Quelque assurée qu'elle soit de la bienveillance générale, une femme jeune s'embarrasse aisément. Ce fut ce qui arriva à Mme Leclerc en se voyant en quelques minutes le point de mire de tous les yeux, dont le regard, changé subitement, mêlait maintenant une expression moqueuse à leur admiration. Le résultat de cette petite scène fut de faire pleurer Mme Leclerc; elle se trouva mal, et finit par aller se coucher avant minuit. Cela lui fit prendre Mme de Contades dans la plus belle grippe et l'occupa quelque temps; mais Mme de Contades, j'en suis sûre, n'y pensa plus en mettant son châle pour sortir du bal.

Une personne que ma mère recevait quelquefois, Mme de R..., nous parla un jour de Mme Tallien, qui était

le prototype de tout ce qu'il y avait de beau et de bon au monde selon elle. Elle en paraissait idolâtre.

Ma mère était femme, elle était belle, et ses opinions n'étaient pas à l'unisson de celles que l'on professait dans les salons de Mme Tallien; mais elle était éminemment juste dans les éloges qu'elle distribuait elle-même, et n'en récusait pas lorsqu'ils lui paraissaient fondés. La beauté de Mme Tallien l'avait vivement frappée, et il lui était parvenu trop de détails sur sa conduite parfaite, à Bordeaux, pour qu'elle ne convînt pas que la plus grande partie de ces éloges au moins était méritée.

La destinée de cette femme remarquable fut extraordinaire comme elle-même. On sait qu'elle est Espagnole, mais d'origine française. Son père, M. de Cabarrus, banquier français établi en Espagne, s'y était fait un nom qui d'abord fut cher à sa nouvelle patrie, et devint bientôt européen. Thérésa Cabarrus, sa fille, était, à douze ans, la plus ravissante de toutes les jeunes filles de Cadix. Son père l'éloigna de lui de bonne heure; il était jeune encore, et ne pouvait s'occuper lui-même de la surveillance immédiate d'une aussi charmante créature. Peu de temps après, elle se maria avec M. de Fontenay, et devint la femme la plus séduisante comme elle avait été la plus belle des jeunes filles. Son esprit était fin, ses aperçus rapides.

Sa conduite à Bordeaux n'a pas besoin d'être rapportée ici. Elle était surtout bonne et obligeante; et pourtant tel est sur la multitude l'effet d'un nom taché, que jamais le peuple ne put séparer dans son jugement sa cause de celle de Tallien; ceux seulement qui savaient la comprendre pouvaient l'apprécier avec justice. Une

femme l'appela un jour « Notre-Dame de septembre », mot affreux et injuste.

X

J'ai déjà dit que Mme Bonaparte la mère avait amené avec elle ses plus jeunes enfants, entre autres Annunciata, la dernière de ses filles. Mme Leclerc, qui voyait déjà une rivale de beauté dans sa jeune sœur, n'aimait pas que sa mère la fît trop souvent sortir de la pension de Mme Campan pour la mener dans le monde. Je me rappelle qu'un jour Mme Leclerc était venue passer la soirée chez ma mère, mise avec une parfaite élégance; elle nous avait amené Mlle Aimée Leclerc, sa belle-sœur, fraîche et belle personne, mais n'ayant point un genre de beauté que la sienne pût redouter. Mme Bonaparte la mère entra, avec Mme Joseph, nous faire une visite. Elle avait avec elle Caroline (Annunciata), qui arrivait de Saint-Germain. Elle était ravissante. Elle portait alors ses cheveux blonds tout bouclés et tombant en profusion sur ses blanches épaules, et ombrageant un visage si frais, si blanc et rose, si gracieux, que c'était un plaisir de le regarder. Elle aborda sa sœur avec cette bonne humeur que les jeunes filles, libérées pour quelques jours de leur prison, ont dans leurs paroles, leur sourire, dans toute leur personne, et se jeta, pour ainsi dire, sur elle pour l'embrasser.

« Mon Dieu! maman! dit Mme Leclerc avec une humeur très marquée et en repoussant Caroline avec tant de rudesse qu'elle faillit tomber, vous devriez bien

empêcher Annunciata (elle dit ce nom avec affectation, parce qu'elle savait que cela faisait de la peine à sa jeune sœur) d'avoir des mouvements aussi brusques; elle a l'air d'une paysanne du *Fiumorbo.* »



Bernadotte.

La pauvre Caroline s'éloigna les larmes aux yeux et sans mot dire. L'expression d'admiration que n'avaient pu dissimuler les personnes présentes explique cette scène.

A ce moment, nous étions au bord d'un abîme. Ce

n'étaient pas les hommes habiles qui cependant nous manquaient. Moreau prend le commandement de quarante mille hommes, tristes débris de notre ancienne force militaire ; il marche à l'ennemi. Mais le mouvement de Souwarow est mieux combiné que le sien ; il perd la bataille de Cassano, presque toute son artillerie, quinze mille hommes tués, blessés ou prisonniers.

Championnet rappelle la victoire sous nos drapeaux, bat le général Mack et prend Naples ; mais il est destitué, arrêté, livré à une commission militaire, parce qu'il a voulu résister à des proconsuls lâches et cupides. Pendant ce temps, dans l'ouest de la France, les routes de la Vendée étaient de nouveau trempées de sang français, et nos plénipotentiaires étaient massacrés à Rastadt par les hussards Scheklers. Une seule voix formée par la France entière s'éleva pour accuser la cour d'Autriche, mais on reconnut plus tard qu'elle était innocente. Ce crime fut conçu et ordonné par une femme. La reine de Naples fut le seul auteur du meurtre, avec le colonel du régiment de Scheklers. Dans une bataille, ces hussards se trouvèrent dans une position qui les amena à demander une capitulation ; mais leur conscience leur criait qu'ils ne devaient point attendre de quartier.

« Fera-t-on des prisonniers ? » fit demander celui qui commandait le corps.

La réponse fut un cri de rage :

« Défendez-vous, misérables !... »

Et tout le régiment fut exterminé.

Une nouvelle infortune nous était réservée : Joubert fut tué à la bataille de Novi.

1. Roberjot Bonnier.

Joubert est une des grandes figures de notre drame politique. C'était un vrai républicain, mais sans la plus légère teinte de jacobinisme. Il n'était pas, par exemple, comme Bernadotte, qui, après avoir fait le Grec et le Romain pendant toute la Révolution, a d'abord peloté en attendant partie, avec une petite principauté de l'altesse sérénissime, puis a fini par faire le saint Pierre en reniant sa foi et son pays pour une couronne.

XI

Nous n'étions pas dans un état aussi désespéré que Bonaparte a voulu nous le persuader à son retour d'Égypte, mais nous étions fort malades. Les royalistes attendaient le moment où ils pourraient tenter la contre-révolution. La société du Manège était véritablement un foyer dangereux, où se réchauffaient les éléments de la constitution de 93. La société de la rue du Bac ne valait pas mieux. Lucien, Joseph et Salicetti étaient accusés d'en faire partie. Un jour ma mère en parla à Lucien, qui voulut répondre par de grandes phrases et une sorte de dénégation embrouillée.

« Je n'entends rien à la politique, lui dit ma mère, mais il est une chose que je sais très bien : c'est que je veux garder ma tête sur mes épaules. Elle me plaît à cette place-là ; et tous vos beaux orateurs du Manège ne l'y feront pas rester, non plus que la leur et la vôtre, si cela continue. »

Lucien, qui n'avait pas grande attention à donner aux discussions politiques avec une femme, quelque lié qu'il

fût avec elle, répondait à ma mère en riant; et si elle se fâchait, il riait encore plus fort, lui prenait les mains et parlait de Mlle Philis ou bien de Mme Saint-Aubin.

Le 18 vendémiaire au soir, nous étions réunis autour d'une table ronde chez ma mère et nous faisions un loto-dauphin. La partie était fort gaie. Tout à coup un cabriolet arrivant très rapidement s'arrête à la porte; un homme monte l'escalier en deux sauts; c'est Albert, qui nous dit:

« Devinez quelle nouvelle je vous apporte. »

Comme nous étions tous très gais, et que sa physionomie l'était aussi, ce fut à qui dirait le plus d'absurdes folies. Il remuait toujours la tête.

« Eh! tu m'ennuies, lui dit ma mère, en reprenant le sac des petites boules; quand il serait question du changement de la République, tu ne ferais pas plus l'important.

— Ma foi, dit Albert en prenant un air sérieux, savez-vous bien, ma mère, que ce que vous dites en plaisantant pourrait bien se réaliser? Bonaparte est en France. »

A l'instant même où mon frère eut prononcé cette parole, chacun resta immobile comme s'il eût été frappé par une baguette magique.

Un grand éclat de rire d'Albert rompit le charme et nous fit revenir à nous.

« Bonaparte en France! dit enfin ma mère... Et comment donc cela s'est-il fait? Mais ta nouvelle n'a pas le sens commun, ajouta-t-elle; j'ai vu Mme Bonaparte, la mère, aujourd'hui à cinq heures, et rien en elle ne donnait la pensée qu'elle crût même à son retour prochain.

— Ma nouvelle est très sûre, dit Albert; j'étais chez Brunetière lorsqu'on est venu le chercher de la part de

Gohier; au retour, il m'a appris que le général était arrivé hier à Fréjus. Brunetière m'a dit qu'il avait trouvé chez Gohier Mme Joséphine Bonaparte, qui y avait dîné. »

Ma mère rêvait profondément. Tout à coup elle se leva, repoussa vivement son fauteuil.

« Quelle heure est-il ? » demanda-t-elle.

Il était onze heures.

« Il est trop tard ! dit-elle, comme se parlant à elle-même.

— Et où donc voulez-vous courir ? dit M. d'Hautefort.

— Je voulais aller voir ce qu'il y a de vrai dans tout cela, car enfin tu n'as vu et entendu que par les oreilles de Brunetière, » dit-elle à mon frère.

Albert ne laissa pas ma mère achever sa phrase ; il reprit son chapeau, s'élança vers la porte.

« Dans un quart d'heure je suis ici, nous cria-t-il ; je vais chez Joseph et chez Lucien. »

Il revint au bout de quelques minutes, avec la confirmation de la nouvelle.

XII

Pendant les jours qui précédèrent le 18 brumaire, une très grande agitation régnait dans Paris; elle avait cela de particulier qu'on ne savait pas ce qu'on avait à craindre, mais l'on craignait.

Le 18 au matin, Lucien quitta la maison de la rue Verte, dans laquelle il demeurait, et vint établir son quartier général chez M. Mercier, président du conseil des Anciens, qui demeurait alors dans une maison située

près du Manège. Il était tout à fait dévoué ; mais le décret de translation n'était pas expédié ; il était sept heures et demie, et Bonaparte envoyait à tout instant pour savoir si la chose marchait. Dans ce moment, il était encore tout seul ; mais déjà la rue Chantereine commençait à se remplir tellement de chevaux et de monde qu'on avait peine à circuler. Enfin, à huit heures et demie à peu près, la nouvelle que le décret était expédié lui fut portée par M. de Geouffre ; il monta aussitôt à cheval pour se rendre aux Tuileries. Comme ils mettaient tous pied à terre, ils rencontrèrent le général Debel. Le général était en habit bourgeois.

« Comment, lui dit de Geouffre, tu n'es pas en uniforme ?

— Je ne savais rien qu'imparfaitement ; mais attends, cela ne sera pas long. »

Et se tournant vers un canonnier qu'il jugea être de sa taille :

« Donne-moi ton habit, mon brave, » lui dit-il, en ôtant le sien.

Le canonnier lui donna son habit, et ce fut dans ce costume-là qu'il suivit le général Bonaparte au conseil, en attendant que son domestique lui eût apporté son uniforme.

Le danger fut imminent pour la famille Bonaparte dans la nuit du 18 au 19. Si le Directoire n'avait pas été gardé aussi étroitement par les troupes sous le commandement de Moreau, qui avait accepté la charge de geôlier en chef des directeurs captifs ; si, au lieu de leur attacher les menottes, ce qu'il fit même en les serrant plus fort qu'on ne le lui avait dit ; si, au lieu de jouer un

vilain rôle enfin, il eût agi comme il le devait, le Directoire et les conseils auraient été vainqueurs, et non pas vaincus. Cela eût été malheureux, sans doute, mais enfin leur cause était celle de la Constitution; si cela eût été ainsi, tous les frères de Bonaparte l'auraient suivi sur l'échafaud, et leurs amis et leurs partisans auraient eu tout au moins la Guyane en perspective.

Ce fut longtemps pour moi une sorte d'énigme que la conduite de Moreau. Je ne voulais pas croire mon frère qui ne cessait de répéter que c'était sa très grande médiocrité qui l'avait ainsi mis à la disposition de Bonaparte; mais j'en ai eu la confirmation de la propre bouche de Napoléon. J'étais un jour à la Malmaison, dans la chambre à coucher de Joséphine. Il y vint un instant; elle lui donna à lire un petit billet, je crois, de Mme Hulot, belle-mère de Moreau. Bonaparte le lut et leva les épaules en disant :

« Toujours le même! A la merci de qui veut bien le mener... A présent c'est une vieille femme méchante... Il est heureux que sa pipe ne parle pas; elle le mènerait aussi. »

Joséphine voulut répondre.

« Allons, tais-toi... tu n'entends rien à tout cela. »

Et il l'embrassa.

« Si encore il était mené par une gentille femme comme toi... Mais son caporal de belle-mère et son casse-noisette de femme sont méchantes comme des pestes... Je ne veux pas de cela ici. »

Un fait assez singulier, c'est l'ignorance complète où se trouvaient les femmes de la famille Bonaparte. Fouché avait si bien pris ses mesures qu'aucune nouvelle ne se répandit.

Nous n'avions personne à dîner ce jour-là que Mme Lætitia, et elle se mit à rappeler à ma mère les jours de leur jeunesse. Mme Leclerc était établie sur son divan favori, s'admirant dans une grande glace, et tout en arrangeant les plis de sa robe et de son châle de cachemire, rappelait à sa mère tout ce qu'elles avaient eu à souffrir pendant leur fuite d'Ajaccio. Elle seule, faible femme, était forcée de soustraire ses enfants à la proscription, portant dans ses bras les plus jeunes, lorsque, accablés de fatigue, ils ne pouvaient plus marcher, cheminant tantôt dans une mauvaise barque, tantôt sur un littoral où les dangers se multipliaient. En racontant cette partie de sa vie, Lætitia Bonaparte était bien belle et bien éloquente.

Pendant qu'elle nous parlait des dangers auxquels elle avait soustrait sa jeune famille, ses enfants couraient de nouveaux hasards à Saint-Cloud.

Tout était si tranquille dans Paris que notre partie de spectacle ne fut pas dérangée. Nous partîmes pour Feydeau. Je ne me rappelle plus quelle était la première pièce; la seconde était *l'Auteur dans son ménage.*

Le rideau se leva; la pièce se jouait fort tranquillement, lorsque les acteurs qui étaient en scène s'arrêtèrent tout à coup, et l'un d'eux, s'avançant, dit à très haute voix :

« Citoyens, le général Bonaparte a manqué d'être assassiné à Saint-Cloud par les traîtres à la patrie... »

En entendant ces paroles, Mme Leclerc jeta un cri terrible, et sa mère, qui, certes, avait été frappée aussi douloureusement qu'elle, n'était occupée qu'à la calmer. Cependant il fallut sortir. Il n'était que neuf heures et demie.

Par un hasard heureux, il se trouva que notre domestique était dans notre corridor et nous dit que notre voiture était en bas. Ma mère proposa à ses amies de les emmener. La pauvre mère tremblait au point de ne pouvoir marcher. Et pourtant elle était calme en apparence et ne pleurait pas.

Nous nous entassâmes comme nous pûmes dans notre voiture. La cour, l'avenue, tout était encombré de gens qui se heurtaient, qui criaient ; c'était un vacarme à rendre sourd.

Au bout de quelques instants, nous vîmes M. de Geouffre qui arrivait de Saint-Cloud, et Brunetière, atterré de la chute de Gohier, partait pour tenter de voir son ami malheureux. Il avait un caractère que n'effrayait pas l'infortune.

TROISIÈME PARTIE

I

La vie de Napoléon pourrait être divisée en plusieurs périodes. Pour marquer son passage sur cette terre, cinq bornes milliaires pourraient jalonner sa route. La première, formée d'un monceau de drapeaux conquis, de couronnes murales, de traités et de plus de lauriers que jamais la Victoire n'en donna à son plus cher élu. La seconde, faite de pyramides, de sphinx, de monuments hiéroglyphiques, indiquerait que sa jeune gloire avait été réveiller les échos des vieux rivages africains... Un faisceau consulaire marquerait la troisième... La suivante serait formée de sceptres, de couronnes,.... puis recouverte d'un écusson au blason impérial !... Quelle est celle qui suivrait ? C'est une tombe !... une tombe qui a tout englouti !... qui a dévoré lauriers, trônes, sceptres et couronnes !... et qui, placée dans un désert par l'indifférence et la haine, n'est visitée dans son abandon que par un vassal de l'Angleterre !... par cet Océan dont les flots reviennent à chaque instant chercher à cacher jusqu'à la pierre qui le recouvre !...

Le 18 brumaire, Bonaparte était au milieu de Paris; la révolution était loin d'être consommée, et il courait un vrai danger. Lorsqu'il entra dans l'Orangerie, des cris violents furent poussés contre lui.

« A bas le Cromwell! Pas de dictateur! Hors la loi!...»

Le général savait bien que le conseil des Cinq-Cents était formé de républicains exaltés; mais il avait plus compté sur le succès des soins de Lucien, qui avait travaillé toute la nuit à grossir le parti de son frère.

Une particularité assez remarquable, c'est que ce même jour Bonaparte, en parlant aux troupes, ne s'arrêtait jamais et qu'il ne marchait qu'en zigzag. Pourquoi? avait-il peur d'un coup de pistolet tiré des fenêtres. Cette conjecture pourrait bien être juste.

Mon beau-frère était sur le perron lorsque Bonaparte descendit. Son amitié pour Lucien lui donnait de vives inquiétudes relativement au sort du jeune tribun. Il voyait son frère faisant sa harangue, sa promenade tortueuse, et ne s'occupant pas du secours à envoyer au président du conseil des Cinq-Cents, qui pouvait être égorgé sur sa chaise curule. Il s'approcha de Bonaparte et lui nomma Lucien. Le général se tourna aussitôt vers un officier qui était à quelques pas de lui.

« Colonel Dumoulin, lui dit-il, prenez un bataillon de grenadiers et allez délivrer mon frère. »

Enfin nous avions un gouvernement qui présentait une sorte de sécurité.

Lucien fut presque immédiatement nommé au ministère de l'intérieur. Mais, dès cette époque, il rencontra dans sa route un ennemi qui fut acharné à sa perte, et ne l'abandonna qu'après l'avoir consommée : cet homme

était Fouché. C'est pour moi une véritable énigme que la confiance que Napoléon lui accordait, tout en ne l'aimant pas. Il avait de l'esprit et du talent, sans aucun doute;



Lucien Bonaparte.

mais cet avantage neutralisait-il toute l'importance du danger dont il entourait Napoléon? Non et encore non.

Tous les frères de Napoléon avaient alors de belles propriétés dans lesquelles ils se plaisaient à réunir du monde : Joseph avait Morfontaine; Lucien, le Plessis-Chamant, etc.

Je ne crois pas avoir, dans toute ma vie, fait d'aussi bons

rires que pendant les cinq ou six semaines que je passai au Plessis-Chamant. Nous étions en grand nombre. Je me souviens entre autres de M. d'Offreville, poète, *homme à grands talents.* Il était, à l'époque dont je parle, âgé d'environ soixante ans; mais, rempli de prétentions, il n'avait rien de ce qui commande le respect dû à cet âge; ensuite il était porteur de la plus bouffonne des figures. Il aurait pourtant passé inaperçu dans le tourbillon du monde, s'il n'avait eu la sottise de se lancer avec tous ses ridicules au milieu d'une société jeune, gaie et railleuse.

M. d'Offreville avait de son talent une telle opinion que rien n'est comparable au contentement dans lequel il était constamment de lui-même.

« Il est vrai, disait-il, que j'ai eu assez de... bonheur... dans mes compositions... Voltaire,... Racine,... Corneille même, ont eu des endroits faibles..., Moi... je n'en ai pas... »

Il avait fait une tragédie intitulée *Statira;* elle commençait par ce vers :

Des vertus de son prince un peuple bien nourri...

On peut juger du reste.

La société du Plessis décida qu'il fallait que, attendu la longueur des soirées, M. d'Offreville contribuât *à lui seul* à l'amusement de tous.

Il ne fut pas appelé au conseil, car il aurait proposé de lire sa tragédie, et nous dormions assez bien sans elle. Tous les jeunes gens furent à Senlis, d'où ils rapportèrent ce qu'on peut appeler les instruments de son supplice.

Le soir en rentrant de la promenade, comme il mettait

le pied dans le vestibule du château, il se trouva renfermé entre quatre murailles de feu, ce qu'on avait produit au moyen de grands soleils d'artifice que ces messieurs



Napoléon premier consul.

tenaient au bout de longs bâtons. Le sifflement des pièces d'artifice, l'éclat de cette vive lumière, le rendirent presque fou; il se mit à rugir et à tourner sur lui-même au son de l'air de la tarentelle que nous lui chantions pendant ce temps-là; et lorsque enfin nous le délivrâmes

de sa prison de salamandre, il était vraiment dans un état digne de pitié.

A partir de cet instant il n'y eut plus de trêve entre lui et nous. Se mettait-il à table, deux ou trois pétards partaient dans ses jambes. S'asseyait-il dans le billard, une explosion avait aussitôt lieu sous la banquette qu'il choisissait. Passait-il sous l'une des vieilles voûtes de pierre qu'il lui fallait traverser pour gagner sa chambre, il était entouré de serpents de feu, de fantômes gémissants; et le pauvre homme était tout à fait convaincu que le Plessis-Chamant n'était autre chose que le château de Robert le Diable.

Il y avait aussi un cousin de Lucien, un Ramolino, qui, en vérité, aurait pu donner quelque relâche à M. d'Offreville, mais je crois que pour ce rôle il ne faut être que sot. Ramolino était si bon enfant, qu'après la première tentative, on se dit qu'il y aurait conscience. Il était peureux et superstitieux. Une nuit son père lui apparut et lui défendit, du ton le plus solennel que puisse prendre un revenant, de manger des épinards. Le pauvre garçon se prosterna la face contre terre, et jura par tous les saints que les épinards et lui n'auraient jamais de rapports ensemble. Il se recoucha avec le frisson, ne dormit pas de la nuit, récita plus de dix oraisons, et parut au déjeuner bien plus pâle que le vrai spectre, qui n'était autre que l'un de ces messieurs à l'humeur joyeuse; je crois que c'était Lucien lui-même. On plaça devant le pauvre Ramolino un grand plat d'épinards qui le fit devenir presque de leur couleur. On pense bien qu'il n'en mangea pas. Mais il fut obligé d'y toucher, car tout le monde lui en demanda; et chaque fois qu'il mettait les mains au plat, il

regardait autour de lui, comme s'il eût craint que le revenant ne se trompât et ne crût que c'était lui qui en mangeait.

II

L'hiver de 1800 fut très brillant en comparaison de tous ceux qui l'avaient précédé. La confiance revenait, les émigrés rentraient en foule. Bonaparte était parfaitement bon pour eux; et si quelques vexations étaient ordonnées par Fouché, en s'adressant au premier consul on était certain d'obtenir justice.

Les succès de Masséna, lors de la brillante affaire de Zurich, avaient éloigné le danger, mais ne l'avaient pas détruit. Le sort de la France était de nouveau menacé. L'Autriche, irritée par tant de revers lorsqu'elle devait compter sur des victoires, était enfin déterminée à tenter un dernier effort et à nous écraser. Le premier consul eut alors une de ces inspirations qui n'appartiennent qu'au génie. Le passage du Saint-Bernard est effectué. Le général Marmont, commandant l'artillerie, a trouvé le moyen de transporter les canons sur les revers des escarpements les plus effrayants, en faisant creuser en forme d'auge des troncs d'arbres dans lesquels on plaçait les canons et les obusiers.

Lors de la campagne de Marengo, Paris était dans une sorte de solitude. La route de Paris à Turin était couverte de gens qui allaient au-devant des nouvelles. La nouvelle arriva le 21 juin. Le tiers consolidé cinq pour cent monta de vingt-neuf à trente-cinq francs; la veille du 18 brumaire il était à onze francs.

Ce jour-là nous avions été déjeuner et dîner à Saint-Mandé. Nous ne savions rien lorsque nous rentrâmes le soir dans la ville; nous eûmes donc l'annonce de la nouvelle avec tout le délire de la joie qui enivrait le peuple des faubourgs. Depuis la barrière jusqu'à la maison de Beau-



Masséna.

marchais, nous vîmes au moins deux cents feux de joie, autour desquels le peuple dansait en criant, et tout le monde s'embrassait, se félicitait comme pour un bonheur personnel, un intérêt de famille.

Le jour de la bataille de Marengo, Junot débarquait enfin à Marseille et touchait sa terre natale, après une captivité de plusieurs mois. Hélas! le même jour, presque à la même heure, tandis que le plomb meurtrier de l'Autriche faisait tomber Desaix dans les champs de

rengo, la trahison mettait dans la main d'un fanatique le poignard qui devait tuer Kléber.

Que de fois, cette même année de la bataille de Marengo, qui fut celle où je me mariai, n'ai-je pas vu le dîner se prolonger jusqu'à neuf heures, parce que Bessières, Lannes, ou tel autre enfin de ses compagnons d'armes, et quelquefois tous ensemble, expliquaient à Junot, avide des moindres détails, tous ceux de cette affaire mémorable! Alors la table devenait la plaine de Marengo; un des groupes du surtout figurait le village, les candélabres de bout de table Tortone et Alexandrie, et les poires, les noix, les grappes de raisins, représentaient le mieux qu'elles pouvaient les phalanges autrichiennes et hongroises et nos braves phalanges françaises.

III

Pendant l'hiver de 1800, Lucien Bonaparte donna de fort belles fêtes dans l'ancien hôtel de Brissac.

C'est à l'un de ces bals que je vis la belle Mme Méchin, qui faisait alors beaucoup de bruit dans Paris. Le jour où je la vis, elle était mise d'une manière qui pouvait paraître étrange. Elle avait une longue robe de mousseline des Indes d'un tissu très fin, dont les plis nombreux se drapaient autour d'elle, et cachaient en partie ses bras et sa poitrine. Elle était coiffée d'un turban fait avec une mousseline blanche encore plus fine que celle de la robe, qui laissait à peine passer quelques boucles de cheveux d'un charmant blond cendré, et formait autour de sa tête comme un nuage neigeux. Un bandeau d'or mis sur son

front empêchait qu'on ne la prît pour une statue d'albâtre, car la blancheur étonnante de son visage, de ses bras et de ses épaules était la même que celle de la mousseline qui était auprès. Mme Méchin était grande, parfaitement bien faite; ses yeux étaient doux et beaux, sa tournure distinguée et les traits de son visage charmants. Elle n'avait pas du tout de rouge, ce qui, à cette époque, était une singularité fort remarquable.

Mme Bonaparte était assise au fond de la galerie et prenait une attitude de souveraine. Les femmes se levaient toutes lorsqu'elle entrait dans le bal et lorsqu'elle en sortait. La bonne et simple Christine la suivait avec son doux sourire sur les lèvres, et bien souvent faisait la remarque que Mme Bonaparte aurait pu accorder les convenances du monde avec celles de famille en donnant le bras à sa belle-sœur, au lieu de s'en faire suivre ou précéder; mais Christine s'appelait Mme Lucien, et entre Mme Bonaparte et Lucien c'était une guerre à mort.

Le plaisant de la chose, c'est que Lucien ne l'a jamais remarqué. La bonne Christine en pleurait souvent, mais elle évitait d'aigrir son mari, qui, sans nul doute, aurait été à l'instant faire une scène à Mme Bonaparte; et il aurait été appuyé par le premier consul, qui aimait sincèrement Mme Lucien depuis qu'il avait été à même d'apprécier ses excellentes qualités.

La confiance dans le premier consul était générale. Le commerce espérait; le clergé entrevoyait le jour où il serait protégé; la noblesse et la haute caste financière, étant française, devait aimer la gloire et voyait qu'en s'attachant à lui elle en aurait d'abondantes moissons. L'armée de Dijon venait d'en donner une preuve. Lors-

que la nouvelle de la formation de cette armée de réserve se répandit dans Paris, tous les jeunes gens de qualité,



Passage du Grand Saint-Bernard.

les élégants, tout ce qui s'appelait *incroyable,* voulut faire partie de l'expédition. On en forma un escadron qui ne manquait pas de bonne volonté sans doute, mais qui eut le malheur d'être parfaitement ridicule. L'uniforme de ce

corps était jaune clair. L'on pense bien qu'aussitôt ceux qui composaient ce régiment furent appelés *serins*. Cela fut cause de quelques duels, car les serins n'étaient pas plus faciles à mener lorsqu'ils avaient un habit jaune que lorsqu'ils en avaient un bleu; et M. de Montroun, par exemple, avait prouvé de bonne heure à M. de Champagne que son humeur n'était pas endurante.

IV

Aussitôt que Junot fut arrivé à Paris, il courut chez son général, qui était alors à la Malmaison.

« Eh bien! Junot, lui dit le premier consul lorsqu'il fut seul avec lui, tu as donc été assez sot pour te laisser prendre par ces... Anglais ? Kléber ne voulait pas te laisser partir ? Allons, c'est fort bien... Il craignait apparemment que je n'eusse trop d'amis autour de moi... Quelle petitesse ! Je savais bien qu'il ne m'aimait pas; mais témoigner son inimitié par de telles pauvretés !... Et sa lettre au Directoire, la connais-tu ? »

Junot répondit que Duroc venait de la lui faire lire en déjeunant.

« Au surplus, continua le premier consul, sa fin tragique a soldé tous nos comptes... Et j'ai fait une grande perte en lui... Mais une perte irréparable, mon ami, c'est celle de Desaix !... Desaix !... voilà un de ces malheurs qui frappent une patrie !... Jamais je ne me consolerai de la mort de Desaix !... »

Il ajouta avec une expression de bonté charmante :

« Ah çà ! que veux-tu faire ? Je t'ai toujours dit que je

te donnerais des preuves de mon amitié lorsque je serais en mesure de le faire. Quels sont tes projets ? Veux-tu servir ? »

Et il regardait Junot en dessous avec un air malin et de bonne humeur.

« Veux-tu que je t'envoie à l'armée du Rhin ? »

Junot devint rouge comme une grenade, ce qui lui arrivait toutes les fois qu'il était vivement ému.

« Voulez-vous déjà vous débarrasser de moi, mon général ?... Cependant, si vous me l'ordonnez, j'irai faire voir au général Moreau que les officiers de l'armée d'Italie n'ont pas oublié leur métier à l'armée d'Égypte.

— Allons ! voilà ma chèvre qui part, dit le premier consul. Non, non, Monsieur Junot, vous ne me quitterez pas. J'aime beaucoup le général Moreau, mais pas au point cependant de lui faire cadeau de mes meilleurs amis. »

Et il tirait l'oreille de Junot au point de la lui allonger d'un pouce.

« Junot, poursuivit-il d'un ton plus sérieux, je vais te nommer au commandement de Paris... C'est une place de confiance, et je ne puis faire un meilleur choix. Mais il faut faire tes réflexions avant d'accepter. Il faut te vieillir de dix ans, car il est nécessaire que le commandant de Paris ait une extrême prudence et la plus grande attention à tout ce qui a rapport à ma sûreté. Je suis entouré de dangers. Je ne ferais pas un pas pour les éviter si j'étais le général Bonaparte végétant à Paris avant et même après le 13 vendémiaire. Alors ma vie était à moi et je l'estimais peu... Mais aujourd'hui je ne m'appartiens plus, et les puissances de l'Europe qui vou-

laient partager la France ne me veulent pas dans leur chemin.

« Je vais donc te nommer commandant de Paris, mais il faut que tu te maries. Cela est convenable pour la place que tu vas occuper, et je l'exige de toi, dans ton propre intérêt. »

En arrivant à Paris, Junot n'avait fait aucun établissement. Il logeait chez Méo, dont l'hôtel avait quelque ressemblance avec le bel établissement de Meurice. Toujours bon pour sa famille, Junot avait appelé près de lui une de ses sœurs, son frère, son beau-frère et l'un de ses oncles. Lorsque le premier consul lui annonça le changement que la place qu'il allait occuper apportait nécessairement dans sa situation, il lui dit en même temps de se loger convenablement à sa nouvelle dignité. Junot fit aussitôt chercher une maison. Je ne sais comment on fut lui déterrer un hôtel dans la rue de Verneuil (dans la partie la plus triste et la plus malpropre), qu'on lui fit louer dans un moment de distraction. Junot s'y installa dans le courant de l'année 1800. Il mit de jolies voitures sous ses remises et les plus beaux chevaux de Paris dans ses écuries, les meilleurs vins de la Bourgogne dans ses caves, et puis il fut à la recherche d'une femme.

Le premier consul lui avait dit :

« Surtout, fais bien attention de n'épouser qu'une femme riche.

— Oui, disait Junot, mais je veux aussi qu'elle me plaise : et comment faire? Presque toutes les héritières sont laides comme des chenilles. »

Il était un matin chez une femme de sa connaissance qui se trouvait être de nos amies. Il parla de l'ordre du

premier consul et de son désir à lui-même de se marier.

« Avez-vous été voir Mme de Permon? lui demanda la personne à laquelle il parlait.

— Non, et je me le reproche tous les jours. Pourquoi cette question?



Moreau.

— Parce que je crois que sa fille vous conviendrait sous mille rapports.

— Sa fille? s'écria Junot; mais elle n'était qu'une enfant lorsque je partis pour l'Égypte.

— C'est une jeune fille. Elle a seize ans. Tenez, je veux la marier, moi, et sa mère est tellement entêtée d'un mariage qui n'a pas le sens commun, qu'elle a fait la sourde oreille à mon projet. Or, vous saurez qu'il est question d'un charmant garçon et d'un des premiers noms de France.

— Et que voulez-vous que j'aille faire au travers de tout cela? dit Junot en riant. Vous me parlez d'une femme qui a vingt prétendants, je n'aime pas tant de concurrence. Mlle Loulou, car je crois qu'elle s'appelait comme cela, doit être une petite personne bien prétentieuse, bien gâtée, enfin insupportable. Non, non; je vous baise les mains. »

Et il s'en fut en courant.

En sortant de chez Mme d'Orsay, Junot alla voir Mme Hamelin, qui était également de notre connaissance.

Il lui parla aussi de la recherche où il était d'une femme.

« Ah! lui dit-elle, il y a une jeune personne que je voudrais bien vous faire épouser, mais elle va se marier; il n'y faut pas songer.

— Et, dit Junot, vous ne pouvez pas me dire son nom?

— Oh! mon Dieu, si; vous l'avez connue lorsqu'elle n'était qu'une enfant. C'est Mlle de Permon. »

Junot se mit à rire. Il semblait que je le poursuivisse.

Un soir, c'était le 21 septembre, il n'y avait dans le salon de ma mère qu'une douzaine de personnes; on causait, on jouait des charades, on riait, lorsque tout à coup la porte s'ouvre, et le valet de chambre annonce le général Junot.

Junot ne pouvait plus mal choisir son jour; il n'y avait personne de sa connaissance. Tout ce qui se trouvait chez ma mère était faubourg Saint-Germain autant que possible, et l'on pense ce que devait espérer alors d'agrément, au milieu d'un cercle d'émigrés rentrés depuis six mois, un général de la République. Le caractère distinctif de l'esprit de Junot était beaucoup de finesse et de rapi-

dité dans le coup d'œil. Il parla de l'Égypte, de ce qu'il y avait observé d'étranger à nos mœurs ; l'arrivée d'Albert acheva de le mettre complètement à son aise, et il s'enhardit jusqu'à proposer à ma mère d'aller voir passer le cortège qui devait défiler sur le quai Voltaire. Le sujet en valait la peine : c'était la translation du corps de Turenne, qu'on transportait du musée des Augustins aux Invalides. Junot dirigeait la cérémonie en sa qualité de commandant de Paris.

« Eh bien ! lui dit ma mère, j'irai voir passer nos deux braves, le vivant et le mort. Mais il faut que le vivant me promette de venir dîner avec moi après que M. le maréchal sera installé dans sa nouvelle demeure. »

Junot promit et se retira.

Le cortège passa vers trois heures devant l'hôtel de Salin.

Lorsque Junot passa devant nous, il fit un salut de préférence qui nous fit fort regarder par nos compagnons de curiosité : nous en avions de toutes les couleurs, de tous les costumes et surtout de toutes les tournures. Lorsqu'ils virent le commandant de Paris non seulement saluer la dame qu'ils observaient, mais se retourner pour la saluer encore, tandis qu'elle ne lui répondait qu'en lui faisant un signe de la main, ils pensèrent que c'était une personne d'une haute distinction, et l'un d'eux dit aux autres : « C'est la veuve du maréchal. »

V

Depuis le 21 septembre le général Junot venait exactement tous les soirs. Il ne me parlait pas, se mettait à

côté de la bergère de ma mère, causait avec elle ou bien avec les personnes de sa connaissance qui se trouvaient dans le salon, mais il ne s'approchait jamais du groupe dans lequel je me trouvais; et si à cette époque il avait cessé de venir, j'aurais pu affirmer que je le connaissais à peine. Il fit sa demande, qui fut agréée. Les préparatifs du mariage se firent avec une grande rapidité. Mlle Lolive et Mlle Debeuvry, lingères, alors fort en vogue, furent chargées de mon trousseau. Junot leur fit également faire la corbeille, et Mme Germon et Leroy furent chargés des robes et des chapeaux; Foncier monta les diamants.

Le général Junot désirait vivement que notre mariage pût se faire non seulement avant l'hiver, mais encore avant mon jour de naissance; il fut fixé au 30 octobre. Rien ne m'aurait fait quitter ma mère avant cette époque, que je trouvais encore bien rapprochée.

Le mariage de Murat avec Caroline Bonaparte avait eu lieu peu de temps après le 18 brumaire.

Caroline Bonaparte était une charmante jeune fille, fraîche comme une rose; sa peau ressemblait à un satin blanc glacé de rose; ses dents étaient charmantes, comme toutes celles des Bonaparte. Quant à la beauté de Murat, à la *noblesse* de sa figure, c'est un point très discutable. Je n'admets pas qu'un homme soit beau parce qu'il est grand et qu'il s'habille en mardi-gras. En le regardant dégagé de ses cheveux frisés, de ses panaches, de ses broderies, il était laid. Il avait une figure dans laquelle on retrouvait beaucoup du nègre, quoiqu'il n'eût pas le nez épâté, mais de grosses lèvres et un nez qui, quoique aquilin, n'avait nulle noblesse.

La famille du premier consul était enchantée de mon mariage; c'était une sorte de victoire remportée sur Mme Bonaparte, qui avait tout fait pour l'empêcher; mais



Murat.

ses tentatives n'eurent aucun résultat, si ce n'est celui de me donner une légère attitude d'hostilité envers une personne qui avait voulu m'exclure d'un lieu où le sort m'appelait à l'un des premiers rangs.

VI

Cependant l'année 1800 allait bientôt finir, et chaque mois, chaque semaine, nous apprenions quelque nouvelle

victoire remportée par Moreau. Tous les soirs le général Junot apportait des nouvelles qui faisaient battre notre cœur; il avait souvent des lettres particulières, entre autres de Berthier, que le premier consul avait envoyé en Espagne et qui donnait à Junot des détails intéressants. Berthier n'avait pu de sa vie apprendre *un seul mot* d'une langue étrangère. Cela était tellement fort, nous disait Junot, qu'en Égypte il n'a jamais été possible de lui faire dire le mot *para*. Il l'apprenait; mais lorsque ensuite il fallait le placer dans une phrase, il n'y était plus. Étant un jour à Milan et ayant besoin d'un tailleur à l'instant même, il dit à son domestique d'aller lui en chercher un. Le domestique, ne sachant pas un mot d'italien, fit observer à son maître qu'il fallait attendre le domestique de place.

« Tu es un imbécile, dit Berthier; fais monter la maîtresse de la maison. »

Le valet amène la *locandiera* par la manche, car elle n'entendait ou ne voulait pas entendre un mot de français.

« Madame, lui dit Berthier en bredouillant, comme cela lui arrivait toujours quand il était pressé, Madame je voudrais avoir un tailleur. »

La locandiera le regarde et ne répond rien.

« Madame, répète-t-il en criant très haut, parce qu'il croit qu'elle le comprendra mieux, je demande un tailleur. »

La femme le regarde toujours en silence, mais cette fois en souriant, ne comprenant pas.

« Parbleu, dit Berthier, voilà qui est un peu fort! Comment! vous ne savez pas ce que c'est qu'un tailleur? »

Et le voilà qui prend la basque de son habit, celle de

l'habit de son domestique et qui les secoue en criant de plus belle :

« Un tailleur! mon Dieu! un tailleur! »

La locandiera finit par croire que son locataire était fou; elle se mit à appeler à tue-tête.

Deux garçons accoururent au bruit et n'avancèrent pas les affaires.

« J'allais voir Berthier, poursuivit Junot, qui nous racontait cette histoire. Du bas de l'escalier, j'entendis un vacarme à rendre sourd, et je ne comprenais pas comment ce tapage pouvait venir de son appartement; je me hâtai d'y monter, je le trouvai rouge comme une grenade, les yeux hors de la tête, se promenant dans la chambre en hurlant toujours :

« Un tailleur! un tailleur! c'est pour me faire enrager « qu'ils ne me le donnent pas. Ils m'entendent bien. »

« Et, pour se faire mieux comprendre, il avait ôté son habit et le secouait comme un forcené. Lorsque j'entrai, il le jetait à terre, et s'avançant vers la locandiera, il lui prit les bras et, la tirant avec force, il l'amena devant lui en lui disant :

« Reste là ! vieille sibylle. »

« Et secouant ses deux mains, il lui criait :

« Comment! tu ne sais pas ce que c'est qu'un tail-« leur ! »

« Et faisant le jeu des ciseaux avec ses petits doigts gros et courts, il répétait d'un accent désespéré :

« Tailleur ! tailleur ! »

« Et toujours continuant à faire aller ses mains :

« Tailleur, tailleur ! »

Quand il vit Junot, il crut voir le Messie. On s'expliqua,

et lorsque Berthier entendit le mot *sartore* qu'il aurait dû dire :

« Pardieu! dit-il en repassant son habit et s'essuyant le front, c'était bien la peine de tant me faire crier! Je leur demandais un tailleur. Eh bien! tailleur, *sartore*, cela se comprend. Et puis, je leur montrais mon habit. »

VII

Le 6 brumaire, la famille de Junot arriva tout entière à Paris et vint le soir même chez ma mère, à laquelle il la présenta. C'est ce jour-là que j'ai pu apprécier tout ce qu'il y avait de bon, de parfait, dans le cœur de Junot. Depuis qu'il venait chez ma mère, il avait pu reconnaître la différence immense qui existait dans les manières, dans les habitudes et surtout dans l'éducation, entre ma famille, n'ayant jamais habité que Paris, et la sienne, n'étant jamais sortie du fond de sa province. La sollicitude dont il entourait ses parents avait le caractère le plus touchant. C'était une vraie tendresse que celle dont il couvait, pour ainsi dire, sa mère des yeux. Eh! qui ne l'aurait pas aimée, cette femme si parfaitement bonne! Je lui ai voué à l'instant même la tendresse respectueuse d'une fille pour sa mère. Ce sentiment ne fit que s'accroître en admirant ses vertus.

Le lendemain on passa le contrat. Ce fut seulement dans cet instant que j'appris que mon frère me dotait d'une somme de soixante mille francs prise sur sa propre fortune. M. Lequien de Bois-Cressy, ancien ami de mon père et qui devait épouser ma mère en secondes

noces, me dota, comme sa future belle-fille, d'une somme de cinquante mille francs, et mon trousseau, qui en effet était magnifique, fut stipulé pour douze mille francs.

L'avant-veille de mon mariage, il y eut une circonstance légère et grave en même temps qui faillit presque tout rompre.

Junot voulait être marié à la mairie du VIIe arrondissement par son ami M. Duquesnoy. Je fis seulement observer que la course était un peu longue.

« Si encore, ajoutai-je en souriant, cette mairie était aussi près de nous que notre église, je n'aurais pas la crainte de fatiguer ma mère. »

Je ne remarquai pas dans le moment l'air étonné du général, et je m'en allai après avoir embrassé ma mère.

Lorsque je fus sortie, il demanda si je comptais que le mariage se ferait à l'église. Ma mère fit un bond de dix pieds en l'air.

« Se marier à l'église ! s'écria-t-elle ; et où donc voulez-vous qu'elle compte se marier ? Est-ce devant votre ami à écharpe ? Mais, mon cher enfant, vous perdez l'esprit. Comment avez-vous pu croire que nous consentirions à un mariage purement républicain ? Laurette est capable de vous remercier si vous lui parlez de cela. »

Je fus appelée. Rien ne peut exprimer mon étonnement, mon chagrin, en entendant cette étrange proposition. Junot me dit que, dans la position où il se trouvait, il lui était impossible de se marier à l'église, « enfin ajouta-t-il, de me donner en spectacle ».

« J'ignore, lui dis-je, ce qu'il peut y avoir de désagréable à remplir le devoir d'un chrétien. Les païens eux-mêmes sanctionnaient leur mariage dans les temples

de leurs dieux; il n'y a que les Turcs qui se contentent du cadi. Je ne sais rien de la controverse, si ce n'est que je suis née dans la religion chrétienne, que cette religion m'impose des devoirs que je dois remplir. Bien certainement, je ne ferai pas un pas hors de cette maison, si ce n'est pour aller là où je dois aller. Quelque avancé que soit notre mariage, soyez bien assuré, général, qu'il n'aura pas lieu s'il n'est pas béni par l'Église.

— Vous m'affligez beaucoup. Je suis pénétré du regret de vous faire de la peine; mais enfin ce n'est qu'un enfantillage de votre part; tandis que pour moi il s'agit d'une profession de foi.

— Eh quand cela serait? lui dis-je. Sous quelle religion êtes-vous né? Vous avez déjà reçu quatre sacrements, et lorsque vous arrivez à celui du mariage vous devenez tout à coup renégat, apostat, que sais-je? Non, non, général, cela ne peut être ainsi. »

Je me retirai dans ma chambre. Dans ce moment on apportait la corbeille et mon trousseau. La corbeille du trousseau était si grande qu'aucune voiture n'aurait pu la contenir. Elle avait la forme d'un tombeau.

Il y avait à peine dix minutes que j'étais sortie que ma mère entra chez moi avec mon frère et Junot.

« Mon enfant, me dit-elle, voilà quelqu'un qui n'ose pas te demander sa grâce, mais cependant il espère que tu lui pardonneras. »

Il avait été convenu que le mariage religieux ne se ferait que le soir. Je ne pouvais rien objecter que ma répugnance pour une cérémonie nocturne. Cette cérémonie du soir, qui ne me plaisait guère, me déplut encore davantage quand je songeai que nous n'aurions pas de

messe de mariage ; mais enfin il fallait avoir de la raison, et, puisque ma mère et mon frère m'y autorisaient, la chose aurait lieu comme on venait de la présenter.



Talma.

Le général s'en fut pour revenir une heure après. Talma rentrait ce même soir dans le rôle d'Oreste, et nous devions aller le voir dans une première grillée du balcon.

Lorsque j'entrai dans le salon, je me trouvai comme

la colombe en sortant de l'arche, ne sachant où mettre le pied. D'une immense corbeille en gros de Naples rose brodée en chenille noire, portant mon chiffre, et fortement parfumée de peaux d'Espagne, étaient sortis une quantité immense de petits paquets noués avec des faveurs roses ou bleues. C'étaient des chemises à manches gaufrées, brodées, des mouchoirs, des jupons, des canezous du matin, des peignoirs de mousseline de l'Inde, des camisoles de nuit, des bonnets de nuit et du matin de toutes les couleurs, de toutes les formes, et tout cela brodé, garni de valenciennes, de malines ou de point d'Angleterre.

Après l'inspection du trousseau vint le tour de la corbeille. A cette époque on n'avait pas encore la très bonne coutume de ne point donner de *corbeille*. On employait cinquante ou soixante louis à en faire une très riche qui, après être restée sur la commode de la jeune femme pendant six mois ou un an, montait au garde-meuble, où les rats la mangeaient.

Aujourd'hui on a le bon sens de mettre les châles, les dentelles, dans une jardinière élégante, un coffre précieux, et du moins cela reste. De mon temps, il n'en était pas de même.

Mlle Lolive avait donc fait faire un vase immensément grand, recouvert en velours blanc et vert, richement brodés d'or; le socle du vase était en bronze doré, et le couvercle, brodé comme le reste, était surmonté d'une pomme de pin de bronze noir traversée d'une flèche qui fixait également deux couronnes parfaitement ciselées en or bruni, l'une d'olivier, l'autre de laurier.

C'était dans cette corbeille que se trouvaient les châles

de cachemire, les voiles de point d'Angleterre, les garnitures de robes en point à l'aiguille et en point de Bruxelles, ainsi qu'en blonde pour l'été. Il y avait aussi des pièces de mousseline de l'Inde, des pièces de velours, des étoffes turques que le général avait rapportées d'Égypte, des robes de bal, des robes de mousseline brodées en lames d'argent, et puis des fleurs de chez Mme Roux; des rubans de toutes largeurs et de toutes couleurs; des sacs, des éventails, des gants, des essences de Fargeon, de Riban, des sachets de peau d'Espagne et d'herbes de Montpellier. De chaque côté de la corbeille étaient deux sultans; dans le premier étaient deux nécessaires : l'un renfermait tout ce qu'il faut pour la toilette, en objets en or émaillé de noir; l'autre contenait tout ce dont une femme se sert pour travailler, en or également et entouré de perles fines. Dans l'autre sultan étaient l'écrin et une lorgnette en écaille blonde et or avec deux rangées de diamants. L'écrin renfermait une fort belle rivière de chatons, des chatons d'oreilles montés en forme de roue, six épis et un peigne, moitié perles et moitié diamants, un médaillon carré, entouré de perles fines, dans lequel était le portrait de Junot peint par Isabey. En bonne foi, il était de taille à être plutôt attaché dans une galerie que pendu au cou. Enfin, c'était la mode, et Mme Murat en avait un encore plus grand que le mien. Il y avait encore dans le sultan rose de superbes topazes rapportées d'Égypte et dont la grosseur était fabuleuse, des cornalines orientales à plusieurs couches et des pierres gravées antiques. Tout cela n'était pas monté. Junot préférait que je le fisse faire à mon goût. Il y avait aussi la *bourse des épousailles;* elle était en chaînons d'or rattachés par une petite et

très délicate étoile émaillée de vert. Cinquante louis en jolis petits sequins de Venise y couvraient les billets de banque.

Mais une attention du général Junot qui me toucha plus que toutes les richesses qu'il me donnait, ce fut l'idée charmante qu'il eut d'offrir un présent agréable à ma mère. Je savais qu'elle désirait avec passion un beau châle, et je voulais pour mon cadeau lui en donner un en cachemire rouge, mais je gardais mon secret pour moi. Qu'on se figure combien je dus jouir du bonheur de ma mère, lorsqu'on lui présenta une charmante corbeille de marraine en gros de Naples blanc, brodé en soie plate blanche, avec son chiffre sur chacun des rideaux, et contenant un magnifique châle ponceau avec un sac en point d'Angleterre pareil au mien, et une bourse également pareille à la mienne, excepté que l'émail était bleu foncé et qu'au lieu d'argent elle renfermait une topaze parfaitement ovale, de la grosseur d'un petit abricot. A ces objets étaient joints des gants, des rubans et deux éventails magnifiques. Je ne puis dire combien je fus sensible à cette aimable et gracieuse attention.

VIII

Je devais être mariée à l'église des Capucins, à minuit.

Le matin, à peine neuf heures furent-elles sonnées que l'on commença la toilette demi-habillée que je devais faire pour aller à la mairie. J'avais une robe de mousseline de l'Inde brodée au plumetis et en points à jours,

comme c'était alors la mode. Cette robe était à queue, montante et avec de longues manches, le lé de devant entièrement brodé, ainsi que le tour, le corsage et le bout des manches, qu'on appelait alors amadis. La fraise était en magnifique point à l'aiguille. Sur ma tête j'avais un bonnet en point de Bruxelles; au sommet était attachée une petite couronne en fleurs d'oranger, d'où partait un long voile en point d'Angleterre qui tombait à mes pieds et dont je pouvais presque m'envelopper.

Lorsque nous partîmes pour la rue de Jouy, la place de la rue Sainte-Croix était couverte de monde; c'était presque tous les forts et les grosses marchandes de la halle. Quatre de la troupe demandèrent à monter pour me faire leurs compliments. Ils entrèrent dans le salon tenant chacun un bouquet, certainement plus gros que moi, et composé des fleurs les plus belles et les plus rares, qui redoublaient de prix en raison de la saison avancée. Ils me les offrirent sans me faire d'autres phrases que celle-ci :

« Mam'zelle, vous allez devenir notre commandante, et nous en sommes bien aises, parce qu'on dit que vous êtes bonne. Voulez-vous bien permettre ? »

Et les deux femmes m'embrassèrent en conscience. Nous partîmes pour la mairie, au bruit des cris répétés de : « Vivent les mariés ! »

La journée se passa comme toutes les journées semblables. Lorsque minuit sonna, nous descendîmes pour nous rendre à l'église, et une heure se faisait entendre à l'horloge du Corps législatif lorsque j'entrai dans l'hôtel de Montesquiou, au bruit de la plus douce musique d'harmonie.

IX

Le lendemain de mon mariage, toute la famille Bonaparte s'était réunie pour me fêter. Mme Bacciochi avait, ce jour-là, une toilette dont j'ai gardé le souvenir. Elle avait présidé le matin une société littéraire où elle voulait admettre toutes les femmes d'esprit de sa société, et le sujet de la discussion avait été le costume des dames admises :

« J'avais fait un plan, dit-elle, et, pour le mieux faire comprendre, je l'ai mis d'abord à exécution. Ces dames auront cet habit. »

Or, elle était coiffée avec un voile de mousseline brodé en soie de toutes couleurs, broché d'or, tortillé autour de sa tête, et puis une couronne de laurier à la manière de Pétrarque et du Dante perchée là-dessus ; une tunique fort longue avec une jupe à demi-queue, peu ou point de manches, et par-dessus tout cela un immense châle en manière de manteau. C'était une toilette dans laquelle il y avait du juif, du grec, du moyen âge, du romain, de tout enfin excepté du bon goût français. Voir Mme Bacciochi affublée de la sorte ne m'étonnait guère ; mais lui entendre dire que ce serait le costume d'honnêtes chrétiennes, oh ! pour celui-là, il n'y avait pas moyen d'y résister.

X

Le surlendemain de mon mariage, je fus présentée à Mme Bonaparte et au premier consul. L'intérieur de cette famille était alors celui d'un homme fort riche ; Mme Bonaparte n'avait pas encore de *dame de compagnie,* comme elle en eut depuis, pour préluder aux dames du palais. Mmes de Luçay, de Lauriston, n'étaient pas encore en fonction.

Ce fût en sortant de l'Opéra que nous nous rendîmes aux Tuileries. Le cœur me battait violemment. Il était dix heures. M. de Beauharnais, envoyé au-devant de nous, me donna la main, et nous entrâmes dans ce grand salon qui était alors meublé en jaune et que nous connaissions si bien, nous autres jeunes femmes de ce temps-là.

La pièce était seulement éclairée par deux faisceaux de bougies entourés d'une gaze pour adoucir la lumière. Mme Bonaparte était assise devant un métier à tapisserie ; de l'autre côté de la cheminée était Mlle Hortense de Beauharnais, aimable, douce, bienveillante, et puis si agréable avec sa taille de nymphe, ses beaux cheveux blonds, ses gracieuses manières, sa douce parole. Elle plaisait impérativement. C'est le charme de la bonté et d'un grand attrait : il commande.

Le premier consul était debout devant la cheminée, les mains derrière lui et se dandinant comme il en avait déjà pris l'habitude.

Mme Bonaparte se leva, vint à moi, me prit les deux

mains, m'embrassa et me dit que je pouvais compter sur son amitié.

« Oh! oh! Joséphine, dit le premier consul, comme tu vas vite en besogne! et sais-tu si ce petit lutin-là vaut assez pour qu'on l'aime? Eh bien, Mam'selle Loulou (vous voyez que je n'oublie pas le nom de mes anciennes amies), est-ce que vous n'avez pas une bonne parole pour moi?

— Général, lui répondis-je en souriant, ce n'est pas à moi à dire la première. »

Le froncement de sourcils aurait été imperceptible pour tout autre que pour moi, mais depuis longtemps je connaissais ce visage. Il sourit presque aussitôt et dit :

« Bien, très bien riposté. Oh! la tête de la mère... A propos, et comment se porte-t-elle, Mme Permon?

— Mal, général, elle est fort souffrante.

— J'en suis fâché, très fâché... Vous lui ferez mes amitiés. C'est une mauvaise tête... une tête de diable! mais elle a du cœur et une âme généreuse. J'espère que nous nous verrons souvent, Madame Junot? ajouta-t-il. Mon intention est de former autour de moi une nombreuse famille, composée de mes généraux et de leurs jeunes femmes. Je vous avertis que vous aurez peut-être des mécomptes si vous croyez trouver ici tous vos beaux amis du faubourg Saint-Germain. Je ne les aime pas. Ils sont mes ennemis, et me le prouvent bien. Au surplus, dites-leur, puisque votre mère vit au milieu d'eux, que je ne les crains pas. Je n'ai pas plus peur d'eux que des autres. »

Cette phrase, dite avec aigreur, me fit de la peine, car elle était désobligeante pour Junot et pour moi :

aussi ne me fut-il pas possible de retenir une réponse peut-être vive.

« Général, permettez-moi de ne porter de votre part à mes amis que des paroles de paix et d'union ; je sais que ceux que je vois ne désirent pas autre chose. »

Et cela était vrai.

XI

Ma mère avait décidé qu'elle donnerait un bal dans la quinzaine qui suivrait mon mariage.

« Je veux qu'on n'en donne pas un plus joli d'ici à longtemps, dit-elle ; ma maison est bien petite, mais ce sera une corbeille de fleurs. Allons, Madame Laurette, faisons la liste à nous deux, car il faut inviter tous les amis de ton mari. »

Junot se leva et lui baisa la main.

« Mais sûrement, dit ma mère, vos amis sont maintenant les miens. Seulement il y en a qui jurent trop fort. C'est odieux pour des gens qui mangent à table. »

Après avoir inscrit les femmes, en tête desquelles étaient Mme Bonaparte et Mlle de Beauharnais, on arriva aux hommes :

« Le premier consul de la République une et indivisible ! N'est-ce pas comme cela que vous parlez ? dit ma mère.

— Le premier consul ! nous écriâmes-nous tous trois.

— Eh oui ! le premier consul. Que trouvez-vous de si étonnant là dedans. Croyez-vous donc que je suis Corse

pour la vendetta? D'abord cela m'ennuie de ne pas aimer les gens. Et puis ensuite...

— Ensuite, dit Junot en riant, vous pensez que peut-être vous avez plus de torts que lui.

— Non pas, non pas! s'écria ma mère. C'est bien lui qui a tort, mille fois tort; mais Laurette va maintenant avoir avec lui des rapports journaliers, et cette sorte de brouillerie pourrait produire un effet désagréable pour elle. »

Nous embrassâmes ma mère.

« Oui, mais ce n'est pas tout d'inviter, il faut être accepté. Croyez-vous qu'il vienne?

— J'en suis sûr, s'écria Junot. Maman, dites-moi l'heure qui vous conviendra le mieux; donnez-moi vos ordres, et je viendrai vous chercher. »

Ma mère se redressa sur ses coussins, et regardant Junot avec un air d'étonnement tout à fait risible :

« Me chercher? Et pour aller où?

— Mais, répondit Junot, tout aussi surpris de la question, pour aller aux Tuileries faire vous-même vos invitations.

— Mon cher enfant, dit ma mère avec un sérieux et un sang-froid admirables, vous êtes tout à fait, mais tout à fait fou.

— Il me semble, maman, que ce que je dis est pourtant fort sensé, et ne peut être même plus raisonnable, répondit Junot, un peu blessé.

— Et moi je vous dis que vous êtes fou. Comment! vous voulez que j'aille moi-même demander au général Bonaparte de revenir chez moi après lui avoir dit de n'y plus rentrer?

— Mais puisque vous l'invitez, il me semble qu'il n'y a plus de distinction à faire.

— Je vous demande pardon, il y en a une fort grande. Vous pensez qu'il viendra, je le veux croire aussi ; mais enfin s'il ne voulait pas venir chez moi, s'il me refusait, il serait bien plus libre de le faire sur une invitation écrite que sur une invitation verbale. Il a encore assez de vergogne, à ce que je présume, pour ne pas me faire, à moi, une impertinence en face.

— Mais comment allez-vous donc l'engager? demanda Junot avec un accent impossible à rendre.

— Eh vraiment! comment voulez-vous que je m'y prenne? Je vais lui envoyer une invitation comme à tous les autres, seulement elle sera écrite à la main ; je la ferai moi-même, de ma belle griffe blanche qu'il connaît si bien, et ce sera plus de besogne que je n'en aurai fait depuis trois ans; demandez à Loulou. »

Junot marchait à grands pas dans la chambre, et disait :

« Mais cela ne se peut pas ! Il vaut bien mieux ne pas l'inviter ! Quelle idée ! Il va croire que vous voulez lui faire une impolitesse.

— Mais il se tromperait beaucoup ! Comment ! une impolitesse? Du tout, il ne pensera pas cela; et vous verrez que lui-même, après avoir reçu une lettre d'invitation, fera comme tous les hommes bien appris, il viendra me voir une fois avant le bal, ou bien il fera mettre une carte à ma porte.

— Comment ! dit Junot, dans le plus grand étonnement, vous croyez qu'il a des cartes de visites?

— Et pourquoi n'en aurait-il pas? répliqua ma mère avec le plus beau sang-froid. Comment! mon cher enfant,

parce que Bonaparte gagne des batailles, vous ne voulez pas qu'il fasse des visites? »

Junot prenait la chose au sérieux; il se promenait silencieusement en regardant ma mère d'un air consterné. Quant à Albert, renversé dans son fauteuil, depuis le commencement de la scène, il riait comme un enfant joyeux. Pour moi, je n'avais même pas attendu le développement de la chose pour me laisser aller à un de ces rires que seize ans seuls connaissent.

Albert connaissait le caractère de ma mère; il savait qu'il ne ferait que l'irriter sans l'amener à ce que nous voulions. Il fit un signe à Junot, puis, se mettant au bureau de ma mère, il lui dit de dicter les noms qu'elle voulait mettre sur sa liste. La liste était nombreuse; il y avait soixante-dix hommes et quarante femmes; c'était beaucoup; mais alors, comme aujourd'hui, on se plaisait dans une foule bien serrée, et le lendemain d'un bal on se disait :

« Quelle charmante fête! on y étouffait. »

Le lendemain, Albert vint déjeuner avec nous; il fut résolu que nous allions tous trois nous rendre aux Tuileries. Nous devions demander à voir Mme Bonaparte pour la prier, au nom de ma mère, de venir au bal donné à l'occasion de mon mariage. Elle nous reçut de la manière la plus gracieuse. C'était en pareille circonstance qu'elle était vraiment charmante. Elle accepta l'invitation. Junot lui dit alors que nous allions monter chez le premier consul pour l'engager à l'accompagner. Mme Bonaparte sourit avec un air contraint qui me déplut.

« Je crains bien, nous dit-elle, que vous ne fassiez une démarche tout à fait inutile. Bonaparte va bien peu dans

le monde ; il n'est allé qu'à deux fêtes : l'une était celle de Morfontaine, et il y avait une raison politique pour se trouver avec les envoyés des États-Unis ; l'autre fête lui a été donnée par Cambacérès pour le retour de Marengo.

— Ma mère en sera d'autant plus reconnaissante, s'il veut bien accepter, » répliquai-je.

Mme Bonaparte sourit toujours avec la même expression, et répétant encore :

« Il va bien peu au bal. Vous savez qu'il danse peu, poursuivit-elle en me regardant.

— Ma sœur pourrait certifier le contraire, dit Albert avec cette douce expression qu'il mettait à ses moindres mots, et souriant à son tour. Le premier consul a *souvent* dansé la *monaco* et les deux *coqs* avec Laurette. Savez-vous, Madame, que nous osons presque réclamer auprès du général Bonaparte un droit de fraternité?

— Je le sais, je le sais, se hâta de répondre Mme Bonaparte avec une affectation de bienveillance : il me l'a dit lui-même très souvent. »

Cela n'était pas vrai. Je sais au contraire que le premier consul ne lui a jamais parlé de ma mère ; il n'aimait pas à traiter ce sujet avec elle.

Nous nous rendîmes chez le premier consul. L'aide de camp de service était Lacuée.

« J'ai un rendez-vous, dit Junot, lorsque son camarade lui observa que l'heure de l'ordre était passée.

— Et Madame ? dit en souriant l'aide de camp.

— Nous sommes trop nouvellement mariés pour ne pas faire qu'une seule et même personne, mon cher, annonce-moi toujours. Quoique les femmes ne te viennent pas souvent troubler dans ta retraite d'ermite, montre

que tu sais être galant en donnant le bras à ma femme jusqu'à la porte du cabinet. »

Lorsque le premier consul m'aperçut :

« Oh! oh! dit-il en souriant avec bonne humeur, que signifie cette députation de famille? Il n'y manque que Mme Permon. Est-ce que les Tuileries lui font peur? ou bien serait-ce moi?

— Ah! mon Dieu! dis-je tout bas à mon frère, il se doute de la vérité. Nous sommes perdus!

— Mon général, dit aussitôt mon mari, Mme de Permon voulait se joindre à nous; mais vous savez combien elle est souffrante, et il lui a été de toute impossibilité de sortir de sa chambre pour venir vous demander une faveur à laquelle elle tient infiniment. Ma femme est chargée par elle de vous en adresser la demande en forme. »

Le premier consul se tourna vers moi, et me regardant en souriant :

« Eh bien! voyons! J'écoute. Que me voulez-vous? »

Il est difficile ou plutôt impossible de rendre le charme de sa physionomie lorsqu'il souriait avec une pensée douce. Il y avait alors de l'âme sur ses lèvres et dans ses yeux. On sait, au reste, assez quelle fut plus tard la puissance magnétique de ce regard; l'empereur de Russie l'avait bien éprouvé lorsqu'il me disait :

« Je n'ai rien aimé plus que cet homme! »

A peine eus-je terminé ma petite harangue, qu'il me prit les deux mains et me dit :

« Eh bien! sans doute, j'irai à ce bal. Pourquoi donc aviez-vous l'air de croire que je refuserais? J'irai, et très volontiers encore. »

Puis il ajouta une phrase que depuis il m'a bien souvent répétée :

« Et cependant, je vais me trouver là au milieu de mes *ennemis;* car le salon de votre mère en est, dit-on, rempli. »

Nous saluâmes pour prendre congé, et le premier consul serra la main de mon frère avec la même cordialité que si nous avions été encore dans la maison de mon père.

« Avez-vous vu Joséphine ? » me demanda-t-il.

Je lui répondis affirmativement ; je lui dis que Mme Bonaparte avait accepté pour elle et pour sa fille l'invitation que ma mère, à son grand regret, n'avait pu venir lui faire elle-même.

« Oh ! je crois bien que Mme Permon est souffrante, dit le premier consul ; mais il y a de la paresse, et puis autre chose que je ne veux pas dire. N'est-ce pas, Madame Loulou ? »

Et il me tirait l'oreille et les cheveux à me faire crier.

XII

Le bal fut fixé au 20 brumaire. Tout se disposa dans la maison pour cette soirée, que ma mère voulait rendre une des plus agréables de cet hiver-là. Elle s'était surpassée dans l'arrangement. L'escalier, le vestibule, tout était si bien garni d'arbres verts et de fleurs, et si adroitement illuminé avec des verres de couleurs, que tout avait quelque chose de magique.

Mme Bonaparte arriva vers neuf heures avec sa fille et

son fils; le colonel Rapp lui donnait la main. Ma mère fut au-devant d'elle jusqu'au milieu de la salle à manger; elle fut polie, gracieuse, comme elle savait l'être quand elle le voulait. Elle était peut-être la plus jolie de son bal après les deux sœurs du premier consul. Elle portait une robe de crêpe blanc garnie de touffes de jonquilles doubles. Sa coiffure était une sorte de toque bouillonnée en crêpe blanc avec de grosses touffes de jonquilles placées dans les boucles de cheveux noirs comme du velours. Pas de collier, pas de bijoux, seulement à ses oreilles deux très beaux boutons de diamants.

Mme Bonaparte avait une guirlande de coquelicots et d'épis d'or; sa robe était garnie de même.

A onze heures moins quelques minutes on entendit le bruit des chevaux de l'escorte du premier consul. Presque aussitôt il parut avec Junot et mon frère, qui s'étaient trouvés à son arrivée. Ma mère s'avança vers lui et lui fit une de ses plus gracieuses révérences. Mais lui, se mettant aussitôt à sourire :

« Eh bien! Madame Permon, est-ce comme cela que vous recevez un ancien ami? »

Et il lui tendit la main. Ma mère lui donna la sienne, et ils entrèrent ainsi dans la salle de bal. La danse ayant discontinué dès qu'il était entré :

« Faites donc recommencer la danse, dit-il, il faut que la jeunesse s'amuse. Si vous voulez, nous danserons la monaco, c'est la seule que je sache.

— Il y a trente ans que je ne danse plus, répondit ma mère.

— Allons donc, vous plaisantez; vous avez l'air, ce soir, de la sœur de votre fille. »

M. de Talleyrand était chez ma mère. Le premier consul se mit à causer avec lui dans la chambre à coucher de ma mère; vers minuit, il se rapprocha du salon et parut déterminé à être aimable et à l'être pour tout le monde. Ma mère était parfaitement polie avec lui, mais il me paraissait qu'elle aurait dû avoir une attitude plus franchement cordiale. Je le lui dis et l'entraînai sans beaucoup d'efforts vers sa chambre, où je présumais que le premier consul était encore. Aussitôt qu'il aperçut ma mère, il alla droit à elle et lui dit :

« Eh bien, Mme Permon, que dites-vous à un ancien ami? Il me semble que vous les oubliez bien facilement. On a bien raison de dire que demander de l'amitié à une femme, c'est demander au sable du désert de rester fixe. »

Albert, qui allait et venait du salon à la chambre, s'approcha dans le moment du général Bonaparte pour lui offrir une glace :

« Je vous assure que nous n'en avons pas besoin, mon cher; car, en vérité, je crois que nous sommes pétrifiés; je savais bien que l'absence ôtait le souvenir, mais pas à ce point-là. »

Pourtant, il reprit très promptement son air serein.

Dans ce moment deux heures sonnèrent à la pendule. Il demanda sa voiture.

« Ne voulez-vous pas rester à souper? demanda ma mère.

— Cela m'est impossible, lui dit-il avec un accent de regret; mais je reviendrai vous voir. »

Ma mère se mit à sourire et hocha doucement la tête.

« Pourquoi ce sourire? ne me croyez-vous pas? Je vous

assure, Madame Permon, que si, dans cette soirée, l'un de nous a dû douter de l'amitié de l'autre, je ne crois pas que ce soit moi que vous devrez accuser d'avoir donné lieu au soupçon. Oui, je reviendrai vous voir. »

Mais la raideur de ma mère devait empêcher toute relation de se renouer.

QUATRIÈME PARTIE

I

Mme Bonaparte occupait aux Tuileries toute la partie du rez-de-chaussée, qui depuis fut son séjour comme impératrice, et plus tard celui de Marie-Louise. A côté de son cabinet de toilette, était le petit appartement de Mlle de Beauharnais, composé de sa chambre à coucher et d'un cabinet de travail, tout au plus assez grand pour faire supporter l'odeur de la peinture à l'huile lorsque, ce même hiver, elle voulut faire le portrait de son frère.

Les appartements de Mme Bonaparte étaient meublés avec goût, mais sans aucun luxe; le grand salon de réception était tendu en quinze-seize jaune; les meubles meublants étaient en gourgouran, les franges en soie, et les bois en acajou. Il n'y avait d'or nulle part; les autres pièces n'avaient pas plus de richesse dans leur décoration; tout était frais et élégant, voilà tout. Les grandes réceptions avaient lieu en haut; M. de Benezech était chargé de l'administration intérieure du palais, et les aides de camp tenaient lieu de chambellans.

Une coutume instituée par le premier consul et qui me parut des plus bizarres était celle de donner des dîners de deux cents personnes, tous les dix jours. Le général était fort sévère dans les choix qu'il faisait, non pas pour ces cohues du quintidi, mais pour les invitations particulières et fréquentes pour la Malmaison et plus tard pour Saint-Cloud.

Le premier consul avait pris possession du palais des rois le 30 pluviôse an VIII (19 février 1800). Celui qui aurait vu passer le cortège se rendant, ce jour-là, du Luxembourg aux Tuileries, et se serait endormi tout aussitôt au bruit de la musique militaire, puis se serait réveillé au grondement du canon annonçant, le 2 décembre au matin, que l'empereur Napoléon allait se faire sacrer par le pape dans Notre-Dame, celui-là aurait trouvé une curieuse différence entre les deux cortèges. Au premier on avait été obligé, en raison du petit nombre de voitures particulières qu'il y avait alors dans Paris, de prendre, pour les conseillers d'État et les sénateurs, des fiacres dont on avait caché les numéros avec du papier blanc, ce qui faisait un effet beaucoup plus ridicule que si les numéros eussent été apparents.

Les quintidis avaient été choisis pour le jour des revues ou des parades dans la cour des Tuileries, qui n'était pas alors entourée d'une grille donnant sur une vaste place. Elle était fermée avec des planches mal jointes, et la place du Carrousel d'alors était petite et tout irrégulière. Le changement fut rapide. Une parole de Napoléon était le *fiat lux*.

C'était un spectacle curieux que celui de ces revues. Le premier consul y prenait plaisir et y passait quelque-



Sacre de Napoléon Ier.

fois cinq heures de suite, sans prendre un instant de repos. Après avoir parcouru les rangs sur son cheval blanc (le Désiré), il descendait et parlait avec tous les officiers et avec presque tous les soldats, et s'occupait des soins les plus minutieux.

Le corps diplomatique était fort avide de voir ces parades. Les étrangers y assistaient des fenêtres du général Duroc. Je m'y trouvai un jour avec les parents de Junot. A un moment le premier consul s'arrêta au bas de la fenêtre à laquelle nous étions. Il s'adressa à un jeune tambour qui paraissait avoir seize à dix-sept ans.

« C'est donc toi qui as battu la charge devant Zurich, ayant le bras percé d'une balle, mon brave enfant ? » lui dit-il avec un accent et un regard qui auraient fait courir au milieu d'une armée de démons.

Le visage du jeune soldat se couvrit de rougeur. Il leva sur le premier consul de grands yeux noirs tout étincelants de la joie d'être ainsi distingué publiquement, et répondit d'une voix tremblante, mais assurée :

« Oui, mon général.

— C'est encore toi qui, à Veser, as sauvé ton commandant? »

Le jeune homme rougit plus fort et répondit plus bas :

« Oui, mon général.

— Eh bien ! je dois acquitter la dette de la patrie. Il te sera donné un sabre d'honneur. Je te fais sous-officier dans la garde des consuls. Continue à te bien conduire, et j'aurai soin de toi. »

Ma belle-mère avait les yeux humides.

« Comme on doit aimer cet homme-là ! disait-elle,

pleurant et riant en même temps. Ce pauvre enfant! voyez dans quel état il est! »

Nous vîmes en effet le jeune tambour appuyé contre l'épaule d'un de ses camarades et suivant de l'œil le général Bonaparte. Il était pâle comme un mort; mais que son regard disait de choses! Je ne sais ce qu'il sera devenu, mais je réponds qu'il n'aura pas eu regret à sa vie perdue, si la mort est venue la lui demander pour Napoléon.

II

Pendant les trois mois qui suivirent mon mariage, il ne se passait pas un jour sans que Junot me présentât plusieurs de ses amis et une foule de ses connaissances. Lorsque je donnais à dîner, la liste des invités n'était jamais moindre de vingt-huit ou trente personnes; et le soir, pendant trois heures, plus de cent figures presque inconnues passaient devant mon fauteuil, avec l'obligation imposée à moi par moi-même de recevoir une politesse. Je me mis avec un plaisir véritable à la recherche d'une foule de renseignements relatifs à ceux dont le nom frappait mon oreille dans le monde et mes yeux dans les journaux, et je me créai un monde dans ce même monde où je vivais quelquefois fort ennuyée en apparence et véritablement fort divertie. Il existait alors peu de maisons ouvertes dans Paris. Je voulus commencer une réforme; je le dis au premier consul, un jour où il me parlait de son désir de voir la société de Paris plus communicative entre elle et les personnes du gouvernement.

« Eh bien ! faites cela, et vous serez une aimable petite femme, » me dit le général Bonaparte. Vous obtiendrez du succès, si vous le tentez; car vous savez ce que c'est que de tenir un salon. Faites voir au citoyen Cambacérès qu'il ne suffit pas seulement pour cela de donner à dîner. »

Le premier consul avait quelquefois de l'humeur de ce qui lui revenait à l'égard de Cambacérès. Je l'ai vu même une fois en colère en écoutant la traduction d'un passage des journaux anglais. On ridiculisait le second consul, et, du second au premier la distance n'étant pas longue, le journaliste ennemi ne l'avait pas regardée comme obstacle. Le premier consul frappa du pied et dit à Joséphine :

« Il faut te mêler de cela, entends-tu? Il n'y a qu'une femme qui puisse dire à un homme qu'il est ridicule. Si je m'en mêle, je lui dirai, moi, qu'il est fou. »

Je ne sais si Mme Bonaparte a réussi à bien dire au consul Cambacérès qu'il était ridicule, mais ce que je sais, c'est que, tout en étant distingué par son savoir, sa politesse et ses dîners, il est toujours demeuré ce qui fâchait si fort le premier consul.

Cambacérès avait une nièce charmante qu'on appelait Mme Bastarrêche. Elle était fille de Duvidal de Mont-Ferrier. Le charme de Mlle Rose de Mont-Ferrier était surtout dans une taille de nymphe et une fraîcheur qui rappelait sans métaphore la fleur dont elle portait le nom, et le velouté de la pêche. Et puis elle avait l'esprit d'avoir des yeux et des traits qui faisaient d'elle une charmante jeune fille. Cambacérès étant parvenu à une haute fortune, tout faisait présumer que sa nièce ferait un brillant mariage, lorsque tout à coup on apprit qu'elle épousait

M. Bastarrêche, possesseur d'une grande fortune et le plus effroyable des monstres. Le premier consul ne pouvait pardonner à Cambacérès d'avoir laissé faire ce mariage :

« C'est la belle et la bête, » disait-il.

Avec la nouvelle du mariage circulaient les détails de la corbeille, du trousseau ; on ne parlait que des diamants, des perles, des bijoux sans nombre donnés par *Azor*.

« Ah! dit Bonaparte, le *présent* fait oublier le *futur*. »

Il venait d'arriver à Paris un Portugais, dom Alexandre de Souza, qui allait en ambassade à Rome ou bien qui en venait. C'était un petit homme, haut de quatre pieds dix pouces, ayant dans toute sa fluette personne une exiguïté toute pareille; il était non seulement maigre, mais sec à prendre feu. Les autorités l'accueillirent avec toute la cordialité qu'on devait témoigner à un *ami* de nos *ennemis*.

Cambacérès ne voulait pas laisser échapper cette occasion de donner un dîner d'apparat. Junot et moi nous fûmes du nombre des invités, ainsi que Duroc, Lannes, Mortier, qui, à cette époque, était rieur comme un enfant.

M. de Souza portait un magnifique habit de drap de Ségovie brodé en or. Un jabot de fine batiste sortait par le haut de l'habit à la mode anglaise; et sur sa tête on voyait une perruque faite à la Pitt, pour bien mettre en principe que le Portugal était le très humble serviteur de l'Angleterre.

M. de Souza était assis à table à côté de moi et de Mme Jolivet, femme d'un conseiller d'État. L'étranger voyageur restait flegmatique, *par raisonnement;* l'ennui qu'il paraissait éprouver sur cette terre républicaine se

communiquait autour de lui, et j'étouffais des bâillements en répondant à quelques questions assez ridicules. Avec le *gourmage bonhomme* du consul d'un côté, et le *gourmage courtisan* de M. de Souza de l'autre, c'était pour tourner à la mort.

Il y avait toujours deux services chez le second consul, et comme chaque service se composait de dix-huit ou vingt entrées ou entremets, on conçoit que le bras du maître d'hôtel passait et repassait bien des fois entre chaque convive pour enlever les plats. M. de Souza était tellement petit, qu'on ne pensait seulement pas qu'il se trouvât là. Le premier service fut enlevé sans événement; mais l'entremets fut plus orageux. En passant au-dessus du Portugais, l'officier de bouche rase d'un peu trop près la tête de l'étranger, l'un des boutons du parement de son habit accroche la perruque de l'ambassadeur, et, ramenant le couvre-chef avec un gros nougat qu'il avait été chercher, le maître d'hôtel laisse M. de Souza comme un enfant de chœur de cinquante ans.

Il est impossible de rendre le changement subit de cette petite figure sèche et morose devenant tout à coup effarée, anxieuse, et tout à fait bouffonne. Cependant tout le monde se serait encore décemment comporté, si M. de Souza s'était levé de table pour aller remettre tranquillement son gazon dans la pièce voisine; mais, au lieu de suivre sa perruque dans son ascension, il se mit à regarder où elle pouvait bien être, cherchant en l'air, du côté du lustre, comme si elle avait pris son vol. Il voulait être digne dans son infortune, et crut imposer probablement beaucoup, en disant au maître d'hôtel qui venait en toute hâte s'excuser :

« Monsieur, voulez-vous me rendre ma perruque? »

Et il se mit en devoir de la replacer. Mais le trouble où il était l'empêcha de bien juger de la place qu'il fallait donner à la huppe à la Pitt, et voilà la perruque remise à la grâce de Dieu et, pour mon éternelle joie, tout à fait de travers, de manière que la huppe se trouvait juste à l'oreille droite. Aussitôt que l'éclat que je contenais à grand'peine fit explosion, un rire fou, inextinguible, partit de tous les coins de la table. Mortier fut obligé de se lever de table, Junot le suivit, et j'avoue que ce ne fut qu'avec le secours de toute ma raison que je pus maîtriser cette joie folle. Enfin, Mme Jolivet, avec cette figure que nous lui avons tous connue et qui n'avait nul besoin de perruque pour être extraordinaire, dit à son voisin, avec une expression d'autant plus maussade qu'il ne lui avait pas adressé une seule fois la parole depuis qu'il l'avait conduite à table :

« Monsieur, votre perruque est de travers. »

Et tout en lui disant cela d'un ton bourru, pour l'obliger, elle porta la main à la tête du petit homme, qui fit un bond qui faillit me jeter à terre.

Je suis sûre que le général Mortier se rappelle ce dîner et le bon rire qu'il lui fit faire.

III

Un quintidi, au moment où le premier consul descendait pour passer la revue dans la cour des Tuileries, il arriva un événement assez singulier pour attirer l'attention et exciter l'intérêt. Dans la foule pressée qui bordait

la haie, était un jeune homme de quinze ans à peu près, vêtu d'un habit noir tout usé, mais propre, et indiquant que son maître n'était pas d'une classe mercenaire. Sa figure était intéressante ; il était pâle, tremblait violemment et paraissait fort impatient de voir arriver le premier consul.

Lorsqu'on battit aux champs, l'émotion du jeune homme devint si forte qu'on voyait sa poitrine se soulever. Le premier consul descendit, et, lorsqu'il fut vers le milieu du vestibule, le jeune homme se précipita au-devant de lui en lui présentant un papier. Il y avait à cette époque tant de complots, de tentatives contre la vie du premier consul, que vingt personnes étrangères à sa suite se saisirent de cet enfant, qui, la main toujours élevée, et attachant sur Bonaparte un regard suppliant, lui présentait toujours sa pétition.

« Laissez ce jeune homme, dit-il, je vais lui parler. »

Et, s'avançant vers lui :

« Que me voulez-vous, mon enfant ? » lui dit-il.

Le jeune homme ne put répondre ; mais tombant à genoux, il présenta sa pétition. Le premier consul la lut avec une expression de physionomie qui frappa tous ceux qui l'entouraient, ses yeux s'arrêtèrent sur le jeune homme avec un sentiment de pitié profonde, et, comme il était toujours à genoux :

« Levez-vous, mon enfant ; on n'est à genoux que devant Dieu. Votre mère est-elle toujours à Paris ? »

Un oui presque étouffé sortit de la bouche du jeune homme.

« Annoncez-lui qu'elle a une pension de douze cents francs ; on lui comptera six mois échus. »

En entendant ces paroles, le pauvre enfant retomba à genoux. Il leva à la fois vers le premier consul des yeux pleins de larmes et des mains tremblantes qui cherchaient à prendre la sienne. Mais l'émotion fut trop vive. En apprenant la grâce faite à sa mère, sa pâleur, qui était extrême, avait encore redoublé. Bientôt il devint pourpre ; les veines de son front se gonflèrent à faire croire qu'elles allaient se rompre. Ses yeux se fermèrent, il tomba sans connaissance aux pieds du premier consul ; une abondante hémorragie eut lieu, et Napoléon fut couvert du sang du pauvre enfant.

« Un chirurgien ! s'écria-t-il ; un chirurgien ! »

Mais là joie n'est jamais funeste, dit-on; le jeune homme reprit ses sens, et, fondant en larmes, il prit presque de force la main du premier consul et la baisa avec une sorte de transport.

« Vous êtes un dieu pour ma famille ! s'écria ce jeune homme ; je prierai tous les jours pour vous... »

Le premier consul sourit et continua son chemin. Mais, avant de monter à cheval, il recommanda le jeune garçon à Junot, puis il fit un salut amical à l'enfant en lui disant :

« Si vous voulez entrer au service, adressez-vous au général commandant la ville de Paris ; il en parlera au ministre de la guerre, et nous verrons à faire quelque chose pour vous. »

Ce jeune homme si malheureux était le fils de M. Delaunay, le gouverneur de la Bastille massacré le 14 juillet 1789.

Tous les talents de l'époque sont éloignés non seulement de penser, mais de mal parler de Napoléon. Ils

ont senti le ridicule de la position de l'homme qui ne le comprendrait pas. Voyez Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Casimir Delavigne, Lamennais; ces hommes-là ont jugé le colosse; ils ont vu et blâmé ses fautes, mais reconnu ses qualités. Leur forte prunelle a fixé l'astre lumineux, et leur langue vraiment savante, mais véridique, n'a pas épargné la critique, parce qu'elle avait été juste dans l'approbation.

IV

On allait à la Malmaison encore plus souvent qu'aux Tuileries lorsqu'on était de l'intimité de la famille Bonaparte. C'était une délicieuse demeure. Le premier consul avait un petit jardin particulier auquel on arrivait par un pont recouvert de coutil comme une tente, et qui aboutissait immédiatement à son cabinet particulier. C'était là qu'il prenait l'air lorsque l'excès du travail lui rendait un peu d'exercice nécessaire; car alors il ne prit de repos que ce que la nature exigeait impérativement. Ce pont était arrangé comme une petite tente et lui formait une chambre de plus. Il y faisait porter une table et travaillait tout seul sur ce pont.

« Lorsque je suis à l'air, disait-il, je sens que mes idées prennent une direction plus haute et plus étendue. Je ne conçois pas comment il y a des hommes dont le travail peut s'opérer avec succès à côté d'un poêle et privé de la communication du ciel. »

D'un autre côté, Napoléon ne pouvait supporter le moindre froid sans en souffrir à l'instant même. Il faisait

faire du feu dans le mois de juillet et ne comprenait pas que l'on ne fût point comme lui saisi au moindre vent de bise.

Nos appartements à la Malmaison étaient composés d'une chambre, d'un cabinet et d'une chambre pour notre femme de chambre, ainsi que cela se voit toujours dans les maisons de campagne des gens riches. Les meubles en étaient fort simples, et l'appartement de la fille de la maison, qui touchait au mien, n'en différait que par une porte à deux battants. Les chambres n'étaient pas parquetées. Elles donnaient toutes sur un long corridor, fort étroit, carrelé comme le reste et donnant sur la cour.

Le matin on se levait à l'heure qu'on voulait, et jusqu'à onze heures, on se réunissait dans un petit salon très bas donnant sur la cour; il n'y avait jamais d'hommes, ainsi que dans les déjeuners de Paris, à moins que ce ne fût quelqu'un de la famille.

Après le déjeuner on causait, on lisait les journaux; il arrivait toujours quelqu'un de Paris pour avoir une audience, car Mme Bonaparte apostillait des pétitions, quoique la colère du premier consul l'eût déjà fait pleurer pour avoir ainsi apostillé une pétition relative à un marché de chevaux. Au fait, elle croyait bien faire. Cet homme offrait de livrer deux ou trois mille chevaux à un prix tellement au-dessous de celui qui était jugé par le ministère, que l'affaire paraissait extrêmement tentante. Mais Napoléon vit clair dans cette apparence de bénéfice pour l'État. Il voyait toutes ces manœuvres, et sa sévère probité les lui faisait haïr et persécuter. Mme Bonaparte ne voyait pas d'aussi loin; lorsqu'un homme offrait, avec toute la politesse imaginable, un beau collier

de perles, un bracelet de rubis, une chose aussi élégante était si éloignée d'une écurie et d'une botte de foin que Joséphine ne songeait guère à l'origine de la mine qui les produisait.

On ne voyait jamais le premier consul avant le dîner. Il descendait à cinq ou six heures du matin dans son cabinet et travaillait jusqu'au dîner, qui avait toujours lieu à six heures.

Napoléon affectionnait fort la Malmaison. Il avait ordonné que l'on fût complètement à son aise. C'était toujours lui qui mettait des entraves à tout ce que Mme Bonaparte voulait introduire, déjà à cette époque, de choses gênantes et imposées par une étiquette dont elle-même souffrait, mais qui lui plaisait. J'ai bien ri en lisant un jour que Joséphine disait :

« Ah! que tout cela m'ennuie ! J'étais faite pour être la femme d'un laboureur ! »

En effet, il ne faut pas avoir entendu parler Joséphine, ni l'avoir suivie dans aucune de ses positions. La toilette surtout était une des parties de sa vie bien autrement importante que celles qui regardaient le soin de son existence. Elle n'aurait pas *vécu,* si le matin le travail des trois toilettes n'avait pas été fait.

V

Les mercredis, il se donnait un dîner presque de cérémonie à la Malmaison, et Napoléon se montrait très sévère dans le choix des invités et de la société de Mme Bonaparte. On dînait à six heures. Lorsqu'il faisait beau, le

premier consul ordonnait que l'on servît dans le parc. On était peu de temps à table, car il trouvait que le dîner était long lorsqu'on y restait une demi-heure.

Quand il était de bonne humeur, que le temps était beau, il jouait aux barres avec nous. Il trichait, il faisait tomber, il arrivait sur nous sans crier barre! et ces tricheries provoquaient des rires de bienheureux. Dans ces occasions-là, Napoléon mettait habit bas, et courait comme un lièvre, ou plutôt comme la gazelle, à qui il faisait manger tout le tabac de sa tabatière en lui disant de courir sur nous, et la maudite bête nous déchirait nos robes et bien souvent les jambes.

Nous jouions aussi au reversis. Alors, c'étaient des rires !... Il se trouvait toujours que le premier consul avait tous les cœurs dans ses levées; alors il enlevait en triomphe le panier des remises en disant :

« Je tiens les bêtes !... toutes les bêtes !... Qui veut acheter toutes les bêtes de la maison ?.,. »

Aux échecs, il trichait comme au reversis. Jamais la partie ne pouvait finir, parce qu'il se trouvait deux fous blancs ou deux fous noirs. Il n'aimait pas que l'on en fît la remarque trop sérieusement.

Un jour, après dîner, il faisait beau; le premier consul dit :

« Jouons aux barres. »

Et voilà l'habit par terre et le conquérant du monde courant comme un écolier de seconde.

Il y avait du côté du château une balustrade en fer qui bordait le saut de loup. Mme Bonaparte, qui ne jouait pas aux barres, fut tout à coup effrayée à la vue de deux hommes dont la tournure était faite pour causer de la

crainte, surtout dans un moment où la France était encore frémissante de l'attentat de nivôse. Mme Bonaparte prit mon bras et dit à Mme de Lavallette d'aller chercher son mari ou bien Eugène, mais surtout de prendre garde que le premier consul la vît, car il détestait toutes les enquêtes et les précautions de ce genre-là.

« Voulez-vous quelque chose, citoyens? leur demanda-t-elle avec une voix toute tremblante.

— Oh! mon Dieu! non, citoyenne... nous regardons... Est-ce qu'il n'est pas permis d'être dans ce champ.

— Si fait, si fait! s'empressa de répondre Mme Bonaparte; mais...

— Ah! parce que nous regardons le premier consul? C'est que c'est une chose étonnante, comme je le disais à mon frère, de voir le premier magistrat s'amuser, comme le Français le plus pauvre de la République. »

Dans le moment, cet homme fut forcé de pirouetter et se trouva face à face avec Rapp.

« Qu'est-ce que vous voulez? demanda celui-ci d'une voix de tonnerre. Est-ce l'aumône? Allez au tourne-bride. Je vais vous faire arrêter si vous ne me répondez pas.

— Ah çà! il me paraît que ça ce gâte, mon colonel, répondit celui qui n'avait pas encore parlé; depuis quand donc ne peut-on pas regarder notre général? Est-ce que c'est lui qui a dit qu'on le cache à ses vieux soldats? Oh! que non! je suis bien sûr que non, moi...

— Ah! bien sûr, bien sûr que c'est pas lui! répéta l'autre.

— Êtes-vous militaires? leur demanda Rapp, commençant à s'adoucir.

— Tiens! si nous sommes militaires? Cette question!... Ah! en voilà un qui ne nous mettra pas à la porte. »

C'était Eugène qui arrivait en courant.

« Eh! c'est toi! dit-il à l'un des deux hommes, qui avait un bras de moins (nous ne l'avions pas vu parce qu'il avait une grande redingote).

— Oui, mon commandant; et voilà un colonel qui veut comme ça nous faire mettre en prison; mais vous l'empêcherez bien, n'est-ce pas?

— T'arrêter, mon garçon!... Mais aussi que fais-tu là?

— Je venais vous parler, mon commandant. Je suis à la retraite, mais non pas à l'aumône, comme disait ce citoyen-là. Enfin pas de rancune... Étant à la retraite et ne pouvant plus servir, j'ai pris mon frère que voilà, un beau garçon et brave. Je réclame pour lui, mon commandant, un cheval et une carabine, et vous verrez, en cas de besoin, ce qu'il sait faire. »

Le premier consul, avec ces yeux qui voient sans regarder et ces oreilles qui entendent sans écouter, avait, depuis le premier mot, eu la clef de l'histoire; car il avait reconnu le maréchal des logis de ses guides, qui, à Montebello ou à Marengo, avait eu le bras emporté en défendant un officier supérieur que des uhlans voulaient achever. Le premier consul avait veillé lui-même à ce qu'il fût emporté du champ de bataille sur les fusils croisés de quelques soldats; il avait ensuite revu cet homme à une parade, et sa figure lui était demeurée dans la mémoire.

« Oh! oh! voilà les invalides en route... Bonjour, garçon! Eh bien! tu es donc venu me voir? Allons! fais le tour; viens encore une fois à l'ordre de ton général. Conduis-le, Eugène. »

Rapp avait embrassé le vieux guide, en lui demandant pardon.

« C'est un engagement volontaire, disait le bonhomme en montrant son frère, et vous, mon général, vous êtes son capitaine de recrutement. »

Le brave homme était si heureux qu'il trépignait.

« Puisque je suis le capitaine de recrutement, dit le premier consul, il faut que le conscrit boive à la santé de la République et à la mienne. Eugène, emmène ton soldat, mon fils ; tu lui feras raison en mon nom. »

Le vieux regarda aller le premier consul ; tant qu'il put croire qu'il se retournerait, il fit assez bonne contenance ; mais une fois qu'il ne le vit plus, la digue se rompit, il fondit en larmes.

« Allons, allons, mon vieux camarade ! lui dit Eugène, un peu plus de force sur nous-même. Eh ! que diable ! vous êtes comme une femme.

— Ah ! mon Dieu ! en parlant de femme, dit le manchot, j'ai fait de la belle besogne vraiment !

— Quoi donc ?

— Eh ! pardieu ! j'ai parlé à la *générale consule* comme je l'aurais fait à Toinon. Elle a tout de même l'air *bien bonne,* cette brave citoyenne-là... »

VI

Il était dans la nature de Napoléon de prendre l'air et de faire de l'exercice. La privation de ces deux choses le mettait dans un état violent. On s'apercevait toujours du temps qu'il faisait à l'humeur qu'il témoignait en dînant. Si la pluie ou tel autre motif l'avait empêché de faire sa promenade habituelle, il était non seulement

maussade, mais souffrant; et je ne comprends que trop, hélas! que cet infortuné ait succombé sous la double action d'un soleil dévorant et d'une réclusion forcée.

Il fut bientôt ennuyé de parcourir le parc de la Malmaison, trop peu étendu pour lui permettre de s'y promener à cheval; ce fut alors qu'il acheta les bois du Butard. Il était tellement enchanté de son acquisition qu'il voulut absolument nous y mener. Joséphine avait une de ces affreuses migraines qui la torturaient si souvent.

« Allons, allons! viens avec nous, lui dit le premier consul; l'air te fera du bien. C'est le remède souverain pour toutes les douleurs. »

Mme Bonaparte n'osa pas refuser, et nous montâmes dans une de ces calèches en forme de corbeille, menée par un jeune postillon conduisant deux chevaux à la Daumont.

Le premier consul était enchanté de cette course comme un jeune garçon en congé. Il était à cheval et galopait devant nous, puis revenait pour prendre la main de sa femme, ainsi qu'un enfant, courant devant sa mère, va, vient, repart, revient pour l'embrasser.

Aucune parole ne peut exprimer la terreur que Mme Bonaparte éprouvait en voiture. Comme nous allions pour la première fois au Butard, le postillon ne connaissait pas la route. Il arriva devant un ravin dont le passage devait être très difficile pour la calèche. Dès que Mme Bonaparte aperçut ce *précipice,* elle défendit que l'on allât plus avant.

« Je ne veux pas aller au Butard par ce chemin. Allez dire au premier consul que je retourne au château. »

Et nous revînmes sur nos pas. Mais nous n'en avions pas fait dix, que le premier consul avait rejoint la calèche.

« Qu'est-ce que c'est? dit-il avec cette expression que lui seul avait dans la physionomie lorsque quelque chose l'affectait désagréablement ; qu'est-ce que c'est que ce nouveau caprice?... Retournez d'où vous venez! » ajouta-t-il en touchant légèrement du bout de sa cravache l'épaule du postillon.

Et, donnant de l'éperon à son cheval, il repartit aussitôt. Nous le trouvâmes devant le fatal ruisseau, dont il regardait les bords assez élevés; mais comme il venait de traverser ce même ruisseau à cheval, il fallait que tout le monde le passât.

« Allons, dit Napoléon au cocher, un bon élan, et puis rends la main, et tu passeras. »

Mme Bonaparte jeta un cri perçant, qui fit retentir la forêt.

« Jamais vous ne me ferez rester dans la calèche. Laissez-moi descendre!... Bonaparte!... je t'en prie en grâce!... laisse-moi descendre!... laisse-moi descendre! »

Elle joignait les mains en pleurant; elle faisait pitié. Napoléon la regarda, mais, loin d'être attendri, il leva les épaules et lui commanda assez rudement de se taire.

« C'est de l'enfantillage. Vous passerez! et dans la calèche... Allons! m'as-tu entendu? » dit-il en jurant au postillon.

Mme Bonaparte était si pâle, elle souffrait déjà tant au moment du départ, que je ne pus m'empêcher de dire à Napoléon :

« Général, vous paraissez méchant, et cependant vous

ne l'êtes pas. Mme Bonaparte est malade, elle a de la fièvre; je vous en conjure, laissez-la descendre! »

Il me regarda sans me dire une parole, mais avec une expression qui me fit froid. Le ton de sa voix, son regard, m'effrayaient presque.

« Madame Junot, je n'ai jamais aimé les remontrances, même étant enfant. Demandez à la signora Lætitia, ainsi qu'à Mme Permon... Jugez si depuis lors je me suis assoupli... »

Et voyant que la calèche ne bougeait pas, car Joséphine, pleurant comme elle aurait pleuré devant les apprêts de son supplice, demandait au postillon d'attendre encore une minute, comme un condamné demande un sursis :

« Ah çà! drôle que tu es, dit le premier consul, veux-tu bien exécuter mes ordres? »

Et cette fois ce ne fut pas *légèrement,* mais de toute la force de sa belle petite main blanche et rose, qu'il appliqua un coup de sa cravache sur le dos du postillon. Et tout aussitôt, fouettant les deux chevaux, il leur fit prendre leur élan; et la calèche franchit le ruisseau, mais avec une telle difficulté, et elle reçut une si violente secousse, que l'un des cols de cygne fut cassé, un boulon sortit de sa place et la petite caisse de la calèche fut endommagée par les roues au point de ne pouvoir plus servir. Quant à Mme Bonaparte, elle était encore plus maltraitée par ce passage de malheur; sa figure était bouleversée, et l'on sait que les vives émotions ne rendent intéressants que les jeunes visages. Elle pleurait, à la vérité, sans faire la *lippe,* grand avantage pour une femme; mais le *pochement* de ses yeux, l'abattement flasque de ses

joues retombant après la tension forcée de la colère, tout cela enlaidit bien. Joséphine le savait sans doute, car elle s'enveloppa dans un grand voile de mousseline, et nous n'entendîmes plus que ses sanglots; cela dura jusqu'à notre arrivée au Butard; et lorsque, en descendant, Joséphine offrit à son mari une figure en pleurs, il témoigna plus que de l'humeur; c'était de la colère. Il la tira assez brutalement même de la voiture, et, l'emmenant dans une partie peu éloignée du bois, nous pûmes entendre qu'il continuait à gronder avec d'autant plus de force que le matin en partant il se préparait à faire une course joyeuse.

CINQUIÈME PARTIE

I

Mlle de Beauharnais avait eu de trop grands succès chez Mme Campan, lors des représentations d'*Esther* et des autres pièces, pour n'avoir pas la pensée d'utiliser le théâtre de la Malmaison. Eugène de Beauharnais jouait parfaitement bien; Junot avait un talent supérieur; M. Didelot était un admirable Crispin; je ne me tirais pas mal de mes rôles, et le général Lauriston faisait un fort noble Almaviva ou tout autre amoureux en habit de cour. Mais le plus habile de la troupe était M. de Bourrienne; il jouait les rôles à manteau dans une réelle perfection.

La première pièce représentée à la Malmaison avec une sorte de solennité fut *le Barbier de Séville*. Mlle de Beauharnais remplissait le rôle de Rosine, M. de Bourrienne celui de Bartholo; M. Didelot, Figaro; le général Lauriston, Almaviva; Eugène, Basile; et le général Savary éternuait dans la perfection dans le rôle de l'Éveillé.

Mme Murat joua quelquefois. Elle était bien jolie, mais il y avait un malheureux accent qui était funeste, surtout

dans les rôles qu'elle choisissait. Néanmoins, comme elle était la sœur du premier consul, tout cela passait. Quant à Mme Bacciochi, c'était à donner le fou rire.

On jouait des pièces de tout genre, et, le cothurne ne faisant pas peur, la haute comédie effraya encore moins.

On monta les *Folies amoureuses* de Regnard ; je fus chargée du rôle d'Agathe, que je n'aimais pas et qui n'était nullement dans mes attributions. Ce malheureux rôle est fort difficile, bien qu'il soit presque toujours chargé, et Dugazon, qui était mon répétiteur et qui tenait à me voir réussir, faillit me décourager en me disant un jour :

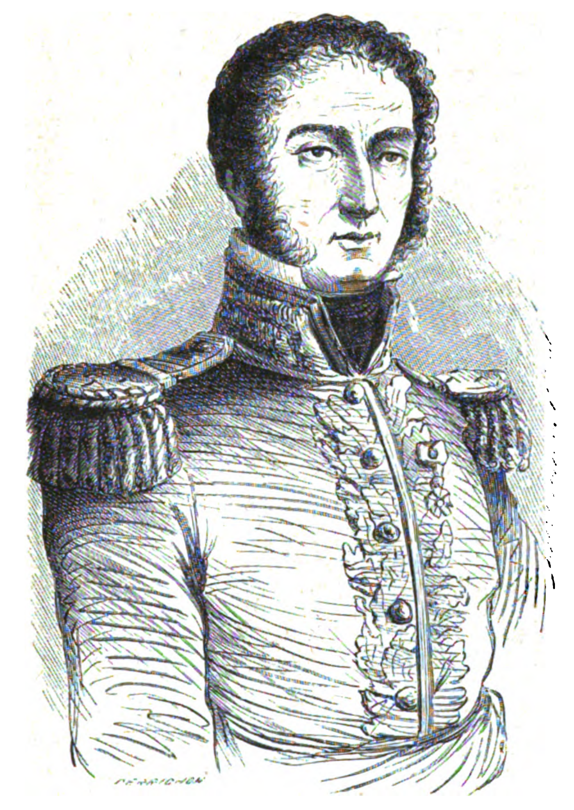
« Il ne faut pas jouer ce rôle-là ; vous êtes horriblement secondée ; le général joue de son côté un rôle qui ne lui va pas. C'est une représentation manquée. »

Le premier consul faisait toujours inviter, le jour de nos représentations, ordinairement le mercredi, quarante personnes à dîner et cent cinquante à venir passer la soirée, et conséquemment nous écouter et nous draper sans pitié. Les consuls, les ministres, le corps diplomatique, leurs femmes, formaient notre auditoire. Mais le plus terrible épouvantail était Bonaparte lui-même. Il était là dans sa loge, immédiatement à côté de nous, et ses yeux nous suivaient en accomplissant leur course, d'un sourire plus ou moins malin, dont la justesse était fort à redouter.

Dugazon me dit le matin, après m'avoir entendue répéter avec Bourrienne, qui faisait Albert admirablement bien :

« Allons ! du courage ! A vous deux, vous pouvez tout sauver. Le Crispin est bon aussi ; quant au général, son rôle est nul. Allons ! enlevez-moi cela, et vous mériterez de la patrie en déjouant la conspiration. »

On sait que dans le rôle d'Agathe les costumes changent cinq ou six fois. Comme il faut une grande prestesse dans les évolutions de coulisses, j'avais recommandé à Mme Murat de ne pas entrer en scène sans s'être assurée si



Bourrienne.

j'étais habillée en officier sous mon domino noir de vieille grand'mère. Le commencement n'avait pas mal été; la pièce marchait; elle ne devait bientôt plus aller que d'un pied. Soit que Lisette eût mal entendu, soit qu'elle l'eût oublié, elle entra en scène sans s'inquiéter si j'étais prête. Je me disposais à mettre mes bottes, lorsque j'entendis

le premier vers de l'acte; je n'étais pas au bout de mes peines. Il faisait, ce jour-là, une chaleur étouffante; j'étais dans une fournaise: cela n'avançait pas les affaires, et les bottes ne voulaient pas entrer.

« Mon Dieu! disais-je en joignant les mains, tandis que ma femme de chambre me donnait des secousses à me casser la jambe, mon Dieu! ayez pitié de moi! »

Et Dieu, qui ne se mêle pas des affaires des gens qui jouent la comédie, faisait, je crois, enfler mon pied, et la botte n'avançait pas d'un pouce. Enfin j'entendis la réplique précédant la mienne, je jetai la botte à dix pas de moi et passai à la hâte mon domino noir; j'entrai en scène. Mais ma pauvre tête n'y était plus du tout. Machinalement je dis mon rôle, mais toute mon attention était en ce moment à mes pieds.

« Mon Dieu! dis-je tout bas à Junot, pendant un intervalle de couplets, comment faire? je ne puis pas mettre mes bottes.

— Hein! quoi? » me dit-il.

Il n'avait pas entendu.

« Je ne peux pas mettre mes bottes, dis-je à Bourrienne. »

Mais comme je parlais très bas et très vite, aucun d'eux ne m'entendait. Enfin, je sortis de la scène, je courus à mes bottes; je voulus les mettre. Impossible. Le pied s'était encore enflé, et il aurait autant valu prétendre chausser avec le colosse de Rhodes que de faire entrer ma jambe dans l'une d'elles.

Dans ce moment, Dugazon, qui rôdait dans nos coulisses, arriva pour être témoin de mon désespoir. Il vint à moi et m'embrassa.

« Cela va bien. Mais que diable aviez-vous donc à regarder le bout de vos pieds tout à l'heure ? »

Et comme je n'avais qu'une idée fixe en ce moment-là, je le regardai d'un air consterné en lui disant :

« Je ne puis pas mettre mes bottes.

— Vous n'avez pas vos bottes ! » s'écria-t-il, en jurant comme un charretier embourbé.

Dans le même instant, le valet de chambre de mon mari, qui devait m'apporter un très petit sabre que j'avais fait faire, frappa à la porte de ma loge et passa un sabre grand comme le damas de Mahomet ; et il me dit dans son jargon allemand que mon sabre n'était pas prêt, mais qu'il m'apportait le plus petit du *chénéral,* que seulement il fallait prendre garde, parce qu'il coupait comme un rasoir.

« Ah ! mon Dieu ! en voici bien d'une autre ! m'écriai-je.

— Eh ! ne vous inquiétez pas, dit Dugazon, en faisant un saut de trois pieds en l'air. Tout est bien. Vous avez une redingote ; donnez-vous garde de mettre des souliers noirs ; gardez vos souliers blancs. Agathe est folle ; ce n'est pas un déguisement. Elle a endossé un habit militaire parce que sa tête n'est plus à elle. Eh bien, ses souliers blancs sont restés. En vérité, cela n'est pas mal. »

Il me poussa sur la scène en me disant cela, et il fit bien, car mon tour était arrivé, et jamais je n'aurais eu le courage de paraître ainsi en officier de dragons et en souliers blancs. Je me donnai bien garde de jeter les yeux sur la loge du premier consul. Si je l'avais vu rire ou froncer les sourcils, j'étais muette. Je jouai cette dernière scène comme une vraie folle. Mais, tout entière à

mes malheureuses bottes, j'oubliai le sabre turc et son tranchant, et lorsqu'à la fin Agathe se met à espadonner autour des oreilles d'Albert et finit par se trouver mal, le malheureux damas entra de pointe dans mon soulier blanc et me fit au pied une entaille assez profonde, dont je porte encore la marque. Mais aussi, je vous le demande, vit-on jamais quelqu'un arriver sur un théâtre en habit de dragon et en souliers blancs?

Le premier consul fut impitoyable pendant plus de six mois pour ces malheureux souliers. Je crois qu'il en aurait parlé à propos de la bulle *Unigenitus*.

Un des meilleurs acteurs était Isabey. Il cessa de faire aussi souvent partie de notre corps à la suite d'une aventure plus comique que dramatique.

Un jour, le premier consul descendait de cheval; il s'arrêta pour regarder un cahier de gravures qu'on avait déposé sur une table au bout de la galerie. Isabey entra en ce moment par la porte opposée. A cette époque Napoléon était fort mince et portait l'uniforme des guides ou chasseurs à cheval de la garde, dont Eugène était colonel. Isabey, qui n'avait pas entendu rentrer le premier consul, voyant au bout de la galerie un personnage petit, svelte, revêtu de l'uniforme des guides, prend ce personnage pour Eugène, avec lequel il était fort lié, et se disposa à lui faire une surprise. Adroit, léger, moelleux dans ses mouvements comme un vrai chat, il avance doucement, sans même faire crier le gazon sous ses pas, puis, prenant son élan, il saute d'un seul bond sur le premier consul et retombe à cheval sur son cou. Napoléon croit que la maison s'écroule ou que le diable est venu l'étrangler; il se dégage avec force de son étrange collier, qu'il jette à

son tour sur le carreau, et présente aux regards stupéfaits d'Isabey un visage que celui-ci ne s'attendait certes guère à trouver.

« Que signifie cette plaisanterie? lui dit-il d'un ton sévère.



Isabey.

— Je croyais que c'était Eugène, balbutia le bon jeune homme.

— Et quand c'eût été Eugène, répliqua le premier consul, fallait-il lui briser les épaules? »

Et il sortit de la galerie. Il faudrait être descendu en droite ligne et sans aucune mésalliance de Timon ou d'Héraclite pour ne pas rire à la pensée d'Isabey escaladant ainsi le premier consul.

II

Une suite continuelle de triomphes avait enfin déterminé l'Autriche à conclure la paix; elle fut signée à Lunéville par le comte Louis de Cobentzel et Joseph Bonaparte. Tout ce qui avait fait partie du congrès vint à Paris afin d'y prendre part aux fêtes magnifiques que le premier consul ordonna. Les cessions stipulées à Campo-Formio avaient été confirmées de nouveau; tout était gloire pour nous.

Le comte de Cobentzel était le plus grand amateur de spectacles et de fêtes que j'aie rencontré de ma vie. Je le voyais fort souvent, et comme il aimait passionnément le spectacle et que j'avais une loge à chaque théâtre, il préférait y venir avec moi et Junot que d'aller s'ennuyer en grande représentation dans la loge du ministre des affaires étrangères. Il avait été longtemps ambassadeur à la cour de la grande Catherine, et il lui restait une admiration profonde, fanatique, pour cette souveraine qui faisait jouer la comédie et la jouait elle-même. Un jour l'ambassadeur d'Autriche devait jouer le rôle de la comtesse d'Escarbagnas. L'impératrice devait venir à la représentation, et le comte-comtesse s'était habillé de fort bonne heure pour être prêt à entrer en scène aussitôt que la czarine serait entrée dans la salle. Elle arrive; on cherche l'ambassadeur; on ne le trouve pas. Après bien des recherches on finit par le découvrir dans son cabinet, mais en pouf, en culottes et en souliers à talons.

Il était dans une telle fureur qu'il pouvait à peine articuler cette seule phrase :

« Pendez-moi ce coquin-là ! »

Et il montrait un homme qui priait tous les saints du paradis, parce qu'il se croyait avec un fou. Le fait est que cet homme était un courrier de Vienne, venu en toute hâte pour apporter à l'ambassadeur d'Autriche des dépêches importantes, avec l'ordre de ne les remettre qu'à lui-même. Ce courrier était un jeune homme attaché depuis peu aux affaires étrangères et n'ayant jamais vu le comte de Cobentzel. Il arrivait, il était sept heures du soir ; le comte venait de terminer sa toilette de comtesse et n'attendait que l'impératrice pour monter en scène. Il se regardait complaisamment dans une grande glace, souriait à ce visage hétéroclite, ajoutait une mouche, jouait de l'éventail, élargissait ses paniers. C'est alors qu'on vint lui annoncer l'arrivée du courrier de Vienne. Il répondit qu'il le verrait le lendemain. Mais le jeune homme était un nouveau venu dans la partie ; il faisait son devoir en conscience. Son ordre portait de faire diligence et d'arriver à Pétersbourg tel jour, avant minuit. Il était arrivé et il voulait parler à l'ambassadeur. Il le dit très haut et fit du bruit. Un des secrétaires fut le dire à M. de Cobentzel.

« Ah çà ! que veut donc cet entêté-là ? Il a donc le diable au corps ? eh bien ! faites-le entrer. »

Le secrétaire, accoutumé aux folies de son ambassadeur, ne fit pas un seul instant la réflexion qu'il fallait prévenir l'homme qu'il introduisait dans un cabinet en lui disant : « Voilà M. l'ambassadeur, » et qui se trouve en face d'une femme habillée comme les portraits de ses

grand'mères, qui s'avance vers lui en minaudant et qui, tout en mettant une mouche sur une grosse joue couverte d'un pied de rouge, lui dit, en avançant l'autre main :

« Eh bien ! Monsieur, voyons les fameuses dépêches. »

Le courrier se retourne au lieu de répondre, car il veut l'explication de l'étrange spectacle qui s'offre à lui. Mais le secrétaire est sorti après l'avoir introduit ; la porte est refermée, et il se trouve seul avec la burlesque vision.

« Je veux parler à l'ambassadeur, » s'écrie le jeune homme, dont la tête, échauffée par la fatigue de plusieurs jours d'une course rapide, est au moment de se perdre en voyant un masque se jeter sur le paquet ministériel, et tenter de le lui arracher en criant :

« Le voilà, l'ambassadeur ! C'est moi qui suis l'ambassadeur ! »

Et il le tirait à lui de toutes ses forces.

Le jeune Viennois était robuste ; il tint ferme et défendit le dépôt qui lui était confié ; mais, commençant à s'effrayer, il appela au secours, voulant toujours son ambassadeur et refusant opiniâtrément de le reconnaître sous cette mascarade. C'est en vain que le comte de Cobentzel courait après lui dans le cabinet en lui expliquant pourquoi il avait mis ce jour-là sa belle robe de brocart et sa jupe de gros de Tours : l'autre aurait plutôt compris du grec. Enfin le comte, désespérant, lui dit :

« Eh bien ! tu vas le voir, entêté, ton ambassadeur. »

Et, passant dans sa chambre à coucher, il se fit ôter ses atours et revint trouver l'obstiné courrier en bas de soie blancs, souliers à talons, culotte noire et pouf en tête. Le jeune courrier, persistant plus que jamais à croire que



Mme Récamier.

12

cet homme était fou, retint encore plus fortement le paquet impérial, et l'ambassadeur se fâcha sérieusement. Ce fut alors que, pour achever de le mettre en fureur, on lui annonça l'arrivée de l'impératrice. Le secrétaire expliqua au courrier tout ce que la scène qui venait de se passer avait d'étrange et le détermina enfin à remettre au comte les dépêches dont il était chargé. Elles faisaient un singulier prologue à la comédie qui allait être jouée. On lui annonçait les victoires des Français en Italie, on lui recommandait de ne pas perdre une seule minute en retards inutiles pour communiquer les nouvelles à l'impératrice et la déterminer à effectuer ses promesses dans la question de l'armement. Il n'y avait pas moyen de reculer devant un tel ordre. Le comte de Cobentzel fit demander le ministre d'Angleterre, le chevalier de Withworth, grand, parfaitement beau et bien fait, de la plus noble distinction. Ce dernier reçut la communication avec la froide politesse qui lui était habituelle, sans sourire de l'agrément du costume de la comtesse d'Escarbagnas, et l'engagea à ne pas faire attendre l'impératrice. Il fut la rejoindre pour lui expliquer la cause d'un retard qui n'était pas explicite, à moins de dire la vérité.

III

C'est à un bal chez l'ambassadeur de Suède que je vis Mme Récamier pour la première fois. Je m'étais fait d'elle l'idée d'une *merveilleuse,* c'est-à-dire d'une personne exagérée en ce qui regarde la mode et son cortège bruyant et insensé. Combien je fus surprise en apercevant ce

charmant visage si frais, si enfant et pourtant si beau! Son regard est doux et fin, son sourire gracieux, sa parole bienveillante, son accent mélodieux. Elle me frappa; je l'admirai avec la sensation qu'on éprouve devant une œuvre vraiment belle. Toute sa personne était un composé de grâce naïve, de finesse et de bonté, et tout cela uni ensemble, accordé par cet attrait qui forme seul le charme par lequel on est aimé. Souvent je lui ai trouvé de la ressemblance avec les madones des pieuses peintures de l'Italie, mais cette ressemblance était tout intellectuelle et ne venait pas de la régularité de ses traits.

C'était son âme qui animait ses yeux et s'y montrait à travers de longues paupières baissées, ainsi que sur le front rougissant sous le bandeau de linon, seule parure pendant longues années d'une si charmante tête. Dans le sourire qui entr'ouvrait si souvent ses lèvres rosées, il fallait voir la joie naïve d'une jeune et ravissante créature heureuse de plaire, heureuse d'être aimée. Lorsque Mme Récamier fut en Angleterre, elle y trouva le même enthousiasme, partout la foule sur son passage.

Lorsque je la rencontrai, elle était à la fois dans la fleur de sa beauté et à l'apogée de son existence brillante. M. Récamier était à la tête de l'une des premières maisons de banque de Paris. Ses malheurs ne pouvaient même se prévoir; sa maison, arrangée par Bertaut, était un délicieux séjour; rien n'était comparable alors aux fêtes qu'il donna aux étrangers qui lui étaient adressés. La curiosité les attirait chez lui; ils y étaient fixés par un charme qui agissait sur les vieux et les jeunes, sur les femmes et sur les hommes. On ne trouve pas toujours dans les temps à venir une femme comme elle, dont la

beauté a fait mettre à ses pieds tous les hommes, dont l'amitié a été recherchée des talents les plus remarquables du siècle, une femme qui ne perdit aucune des affections qui lui avaient été vouées, parce qu'elle fut toujours prête à leur sacrifier le repos de sa vie et même de son avenir.

« Adieu, lui dit Mme de Staël dans une de ses lettres; adieu, je baise avec respect votre charmant visage. »

J'aime Mme Récamier; je la connais trop bien pour ne pas connaître aussi les qualités, les vertus qu'elle cachait avec autant de soin qu'une hypocrite en mettrait à voiler ses défauts. Tout le monde peut juger dans son salon de sa bienveillance constante; chacun participe à ce désir de plaire, cette volonté de trouver un ami, même dans un inconnu; mais ce que ne connaissent pas ceux qui la voient seulement quelques heures, c'est son âme, c'est elle. Pour le monde, Mme Récamier est une femme célèbre; pour ceux qui ont le bonheur de l'apprécier, c'est un être à part que la nature a formé dans l'un de ses plus beaux jours de fête.

IV

Dans une belle matinée de l'été de 1801, nous vîmes arriver Rapp qui vint nous demander à déjeuner et apporter à Junot l'ordre d'aller à la Malmaison, ainsi qu'une invitation pour moi d'y passer la journée. Nous partîmes en sortant de table. Rapp retournant à la Malmaison, nous lui donnâmes une place dans notre voiture et nous fîmes la route ensemble. Nous remarquâmes prompte-

ment qu'il était triste. A peine étions-nous à la barrière de l'Étoile que, prenant la main de son camarade, Junot lui dit :

« Rapp, il y a quelque chose là-bas; le général... ? »

Rapp inclina la tête d'abord sans répondre, puis il dit, en serrant fortement la main de Junot :

« Je ne sais rien, mais il est certain que le général a reçu quelques nouvelles qui lui font de la peine. Lorsque son front se plisse, que ses yeux se couvrent et qu'avec cet air tout triste il repousse son déjeuner, sa chaise, jette sa serviette, se promène, demande trois tasses de café dans une heure, je me dis qu'il doit avoir quelque chagrin. Aussi je retourne à la Malmaison, quoique j'aie fini mon service depuis midi. Mais je serais trop tourmenté si je restais à Paris.

— Mais, leur dis-je à tous deux, vous êtes, permettez-moi de vous le dire, comme deux enfants. Comment! parce que le premier consul a peut-être de l'humeur, vous lui croyez du chagrin au point d'en ressentir vous-mêmes ! »

Je me mis à rire, Rapp se fâcha.

« Je peux être ridicule en manifestant mon inquiétude trop vivement, dit le bon jeune homme; mais tu sais, Junot, moi qui l'ai vu, je sais que ce n'est pas de l'humeur qu'il a, c'est de la peine. Hier matin, il demanda ses chevaux : nous sommes partis, seuls avec Jardin. Tant que nous fûmes en vue du château, le général alla au pas; mais après il lança son cheval, lui enfonça ses éperons dans le ventre, et la pauvre bête monta au galop de chasse cette route pierreuse de Bougival, dans laquelle il pouvait dix fois se tuer. Dans le premier moment, je me suis

peut-être oublié ; j'ai pris la liberté de lui dire qu'il allait comme un fou et ne savait ce qu'il faisait. Mais lorsque je lui fis remarquer le danger qu'il avait couru, il sourit comme ça... »

Et Rapp fit un sourire de dédain et d'amertume accompagné d'un mouvement de tête tout à fait particulier à Napoléon, et que peuvent seuls se figurer ceux qui l'ont connu. Il répondit :

« Le danger ne me fait pas peur, colonel. Il y a même des instants où je l'appelle, car il est des jours où la vie est lourde à porter. »

Et là-dessus le voilà reparti, toujours avec son galop enragé. Mais cette fois nous étions en chemin convenable pour le suivre. Aussi Jardin et moi nous ne l'avions pas quitté, et la tête de nos chevaux soufflait sur la queue du sien. Nous avons fait au moins six lieues ; lorsque nous sommes rentrés, la physionomie du premier consul était plus calme.

Lorsque nous arrivâmes à la Malmaison, le premier consul était dans son cabinet. Il demeura plus d'une heure enfermé avec Junot. A table, il me fit mettre à côté de lui et me parla de choses tellement indifférentes qu'il était évident que ce n'était que pour éviter un silence complet. Je vis qu'il était sous le poids d'une vive impression. Hélas ! le sujet n'en était que trop grave : nous avions perdu l'Égypte !...

V

Les étrangers connaissent peu l'intérieur de notre France et surtout les relations du général Bonaparte avec tout ce qui l'entourait ; plusieurs étaient infatués des plus burlesques préjugés, soit contre Napoléon, soit en sa faveur. L'un croyait qu'il prenait une tasse de café par heure, qu'il passait un jour entier dans le bain ; un autre qu'il dînait debout ; enfin cent rêveries plus absurdes les unes que les autres. Une chose assez remarquable, c'est que les plus extraordinaires versions venaient d'Angleterre. Les émigrés, qui, après leur rentrée, ont eu plus de vergogne et de fausse honte que les autres et sont demeurés plus longtemps éloignés de la cour consulaire, ont eu de Napoléon une opinion tellement différente de celle qu'ils devaient réellement prendre de lui, que j'en connais un dont l'étonnement fut extrême lorsqu'il le vit. J'ai connu une Anglaise, Mistress Marschall, qui croyait que le premier consul mettait tous les jours une culotte neuve, et toute son ambition était d'en posséder une. Mais son embarras pour prononcer le terrible mot technique de la chose mit souvent des entraves à la réussite du marché, et je suis sûre que lorsque Junot lui eut dit qu'on s'était moqué d'elle, elle eut plus de joie de n'avoir plus à dire : « Avez-vous une culotte du premier consul à vendre? » que de chagrin d'abandonner sa chimère. Il en est de même des scènes que l'on disait avoir lieu entre le général Lannes et le premier consul ; rien n'est plus faux. C'est comme le tutoiement ; il a pu exister, je

ne le nie pas, quoique intimement persuadée du contraire ; mais je réponds, s'il a eu lieu, qu'aussitôt après le retour d'Égypte il a cessé. Je n'ai jamais entendu personne tutoyer le premier consul ; lui, c'est différent : Napoléon a toujours été montré par ses ennemis sous un jour faux, que ses amis et ses partisans ou seulement ceux de la vérité auraient dû épurer.

Napoléon avait dans tout son être une singulière organisation ; si cet homme fût resté dans une condition privée, il eût été le meilleur père, le plus digne chef de famille, un bon homme enfin dans l'acception véritable du mot. Mais vint ensuite l'ambition et son escorte, les vastes pensées, les hautes conceptions, et tout ce qui était bon, tendre, aimant, fut de bonne heure étouffé sous le poids immense de cette grande existence. Les bons sentiments furent contenus, mais non détruits, et surtout ne furent pas remplacés par de méchants. Il avait mauvaise opinion de la nature humaine ; avait-il tort ?

Il existe de lui une foule de traits dont la bonté est tout entière dans un premier mouvement du cœur. Dans ces temps du consulat, il y avait à Paris un abbé Bossu qui examinait les jeunes gens qui devaient être reçus à l'École polytechnique ; il n'était pas seul, mais son veto était terrible ; c'était un homme d'un haut savoir et fort sévère. Un jour le premier consul allait partir pour la chasse ; l'aide de camp de service, en traversant la cour de la Malmaison, trouva un jeune homme d'une jolie figure, d'une tournure distinguée, bien mis, ayant dans toute sa personne l'apparence d'un homme bien né et bien élevé. Il était appuyé contre l'une des deux grandes guérites placées à l'entrée de la grille intérieure, regar-

dant le château d'un air triste et inquiet, et paraissant chercher quelqu'un à qui il pût s'adresser. L'aide de camp, M. Lacuée, s'approcha de lui en lui demandant avec sa politesse habituelle s'il désirait quelque chose au château. Le jeune homme sortit aussitôt de sa profonde rêverie, et sans regarder la personne qui lui parlait :

« Ah ! Monsieur ! je veux voir le premier consul. J'ai voulu entrer dans cette dernière cour, mais arrivé à la porte, ils m'ont repoussé si brutalement... Il faut pourtant que je parle au général Bonaparte. »

Et le jeune homme, sans regarder M. de Lacuée, reporta sur le château deux grands yeux noirs dans lesquels roulaient quelques larmes. Celui-ci vit dans cette rencontre une aventure romanesque ; il dit au jeune homme :

« Eh bien ! Monsieur, que voulez-vous au premier consul ? je puis me charger de votre demande si elle est raisonnable.

— Vous ! Monsieur ! s'écria le jeune homme, en s'élançant auprès de M. de Lacuée et serrant avec transport la main que celui-ci lui offrait. Oh ! si vous saviez quel service vous pouvez me rendre ! Il faut que vous m'introduisiez auprès du premier consul.

— Que lui voulez-vous ?

— Il faut que je lui parle. »

Puis il ajouta plus bas :

« C'est un secret. »

Lacuée regarda le jeune solliciteur ; son regard était pur.

« Ce jeune homme n'est pas dangereux, » se dit-il.

Et le prenant par le bras, il le fit entrer dans la cour

intérieure. Au moment où ils passaient la grille, Duroc revenait de Paris, où il avait été le matin ; Junot l'accompagnait. Tous deux étaient à cheval ; ils s'arrêtèrent pour dire bonjour à leur ami ; il leur raconta sa petite aventure.

« Comment, lui dirent aussitôt Junot et Duroc, tu vas introduire ce jeune homme sans même savoir son nom ? »

Junot s'avança vers le jeune homme et lui dit que le premier consul était sans doute fort accessible, mais qu'encore fallait-il savoir quel motif faisait désirer de le voir, et qu'il était impossible à ceux qui l'entouraient de lui annoncer un solliciteur par un nom en trois étoiles. Le jeune homme rougit comme une jeune fille.

« C'est juste, mon général, » répondit-il, en saluant respectueusement, mais avec toute l'aisance d'un homme de bonne compagnie ; et se nommant il ajouta :

« Mon père vit à la campagne ; ses connaissances sont assez étendues pour qu'il ait jugé inutile de me mettre au collège. Il m'a donné une instruction dirigée vers le but auquel tendent ses vœux et les miens : mon admission à l'École polytechnique. Jugez, mon général, de son chagrin, du mien surtout, lorsque, nous étant présentés devant M. l'abbé Bossu, qui est celui qui, à ce qu'il paraît, doit décider si je suis ou non recevable, il a refusé de m'examiner, lorsqu'il a su que j'avais été enseigné par mon père *seul* et qu'aucun professeur n'avait été mon maître. « Que vous importe, lui dis-je, si je sais ce qu'il « faut savoir? » Mais il a été inflexible, et rien n'a pu le décider à me faire seulement une seule question.

— Mais, lui dit alors Duroc, avec sa douceur et sa politesse ordinaires, que voulez-vous que puisse faire à cela

le premier consul? C'est la règle, et une règle observée par tous les arrivants. Que voulez-vous de lui?

— Qu'il m'examine, répondit le jeune homme avec une naïveté toute charmante. Je suis sûr que lorsqu'il m'aura questionné il me jugera digne de partager les travaux des jeunes gens dont il veut faire ses officiers. »

Les trois camarades se regardèrent en souriant. Duroc et Junot pensèrent comme Lacuée que ce jeune homme à la parole brûlante, au regard de feu, ne pouvait être qu'agréable au premier consul, et Duroc passa chez lui. Napoléon se mit à sourire, de ce sourire lumineux et doux qu'il avait pour les moments qui lui plaisaient.

« Et il veut que ce soit moi qui l'examine, ce jeune homme? dit-il à Duroc. Mais comment cette idée lui est-elle venue? C'est une chose singulière. »

Et il se frottait le menton en souriant toujours.

« Quel âge a-t-il? demanda le premier consul après avoir marché quelque temps sans parler, mais dans un gracieux silence.

— Je ne sais pas, mon général, mais il paraît avoir à peu près dix-sept à dix-huit ans.

— Faites-le venir. »

Duroc introduisit le solliciteur.

L'expression de sa physionomie était admirable : le bonheur dans sa plénitude la plus entière s'y peignait en traits de feu; son regard s'élançait sur le premier consul; il le couvrait, l'enveloppait de toutes parts. Il semblait que son existence dépendît du premier mot que Napoléon allait lui dire.

« Eh bien! jeune homme, dit le général en s'avançant

avec un gracieux sourire vers le jeune enthousiaste, vous voulez donc être examiné par moi? »

Le pauvre enfant tremblait de joie et ne pouvait répondre. Napoléon n'aimait ni la hardiesse insolente ni la timidité peureuse; mais celui qu'il avait devant les yeux n'était silencieux que parce que l'âme parlait trop haut, et il le comprit.

« Remettez-vous, mon enfant; vous n'êtes pas assez calme pour me répondre en ce moment; je vais m'occuper de quelques affaires, puis nous prendrons la vôtre.

« Vois-tu ce jeune homme-là? dit-il à Junot en l'amenant dans l'embrasure d'une fenêtre; si j'en avais mille comme lui, la conquête du monde ne serait qu'une promenade. »

Et il tourna la tête de côté pour examiner le jeune homme, qui, plongé dans ses méditations, repassait probablement dans sa tête tout ce que l'on pouvait lui demander.

Au bout d'une demi-heure, Napoléon commença l'interrogatoire, dont le postulant se tira à merveille.

« Et vous n'avez pas eu d'autre instituteur que votre père? demanda le premier consul avec étonnement.

— Non, mon général, mais il a été un bon maître, parce qu'il élevait un citoyen pour qu'il fût un jour utile à son pays et qu'il pût surtout suivre les grandes destinées que vous lui promettez. »

Junot m'a dit qu'ils avaient été tous les trois étonnés de l'expression presque prophétique de ce jeune homme en prononçant ces dernières paroles. Le premier consul en parut surtout frappé.

« Je vais vous faire donner un mot qui vous donnera l'entrée du sanctuaire, mon enfant, » dit Napoléon.

Et il fit signe à Junot d'écrire; puis se ravisant:

« Non, dit-il, je vais écrire moi-même. »

Et prenant une plume, il traça quelques mots et remit le papier au jeune homme, qui emportait du bonheur pour cent années, comme Chérubin. En arrivant à Paris il courut chez l'abbé Bossu. A peine celui-ci l'eut-il aperçu :

« Que venez-vous chercher? lui cria-t-il; il n'y a rien pour vous ici. »

Mais le jeune homme tenait un talisman qui valait une baguette magique; il le portait au-dessus de sa tête pour le faire bien voir, puis il le donna à l'abbé, qui lut :

« M. Bossu recevra M..... Je l'ai examiné moi-même, et je le juge capable d'être admis.

« BONAPARTE. »

Ce jeune homme est devenu un élève distingué de l'École polytechnique. Son attachement pour Napoléon était une idolâtrie.

VI

Une grande faveur populaire entourait à cette époque non seulement Napoléon, mais son gouvernement. On crut alors, et cela devait être, que le soldat le plus brave, le guerrier le plus illustre, devait être celui qui administrerait avec le plus de justice et nous ferait en même temps respecter au dehors. Quoique, à cette époque, Bonaparte n'aimât pas les Anglais, il ne voulut alors d'autres branches de laurier attachées à sa couronne triomphale que

celles qu'il y attacherait le jour de la paix avec l'Angleterre.

C'est pour arriver à ce but qu'il écrivit au roi Georges cette lettre remarquable dans laquelle il le sollicitait, pour le bonheur du monde, de ne pas se refuser à la paix. Si Napoléon avait eu le caractère de Louis XI, j'appellerais cette conduite de la dissimulation et même de la fausseté. Il me paraît au contraire bien grand lorsqu'il peut être vainqueur de lui-même au point de se rendre non pas suppliant, mais premier solliciteur de la paix entre les deux nations ennemies. L'Angleterre résista; elle en souffrit presque autant que le Danemark, et les pertes furent immenses des deux côtés. Les préliminaires de paix furent enfin signés à Londres en 1801. Cet accord apparent ne devait pas durer longtemps.

VII

Un grand malheur avait frappé notre famille; ma mère avait cessé de souffrir, mais nous avions perdu notre amie, notre joie; sa perte enfin était un malheur pour nous, un de ces malheurs que rien ne répare, dont rien ne console, un de ces malheurs dont les larmes n'ont rien de fastueux, dont le désespoir n'a rien d'éclatant, mais dont la plaie est incessamment vive et saignante, dont chaque instant vous rappelle l'amertume, parce que chaque instant vous voyait avant qu'il arrivât vous occuper de celle que vous avez perdue, et cette négative contre laquelle votre cœur se frappe est une angoisse à nulle autre comparable et dont ne peuvent parler ceux qui n'ont pas

perdu une mère adorée. Les souffrances de la mienne étaient devenues si cruelles qu'il aurait fallu avoir une âme plus qu'égoïste pour ne pas songer que la fin de ces tortures de tous les moments était enfin venue pour elle. « Elle ne souffre plus, écrivis-je à Albert après notre malheur ; elle ne souffre plus ! »

Junot voulut que son respect et son attachement pour sa belle-mère fussent prouvés d'une manière ostensible. et les honneurs funèbres qui furent rendus à ma mère et auxquels assistèrent non seulement ses amis, mais aussi tous ceux que nous connaissions, ce qui formait la totalité de presque toute la société de Paris, ont été une preuve vivante des sentiments qu'il avait pour elle. Lorsque j'appris plus tard les détails de cette cérémonie, leur amertume fut adoucie pour moi par ce que je vis d'admirablement bon et sensible dans la conduite de Junot ; ce ne fut pas la somptuosité de cette fête lugubre qui me flatta ; à côté de la mort, la vanité trouve rarement sa place, et les armes de la maison de Comnène brodées sur le cercueil, n'étaient là que pour me dire qu'un des membres de cette maison venait d'entrer dans le tombeau. Mais ce qui me toucha profondément, parce que Junot comprit le cœur de celle qu'il honorait, c'était sa libéralité envers trois cents pauvres, les plus malheureux de Paris. Ils avaient reçu des secours et avaient été tous habillés de neuf au nom de celle dont ils entouraient le char mortuaire et dont ils portaient le deuil en priant pour elle.

Le premier consul fut très bien dans cette circonstance pénible. Rien ne parut rappeler les anciens démêlés qui l'avaient éloigné de ma pauvre mère. Junot me rapporta de lui les paroles les plus amicalement consolantes.

VIII

Nous avions perdu Mme Leclerc. Elle avait été, non pas contrainte, mais fortement invitée par son frère à suivre son mari à Saint-Domingue. Je crois que le général Leclerc se serait bien passé de cette addition à son bagage, car c'était une vraie calamité, après qu'on avait épuisé le plaisir de la regarder pendant un quart d'heure, que d'avoir la terrible charge de distraire, d'occuper, de soigner Mme Leclerc. Elle paraissait charmée de partir avec son petit Leclerc, comme elle l'appelait, mais elle en était désolée, et un jour je la trouvai dans un accès de désespoir et de larmes tout à fait inquiétant pour quelqu'un qui ne l'aurait pas connue comme moi.

L'escadre mit à la voile dans le mois de décembre 1801, Ce que Mme Leclerc emportait de robes, de chapeaux, de bonnets, de futilités multiples, ne se peut nombrer. Le général Leclerc aurait été assez porté à ne pas admettre cette foule d'indispensables inutilités, mais sa femme le prit sur un tel ton à la première parole qu'elle entendit que le mari s'empressa de se taire pour avoir la paix, pendant cet exil auquel il était condamné.

Cette expédition trouva alors beaucoup d'approbateurs et beaucoup de détracteurs. On prétendit que c'était folie d'affronter une population lointaine, dont la nature farouche n'accordait aucun quartier à nos soldats, qui couraient ainsi le double danger de la guerre et d'un climat meurtrier. On voyait partir avec peine une aussi belle armée pour l'Amérique lorsque l'Égypte ne nous avait

pas encore rendu les restes de celle que l'Afrique avait presque engloutie. Quelques-uns prétendaient que Toussaint Louverture était nécessaire à conserver dans la colonie. Il avait des talents militaires fort distingués, une adresse politique ou plutôt une ruse habile qui avait enfin sauvé Saint-Domingue du joug de l'Angleterre. On disait qu'il fallait que le premier consul laissât Toussaint Louverture se donner tant qu'il voudrait le nom de *premier des noirs*, etc.

Mais le premier consul disait avec raison que Toussaint n'était qu'un fourbe qui, tout en protestant de son dévouement au gouvernement consulaire, méditait de soustraire les Antilles françaises à l'autorité de la République.

« Je suis le Bonaparte de Saint-Domingue, avait dit Toussaint; la colonie ne peut exister sans moi, *il faut* qu'elle me garde. »

De tels sentiments de la part de cet homme devenaient alarmants pour le sort à venir de l'île et de ses colons, surtout avec la connaissance de ses deux lieutenants Christophe et Dessalines. Un de mes cousins germains fut prisonnier de Dessalines; il m'a raconté de ce monstre tout ce que l'imagination la plus assombrie, la plus vaste en conceptions tragiques, peut se figurer d'épouvantable et de sanglant. Saint-Domingue redevint florissant; tout se ranimait après la conquête. C'est alors que Toussaint, qui, lors de la soumission de l'île, s'était en apparence retiré pour vivre tranquille sur l'une de ses terres, se mit à comploter et à organiser un nouveau massacre des blancs. Il fut enlevé au milieu de la nuit, transporté à bord d'un vaisseau qui l'amena en France; il fut mis au château de Joux, puis ensuite à la citadelle de Besançon, où il mourut

d'une façon précipitée, ce qui fit dire une absurdité ; car pour que la mort de Toussaint fût violente, comme quelques voix le publièrent, il aurait fallu qu'il y eût un seul motif; il n'en existait pas.

Mais une des grandes raisons de la perte de Saint-Domingue et de la nullité de cette expédition immense, ce fut l'impéritie du général Leclerc. On a beaucoup accusé le général Rochambeau, parce que les journaux ne pouvaient pas alors accuser le beau-frère du premier consul, et c'est toujours ainsi que va le monde. Mme Leclerc revint en Europe avec le corps de son mari. Elle l'avait fait enfermer dans un cercueil de bois de cèdre, puis elle avait coupé ses cheveux, et son retour avait lieu maintenant comme celui d'une Artémise.

Malgré tout cet étalage d'une immense douleur, on n'était pas fort attendri par la vue de ce fastueux désespoir, et le premier consul lui-même, lorsqu'on lui dit que sa sœur avait fait offrande de sa chevelure au défunt et qu'elle n'avait plus un cheveu :

« Oh! elle sait bien qu'ils n'en repousseront que plus beaux après avoir été coupés, » dit-il en riant.

IX

Paris était devenu ce que le premier consul rêvait pour sa grande ville, la capitale du monde civilisé. L'affluence des étrangers était telle que les logements, même les plus médiocres, étaient d'un prix exorbitant, et pourtant payés sans contestation. Les Russes et les Anglais sont les deux peuples qui marquèrent le plus dans cette repré-

sentation. Ces derniers, mettant dans la manifestation de leur plaisir l'expression franche et loyale de leur caractère particulier, si grandement opposé à celui de leur cabinet cauteleux et trompeur, accouraient en foule et se livraient même tumultueusement à tous les plaisirs que Paris et la France leur offraient avec une abondance que leur or ne pouvait trop reconnaître. Parmi eux il est des noms à jamais fameux qui surgissent dans le souvenir pour effacer presque tous les autres. M. Fox, par exemple, est un de ces êtres qui font époque dans la vie pour marquer d'un sceau ineffaçable le jour où ils vous sont présentés, M. Fox, dont les belles qualités et le grand caractère devaient faire une vive impression sur le cœur. Albert avait souvent parlé de l'admiration touchante que lui avait inspirée la noble conduite de cet homme lorsqu'il monta à la tribune pour sommer M. Pitt, alors ministre, de faire une démarche, non pas menaçante, mais conciliante, une prière enfin, pour tenter, auprès de la Convention, de sauver les jours de Louis XVI.

« Que parlez-vous d'armements? s'écria-t-il; de quel droit irez-vous venger, avec des milliers de têtes, la chute d'une seule que vous pouvez peut-être empêcher de tomber avec quelques paroles? »

M. Fox avait au premier coup d'œil un aspect qui ne justifiait pas son immense renommée; il avait même une tournure commune, et la première fois que je le vis, vêtu d'un habit de drap gris foncé, portant la tête plutôt inclinée que haute, il me fit l'effet d'un bon fermier du Devonshire et d'un homme sans prétentions, parce qu'il n'en pouvait avoir. Mais quel changement au premier

mot! Son regard devint d'abord très beau, puis il s'éclaira d'une intelligence admirable et finit par étinceler et flamboyer. Sa voix, d'abord modulée, éclata comme le tonnerre, et cet homme qui, quelques minutes auparavant, me paraissait un être des plus ordinaires, se plaçait sur un piédestal où il fallait l'admirer.

Le premier consul avait ordonné à toutes les premières autorités de Paris de tenir un état splendide. Rien ne peut égaler l'ordre extrême qu'il avait établi pour tout ce qui le concernait, mais il était magnifique comme le plus magnifique souverain de l'Orient lorsque les choses l'exigeaient. Je me rappelle qu'un jour il gronda beaucoup de ce que Duroc avait négligé de transmettre un ordre donné la veille pour les déjeuners de l'intérieur du palais.

« Un jour de plus, disait-il, c'est une somme très forte. »

Quelques moments après, je ne sais quel ministre arrive. Le premier consul parla tout aussitôt d'une fête qu'il fallait donner la semaine suivante pour l'anniversaire du 14 juillet, et promit d'y aller avec Mme Bonaparte.

« Joséphine, lui dit-il, de ce ton de bonté qu'il avait avec elle, car il l'aimait tendrement, il faut que je t'ordonne une chose qui te fera plaisir à suivre. Je veux que tu sois éblouissante; fais tes préparatifs. Quant à moi, je mettrai mon bel habit de soie cramoisie, brodé d'or, que la ville de Lyon m'a donné, et je serai superbe. »

Pour dire la vérité, il avait déjà mis cet habit et il avait avec la plus singulière tournure. Lorsqu'il parla de son bel habit, je ne pus m'empêcher de rire. Il me vit aussitôt, car il voyait tout; il vint à moi, et me regardant avec un air moitié riant, moitié fâché :

« Que voulez-vous dire, Madame Junot, avec votre sourire moqueur? Vous pensez que je n'aurai pas aussi bonne façon que tous ces beaux Anglais, ces beaux Russes qui vous font les yeux doux à vous autres jeunes têtes? Préventions que tout cela! Je vous assure que je suis pour le moins aussi agréable que ce colonel anglais, ce godelureau (M. Mathews) qui est, dit-on, le plus bel homme de l'Angleterre et qui me paraît, à moi, le roi des fats. Il chante bien; belle qualité pour un soldat qui, par état, est presque toujours enroué! Il est joli garçon; voilà ce qui vous touche, vous autres femmes. Eh bien! je ne lui trouve rien du tout d'extraordinaire, non plus qu'à M. F...dt, qui ressemble à un faucheux avec ses éternelles jambes. Ça n'a pas de tournure naturelle. Il faut, pour avoir de la tournure... »

Ici je dois dire qu'étant fort rieuse à cette époque, je ne pus retenir un second éclat en voyant le premier consul regarder avec complaisance ses petites jambes fort bien faites alors comme toute sa personne, mais toujours enfermées dans un bas de soie et le pied chaussé d'un soulier pointu à être capable d'enfiler une aiguille. Il ne poursuivit pas sa phrase, mais je suis certaine qu'il voulait dire : « Pour avoir une jolie tournure, voilà comme il faut être. » Et pourtant à cet égard nul être n'avait moins de prétentions que Napoléon. Il était d'une extrême propreté, d'une grande recherche même; mais pour de la prétention à l'élégance, il n'en avait pas; aussi le mouvement qui lui fit porter la main à sa jambe en parlant des jambes de faucheux de M. F... me fit rire par sa naïveté. Il me vit et m'entendit même, et venant à moi, il me regarda en riant aussi; il m'avait comprise.

« Eh bien, petite peste ! qu'est-ce que vous avez à rire ? Vous vous moquez de mes jambes à votre tour; vous ne les trouvez pas aussi bonnes pour figurer dans une contredanse que celles de vos élégants amis! Au surplus, on peut chanter et danser sans être un godelureau. Voyez vous-même, Madame Junot; dites si le neveu de M. de Talleyrand n'est pas un gentil garçon. »

Le premier consul voulait parler de Louis de Périgord, qui serait devenu un des hommes les plus distingués de notre époque si sa vie n'avait pas été coupée à son matin.

« Au reste, dit Napoléon, il faut laisser tout cela pour songer à notre propre beauté. Ainsi, Joséphine, je veux que tu sois éblouissante de parure et richement habillée, entends-tu bien ?

— Oui, répondit Mme Bonaparte, et puis ensuite tu fais des scènes, tu cries, tu rayes mes *bon à payer* au bas de mes mémoires. »

Et elle boudait comme une petite fille en faisant une mine toute gracieuse. Mme Bonaparte avait un véritable charme dans ses manières, lorsqu'elle voulait être séduisante ; elle regardait le premier consul avec une telle gentillesse, elle fut à lui avec une démarche si mollement gracieuse, toute sa personne respirait tellement le désir de plaire, que celui qui aurait résisté n'aurait eu qu'un cœur de pierre. Napoléon l'aimait, il l'attira à lui et l'embrassa.

« Sans doute je biffe tes *bon à payer*, ma chère amie, dit-il, parce que tu te laisses si parfaitement attraper qu'il y a quelque conscience à autoriser de tels abus. Si je te recommande d'être magnifique dans les occasions d'apparat, je n'en suis pas moins très conséquent avec moi-

même, et comme il faut une balance pour peser tous les intérêts, je la tiens d'une main équitable, quoique sévère. Profitez, jeunes têtes folles, ajouta-t-il en clignant de l'œil de notre côté. Je ne prêcherais pas ainsi des hommes, ils n'en ont jamais besoin. »

X

Le premier consul dit un jour à Junot :

« Ta femme et toi, vous voyez beaucoup d'étrangers, n'est-ce pas ?... »

Je répondis affirmativement, et, en effet, les Anglais, les Russes surtout, formaient alors notre société la plus habituelle. Il arrivait quelquefois que des Anglais venaient en France seulement pour quelques heures. Ils allaient à la parade, voyaient le premier consul, puis repartaient pour l'Angleterre. Ce fait est arrivé plusieurs fois. A cette époque, Napoléon avait une profonde aversion pour la société étrangère et une violente antipathie contre celle du faubourg Saint-Germain. Il avait toujours quelques mots amers à dire sur les personnes très en renom. Je me rappelle que l'une d'elles entre autres était l'objet de sa répulsion plus qu'aucune des arrivantes : c'était la princesse Louis de Rohan, autrement princesse de Troubeskoï, duchesse de Sagan, duchesse de Courlande, je ne sais trop quel nom lui donner en raison de cette foule de divorces dont sa vie est remplie. Je n'aimais pas ces charmes de neige, sans animation, cette peau de cygne, sans aucune transparence, ces yeux ne donnant qu'un regard altier, on ne sait trop pourquoi. Je ne trouve que de la mauvaise

grâce à ce cou blanc revêtu d'un satin bien éclatant, mais dont les mouvements raides et compassés avertissent que dans cette belle enveloppe il n'y a rien du gracieux de la femme. Cependant il fallait bien qu'elle le fût, car elle se ruinait en maris. C'est un singulier article à mettre dans le budget de la dépense d'une jolie femme, mais



L'impératrice Joséphine.

cela était pourtant véritable. Il existait une clause par laquelle M. le prince Louis de Rohan, qui était alors le titulaire de la charge, aurait une pension de soixante mille francs si la demande en divorce venait de la princesse, tandis qu'il n'en aurait que douze mille si elle venait de lui. Aussi M. le prince laissait-il aller les choses à la grâce de Dieu, ou plutôt à la volonté de sa femme, se contentant de l'état présent de ces mêmes choses et sans nulle inquiétude sur l'avenir.

Le premier consul, à qui il était revenu plusieurs propos que la princesse avait tenus sur la cour des Tuileries et particulièrement sur ses sœurs, s'occupait d'elle plus qu'il ne l'aurait fait sans cela. Il parla un soir assez longuement du ridicule des prétentions du rang et de la richesse dans un pays encore tout républicain.

« M. Fox sera toujours le premier dans une réunion des Tuileries, et Mistress Fox passera toujours en France avant Mme la princesse de Rohan, parce qu'elle marche à côté de la réputation de son mari. Quand à Mme de Courlande, ainsi qu'on l'appelle, je ne vois pas bien quelle est la bannière de gloire à l'abri de laquelle elle veut être impolie chez un peuple qui ne la désirait pas et qui connaît très bien sa généalogie. »

Mais de tous les étrangers, celui que nous voyions le plus souvent était le colonel James Green. C'était un de ces hommes singuliers formés par la nature, un être presque fantastique à suivre pour celui qui voulait l'observer. Il avait le plus noble cœur et une âme généreuse. Chez lui toutes les cases avaient été formées pour recevoir les vertus les plus complètes, puis tout cela s'était fourvoyé, non pas de manière à changer de nature, mais à présenter un aspect bizarre au premier coup d'œil jeté dans cette âme où tout était confusion. Rien n'était en son lieu avec lui, depuis le moment où il faisait sa barbe jusqu'à celui où il mettait son bonnet de nuit. Il était décousu, si je puis dire ce mot, dans toute sa façon d'être. Il était parfois bien amusant à entendre. Un jour il devait dîner chez moi; après l'avoir attendu fort tard, nous nous mîmes à table. Nous ne comptions plus sur lui, lorsqu'il arriva. On était au second service.

« Il paraît, mon cher Green, lui dit Junot, que votre montre retarde.

— Oh ! nô, nô, mon général, mais en passant tout à l'heure dans la rue Vivienne, j'ai eu le malheur de casser pour douze guinées de vieille femme, et cela m'a beaucoup retardé. »

Sa voiture avait effectivement renversé une vieille femme qui se mit à pousser de tels cris que le pauvre Green, qui crut que les chevaux l'avaient brisée, ce qui, disait-il, l'étonnait fort et lui paraissait surtout bien beau de la part des *locatis* français, descendit de voiture pour examiner la pauvre estropiée. Voyant qu'elle n'avait rien de sérieux, il lui donna quelque argent et voulut continuer sa route; mais la femme cria de nouveau qu'elle allait mourir, fit arrêter Green par le garde, et il n'en fut quitte qu'en donnant trois ou quatre cents francs pour une chose qui n'eut aucune suite fâcheuse. Aussi répétait-il encore longtemps après, avec son inimitable accent :

« Oh ! oh! par Diou ! les vieilles femmes sont bien chères à Paris. »

Je ne dois pas oublier une amie qui fit à cette époque une grande sensation dans la société parisienne par son luxe et l'état de sa maison. C'est Mme Demidoff. Son mari, qui était alors un autre homme que celui que nous avons vu dernièrement à Paris avant qu'il allât mourir en Italie, mais qui n'en était ni plus amusant, ni de meilleure ni de plus gracieuse humeur, donnait pourtant des fêtes et des bals; mais ma bonne Élisabeth était là pour en faire les honneurs, et les beaux salons de l'hôtel de Praslin contenaient une foule joyeuse. Mme Demidoff n'était pas banale cependant dans sa distribution d'affection, car

certes elle n'aimait pas tout le monde; mais elle avait un charme, une magie dans le regard qui exerçait une puissance, et cela naturellement, sur tout ce qui l'approchait. Elle n'était pas jolie, et cependant elle plaisait à ceux mêmes qui ne la connaissaient pas, parce que la grâce plaît avant tout, et surtout la grâce naturelle. Elle eut une vie troublée, douloureusement agitée ; elle repose en paix du moins sur l'oreiller de marbre de son fastueux monument.

XI

Le premier consul avait pour la France une coquetterie tout à fait pardonnable. J'éprouvais bien aussi cette vanité qui certes doit être bien permise, et une parole de Napoléon me donna l'idée d'une chose que je soumis à Junot et qu'il approuva. Junot voulait que je connusse Paris, et il disait avec raison que les personnes qui l'habitent sont celles qui le connaissent le moins. Millin [1] et Robert [2] me demandaient toujours de me décider à le visiter. Junot avait alors un aide de camp dont l'esprit aimable et cultivé, les connaissances en peinture et en beaux-arts, me promettaient un guide aussi agréable qu'utile ; c'était M. Bardin ; enfin je me décidai. Nous arrêtâmes de faire de ces excursions un but aussi gai qu'intéressant en terminant chacune de nos journées, dont la matinée avait été remplie par une course savante, en les terminant, dis-je, par une partie joyeuse.

Deux jours après, me trouvant le matin chez Mme Bo-

1. Millin, conservateur du cabinet des médailles.
2. Robert, peintre célèbre, élève de Gérard.



Les Gobelins au siècle dernier.

naparte, où j'avais été prendre Junot pour continuer nos aventures, le premier consul voulut savoir où nous allions ce jour-là. C'était au cabinet de M. Sage, à la Monnaie, où nous attendait Millin.

« Et vous faites ce beau voyage toute seule avec votre mari ? me demanda Napoléon. En vérité, vous faites durer la lune de miel plus longtemps qu'il n'appartient. »

Je lui nommai les diverses personnes avec lesquelles nous étions en route. Après en avoir entendu la liste, il nous dit :

« Pourquoi n'avez-vous admis dans votre projet aucune de vos connaissances étrangères? Vous êtes commandante de Paris ; c'est une manière agréable d'en faire les honneurs à des étrangers, en leur faisant voir que nous valons en effet la peine qu'on nous rende visite. »

On pense bien que je ne me le fis pas dire une seconde fois, et je me reprochai de n'en pas avoir eu la première pensée. Ma position me donnait de grandes facilités auprès des chefs des différents établissements. Aussi ce voyage dans Paris fut-il charmant. Nous visitâmes l'atelier de David ; nous parcourûmes non seulement les manufactures de Paris, comme celle des Gobelins, celle de Dyle et Gherard pour la porcelaine, celle de Dagoty pour le même objet, mais nous étendions nos excursions jusqu'à plusieurs lieues aux environs de Paris. Nous fûmes à Jouy, à Versailles, voir la manufacture d'armes. Denon, Millin, M. Langlès, M. Lenoir, levèrent pour nous l'un des coins de la science qu'ils savaient rendre à la fois aimable et sérieuse. On connaît l'esprit aimable de Denon ; il le portait dans tout ce qu'il faisait. J'appris ainsi une foule de choses curieuses sans fatigue et encore plus

sans ennui. Combien il y a de gens en Europe, en France et même à Paris, qui attribuent la fondation des Gobelins à Louis XIV ! Les plus instruits il y a vingt-cinq ans lui adjoignaient Colbert ; il n'en est rien. Cette belle manufacture fut fondée dès le quatorzième siècle, sur le même emplacement de la rue Mouffetard qu'elle occupe aujourd'hui. Alors, dit la chronique, il était, au faubourg Saint-Marcel, une rivière dont les eaux étaient d'une grande excellence pour les teintures de laines et soies, ce qui attira en cet endroit des drapiers et teinturiers. L'un d'eux, nommé Jean Gobelin, y vint demeurer au commencement de 1400. Il était riche et acquit presque tous les bords de la rivière de Bièvre ; ses enfants, quoique très riches, continuèrent la profession de leur père. Leurs héritiers continuèrent et finirent par donner une grande célébrité au nom des Gobelins. Cela vint enfin au point de le faire appliquer au quartier tout entier et même à la rivière de Bièvre, et cela, il faut le remarquer, soixante ans au moins avant que Colbert pensât à en faire l'acquisition. La famille de Jean Gobelin, au bout de deux cents ans d'un travail honorable, quitta le commerce. Quelques-uns de ses membres, même avant cette époque, achetèrent des charges de finances, de magistratures, d'autres devinrent militaires ; enfin l'un d'eux fut marquis, et il se rattache à cette particularité une sorte d'intérêt en raison du nom qui, par la suite, s'y trouva uni. Ce qui est d'abord fort remarquable, c'est que le nom de Gobelin signifie, d'après les savants, quelque chose appartenant à l'antique fable gauloise. Il tiendrait, à ce qu'il paraît, à un démon familier, un lutin, ou à l'une de ces sorcières qui tenaient fidèle compagnie aux



mauvaises personnes. Quoi qu'il en soit, l'un des Gobelins fut maître des comptes vers le milieu du seizième siècle; une demoiselle Gobelin fut présidente au Parlement; Antoine Gobelin, marquis de Brinvilliers, épousa, en 1651, Marie-Marguerite Daubrai, fille du lieutenant civil de Paris, laquelle, aimable et vertueuse dame, comme aurait dit Brantôme, fut, comme on le sait, décapitée et brûlée pour ses faits et gestes le 6 juillet 1676.

Il ne paraît pas que les hautes lices aient été faites par les Gobelins; ce sont leurs successeurs, qui s'appelaient, je crois, Canaye.

Colbert établit dans la manufacture des ouvriers de tous les genres; il voulait former là une sorte de bazar national; il y avait déjà des ouvriers en bijouterie, en horlogerie qui prospéraient; mais les folies funestes de Louis XIV contraignirent à des économies, tandis que des millions étaient engloutis pour faire un lac, une forêt factices (à Marly, des forêts furent transplantées pendant *une nuit*), et les pauvres ouvriers furent congédiés.

La Savonnerie fut visitée dans tous ses détails. Elle fut établie pour imiter les tapis de Perse. Henri IV, qui protégea les manufactures, donna tout appui et protection à la fondation de la Savonnerie, qui s'appelait de son temps *de tapis façon Perse*. Nous visitâmes aussi la belle pompe à feu de Chaillot, établie par les frères Perrier. Nous parcourûmes tout Paris pendant un mois.

Une de nos promenades nous conduisit au musée des tableaux. C'est à M. Thibaudeau que nous devons cet établissement en 1793, mais ce fut seulement en 1800 et 1801 que, tous les travaux étant achevés, on put jouir de la riche collection que le droit de conquête avait mise dans

nos mains. Denon était surtout fort glorieux d'une foule de trésors que l'art le plus admirable venait de nous rendre plus beaux qu'ils n'avaient été depuis longtemps dans les mains des insouciants Italiens.

Le musée d'artillerie n'existait pas à cette époque, mais il était commencé, sous la conduite de M. Régnier. J'ai vu chez lui une foule de choses curieuses et peu connues, par exemple un psautier qui renfermait un pistolet. Beaucoup de pièces remarquables du château de Chantilly et du garde-meuble de la couronne étaient en sa possession. L'armure de Jeanne d'Arc, celle de Charles le Téméraire, faisaient partie de ce trésor. L'armure de Jeanne n'est pas complète, et pourtant le poids de ce qui existe s'élève à soixante-six livres.

Il est peu de personnes à Paris qui ne connaissent le cabinet des médailles et des antiques. Il n'a pas toujours été à la Bibliothèque royale. Il fut d'abord formé au Louvre par Louis XIV; avant lui François Ier rassembla quelques médailles antiques et du moyen âge en or et en argent et il en fit des objets de parure. Puis vint Catherine de Médicis, qui apporta de Florence de grandes richesses en ce genre. Charles IX, qui aimait l'étude, s'il n'aimait pas le bien, augmenta la collection de sa mère. Ce fut Colbert qui forma enfin le beau cabinet situé au Louvre. En 1662, le duc d'Orléans, le père de la grande Mademoiselle, laissa au roi tout ce que contenait en raretés, médailles et manuscrits, le château de Blois, où l'on sait qu'il faisait sa demeure. En 1666, le dépôt précieux fut transporté rue Vivienne. Colbert fit voyager des savants éclairés en Suisse, en Grèce, en Italie. Un antiquaire, Vaillant, rapporta une ample moisson d'Afrique, de Perse,

des contrées les plus lointaines. Enfin, sous le règne de Louis XVI, le cabinet des médailles s'est enrichi des trente mille médailles de M. Pèlerin.

Nous vîmes aussi le cabinet des manuscrits, des gouaches, des gravures...

Le roi Jean est le premier qui ait possédé une bibliothèque. Il est vrai qu'elle n'était pas nombreuse, à peine huit ou dix volumes. C'étaient un *Traité des échecs,* quelques décades de Tite-Live, une Bible, les *Guerres de la terre sainte* et quelques livres pieux. Charles le Sage porta cette collection jusqu'à neuf cents volumes. Plus tard Henri II rendit l'ordonnance qui enjoignait aux libraires de fournir un exemplaire en vélin et relié de tous les ouvrages qu'ils imprimeraient.

Nous mîmes six semaines à faire notre délicieux voyage, et j'avoue que j'ai conservé de ces journées si remplies un doux et charmant souvenir.

XII

Le premier consul commença vers cette époque à faire une cérémonie imposante pour le baptême des enfants dont il était parrain avec Mme Bonaparte, car dès lors, comme sous l'Empire, il ne choisissait jamais qu'elle pour sa commère, en exceptant quelquefois Mme Lætitia, sa mère, et Mme Louis, sa belle-sœur. Il y avait, après le Concordat, plusieurs enfants qui attendaient pour recevoir l'eau sainte que le premier consul fixât lui-même le moment de cette cérémonie. Il voulut qu'elle eût lieu à Saint-Cloud, qui, à notre grand regret, avait fait abandon-

ner la Malmaison, c'est-à-dire l'avait fait au moins beaucoup négliger. Ma fille aînée, ma Joséphine, la première filleule de Napoléon, avec le fils aîné de Mme Lannes, étaient donc à attendre l'eau régénératrice. J'avoue que je fus fort contente lorsque je reçus l'avis de me tenir prête, ainsi que ma fille, parce que le cardinal Caprara, nonce apostolique, devait faire tous les baptêmes deux jours après dans la chapelle consulaire de Saint-Cloud. Je ne sais si on a bien gardé le souvenir du cardinal Caprara. C'était un des hommes les plus rusés que la ville de saint Pierre ait jamais mis en circulation dans le commerce diplomatique. Avec son air cassé, sa petite voix de *musico,* son œil furtivement quêteur et humble cependant, il y avait, dans cette tête couverte d'un vieux gazon et surmontée d'une calotte rouge, plus de finesse, de ruse et même de petites perfidies que vous ne sauriez l'imaginer. Il avait les yeux couverts de lunettes vertes dont les immenses verres lui cachaient une partie des joues, et cela peut-être, croyait-on, parce qu'il avait la vue basse? Pas du tout. C'était parce qu'il craignait ce regard perçant du premier consul, cette investigation redoutable pour les plus astucieux, et le meilleur moyen d'échapper à ce coup d'œil terrible pour un homme qui ne veut pas être deviné avait été de se mettre derrière une redoute. Napoléon, qui savait que le cardinal n'était pas myope, le plaisanta si bien que les lunettes disparurent.

Le jour indiqué pour le baptême que le cardinal devait faire, nous nous rendîmes à Saint-Cloud avec nos enfants. Mme Lannes et moi nous étions les plus avancées dans notre maternité; nos enfants étaient à peu près du même âge. Ma fille promettait d'être ce qu'elle est en

effet devenue, une personne charmante de grâce et de beauté. On peut me pardonner cette effusion d'amour maternel, aujourd'hui que cette beauté, ces grâces, et je puis ajouter ces talents, ces vertus, tout est enseveli sous une guimpe de religieuse et a dit adieu au monde.



Talleyrand.

Au moment où, fière de ma belle enfant, je la présentai à l'autel, elle avait déjà quinze mois, et son intelligence était plus avancée que ne l'est ordinairement celle des enfants de cet âge. Elle parut d'abord fort étonnée de se voir dans un lieu dont rien ne lui rappelait sa demeure habituelle, excepté le salon de Mme Bonaparte. Mais la chapelle, tout ce monde, ce clergé, ce bruit, tout cela lui fit une telle impression que la pauvre petite, cachant

sa jolie tête blonde dans mon sein, se mit à fondre en larmes.

Comme elle pleurait sans crier et surtout sans faire la lippe, le premier consul n'y fit pas d'abord grande attention ; mais lorsqu'elle se trouva face à face avec ce qui pour elle était un épouvantail, ce fut tout autre chose.

Elle n'avait jamais vu le cardinal Caprara. Ce n'était pas en un instant qu'il faisait sa toilette de cérémonie. Il sortit enfin de la sacristie, rouge comme une grenade mûre, resplendissant du feu de beaucoup de rubis *pastoraux, cardinaux,* mais surtout d'une laideur de vieillesse qui devait effarer de jeunes yeux bien enfants, qui ne *miraient* jamais que de riants visages et de gais sourires. Aussitôt que Joséphine l'aperçut, elle ouvrit ses grands beaux yeux, puis je la sentis se dresser et frémir sur mon bras, et son tremblement fut suivi du blanchissement de ses joues rosées.

Dans ce moment le premier consul et Mme Bonaparte s'approchaient de l'autel pour que le cardinal achevât la cérémonie, déjà fort avancée par le fait de l'ondoiement.

« Donnez-moi votre fille, Madame Junot, » me dit Napoléon.

Et il se mit en devoir de prendre Joséphine ; l'enfant poussa un cri perçant et entoura mon cou de ses petits bras en jetant un regard courroucé sur le premier consul.

« Quel petit diable ! Ah çà ! voulez-vous bien venir avec moi, Mademoiselle Démon ? » dit-il à la petite.

Mais Joséphine ne comprenait rien à ce qu'il lui disait : elle ne voyait que ses mains se tendant vers elle pour la prendre, et comme sa volonté était assez ordinairement

suivie, soit qu'elle fût négative ou bien commandante, elle redressa sa jolie tête et dit avec ses grands yeux flamboyants et dans son jargon d'enfant :

« Je ne veux pas. »

Le premier consul se mit à rire.

« Eh bien! gardez-la donc sur vos bras, me dit-il; mais ne crie pas, poursuivit-il en menaçant la petite du doigt, ou bien... »

Mais ses menaces étaient perdues pour Joséphine. Plus rapprochée maintenant du cardinal, elle n'en eut plus peur, mais il lui fit l'effet probablement de quelque chose d'extraordinaire, et son regard fixé sur le prélat semblait lui demander quelle était sa nature. Le cardinal portait sur sa tête le petit bonnet ressemblant à ceux de nos avocats et que l'on nomme barrette. C'est le signe ou l'insigne qui donne et sanctionne la pourpre et qui devient l'objet de l'ambition de tout homme entré dans l'état ecclésiastique. En voyant cette coiffure extraordinaire, Joséphine fut surprise et heureusement amusée. Cette forme bizarre, surmontant une figure qui l'était passablement, eut le pouvoir de la captiver au plus haut degré. Elle ne murmura pas, ne versa pas une larme et se laissa prendre par le premier consul et même embrasser plusieurs fois par lui sur ses deux petites pommes d'api, sans que rien fît paraître qu'elle en fût même contrariée, si ce n'est pourtant le revers de sa main potelée qui essuyait sa joue toutes les fois que Napoléon l'embrassait. Mais en revanche ses grands yeux étaient attachés sur la personne du vénérable cardinal, et cela avec une attention vraiment risible. Tout à coup, au moment où personne ne pouvait certes prévoir ce que la petite

peste allait faire, elle avança un bras rond, blanc comme un satin rosé, et de sa petite main enleva la barrette de la tête éminentissime, en poussant un cri de triomphe qu'on aurait pu entendre des cours du château.

Le pauvre cardinal, les assistants qui remplissaient la chapelle, furent autant effrayés et surpris qu'amusés de cette petite scène. Joséphine était la seule qui ne rît pas. Elle nous regardait tous avec un petit air de triomphe comique et paraissait assez déterminée à se coiffer de la barrette.

« Oh! pas cela, mon enfant, dit le premier consul, qui enfin avait cessé de rire. Tu permettras qu'il n'en soit rien. Donne-moi ce joujou, car c'est un hochet comme tant d'autres, poursuivit-il en souriant, et rendez-le au cardinal. »

Mais Joséphine ne voulait pas rendre le bonnet; elle voulait le mettre sur ma tête, sur celle de son parrain même, mais elle ne se souciait pas du tout de le rendre au vrai chef possesseur, et lorsqu'on le lui prit elle poussa des cris inhumains.

« C'est un vrai démon que ta fille, dit le premier consul à Junot; elle a, pardieu! une voix déterminée comme celle du plus masculin garçon de France, mais elle est bien jolie, elle est vraiment jolie. »

Il la tenait sur ses bras en disant cela et il regardait ce charmant visage; Joséphine regardait Bonaparte sans colère et ne parlait plus de le quitter; elle fit même une légère résistance lorsque je la repris des bras de Napoléon.

« C'est ma filleule, ma fille, dit-il en serrant la main de son père; j'espère que tu y comptes, n'est-ce pas, Junot? »

Junot, dans des moments comme ceux-là, n'avait jamais une parole à proférer; son cœur était trop plein. Il regarda le premier consul avec un œil humide et lui dit d'une voix altérée :

« Mon général, il y a longtemps que moi et tous les miens nous sommes accoutumés à vous devoir tout le bien de notre existence. Mes enfants en éprouveront les effets comme leurs parents, je le sais, mais aussi, comme leurs parents, ils vous dévoueront leur sang et leur vie. »

Le lendemain du baptême, Mme Bonaparte m'envoya un collier de perles fines ayant plusieurs rangs; les perles étaient de la grosseur d'une forte groseille; le cadenas était formé par un solitaire d'une blancheur et d'une eau admirables. Mais le premier consul y avait joint un présent bien autrement remarquable; c'était le contrat de vente de notre hôtel de la rue des Champs-Élysées, acquitté, parce que M. Estève l'avait payé par ordre de Napoléon, qui nous le donnait comme cadeau de baptême. Il avait coûté deux cent mille francs.

XIII

Je n'ai pas assez parlé d'un événement fort important qui eut lieu vers cette époque. Ce fut le retour de l'armée d'Égypte. Je connaissais déjà beaucoup d'amis de Junot, mais alors chaque jour voyait arriver chez moi une foule de frères d'armes, de compagnons de dangers auxquels Junot courait serrer la main, qu'il embrassait avec effusion et qu'il me nommait les yeux humides et la voix toute tremblante, tant il était joyeux de les revoir sains

et saufs, échappés au sabre des Mamelucks et à la perfidie des Anglais.

Un jour on vint lui dire que le général Verdier l'attendait dans son cabinet et qu'il y avait une dame avec lui.

« Pardieu! s'écria Junot, ce doit être notre chère et brave Bianca; je cours la chercher. Laure, je te prie d'être aimable pour elle; c'est une femme charmante. »

Et il partit en courant.

J'avais entendu parler fort souvent de Mme Verdier; je savais que, mariée avec le général Verdier, qui l'avait connue en Italie où elle était alors célèbre comme cantatrice, elle avait suivi son mari dans les guerres d'Orient et qu'elle ne l'avait jamais quitté. On m'avait raconté d'elle une foule de traits admirables qui me l'avaient fait estimer sans la connaître; mais j'avoue que l'idée que je m'étais faite d'elle n'allait pas du tout à une personne telle que celle annoncée par Junot. Je me figurais une grande et masculine personne, à l'œil charbonné, la chevelure de jais, la peau basanée et toute l'apparence enfin d'une chevalière d'Éon. Quel fut mon étonnement en voyant entrer dans ma chambre une petite femme gracieuse, jolie, bien faite, ayant des cheveux châtains, mais plus blonds que bruns, et des manières si affables, une voix si douce... Je savais presque toute son histoire, car elle avait traversé le désert avec Junot.

« Comment! lui disais-je en prenant ses petites mains, comment! ce poignet soulevait une épée, tirait un coup de pistolet, conduisait un cheval arabe, malgré son ardeur?

— Eh! oui, chère Madame, me répondit-elle avec cette douceur dans l'inflexion de la voix, douceur qui est tout enchantement lorsqu'il existe chez une Italienne; sans

doute je me suis servie d'une épée, mais non pas pour tuer, sainte Vierge; mais ne me fallait-il pas suivre le général? »

Et elle me disait cela comme si toutes les femmes allaient obligatoirement à la guerre avec leurs maris. Et puis elle me racontait ses fatigues du désert, me parlait du brûlant simoun, de Junot qui lui donnait le reste de son eau et puis son manteau pour la garantir de l'abondante rosée en l'ajustant sur deux fusils croisés.

« Caro! caro! »

Et elle lui tendait sa petite main, qu'il secouait comme il aurait secoué celle de son mari.

Il me raconta comment, Mme Verdier se trouvant une fois dans le désert, son cheval fut en retard; elle se hâtait de rejoindre la troupe avec laquelle elle était, lorsqu'elle trouva un malheureux soldat affligé d'une ophtalmie et tout à fait aveugle. L'infortuné errait dans cette mer de sable brûlant et se croyait perdu. Mme Verdier s'approche de lui, le questionne, le regarde et voit en frémissant que le malheureux homme a totalement perdu la vue. Et pas de secours, pas de possibilité de trouver un conducteur.

« Eh bien! je lui en servirai, moi, dit Mme Verdier; viens ici, mon ami, donne-moi ta main... là... à présent ne quitte pas mon cheval; lorsque tu seras fatigué, tu monteras dessus et je te conduirai. Nous irons plus lentement; mais Dieu nous protégera; il ne nous arrivera pas de malheurs.

— Oh! dit le pauvre soldat, est-ce donc un ange qui me parle avec un si doux langage?

— Eh! non, mon ami, c'est la femme du brave général Verdier. »

Et l'excellente femme disait cela avec un naturel si admirable, que cette simple et touchante histoire allait à l'âme.

XIV

Ce fut vers cette époque, c'est-à-dire en remontant vers le printemps de l'année 1802, qu'eut lieu le premier appel fait à l'ambition monarchique de Napoléon : je veux parler de sa nomination de consul pour dix ans. On fit alors peu d'attention à ce renouvellement, à cette prolongation de pouvoir; ce ne fut que le sénatus-consulte qui nomma Napoléon consul à vie qui avertit enfin les Français qu'ils avaient un nouveau maître. Junot, qui avait pour lui un attachement passionné, me dit :

« Il faut célébrer tout à la fois et cet événement remarquable dans la vie de mon général (car il prouve l'amour d'une grande nation), et notre reconnaissance envers le premier consul et Mme Bonaparte pour les biens dont nous sommes comblés par eux; il faut que tu demandes à Mme Bonaparte de venir déjeuner dans notre maison avant qu'elle soit arrangée. Il faut qu'elle la voie telle qu'elle est maintenant. Arrange la chose avec elle, je me charge d'en parler au premier consul. »

Je fus donc chez Mme Bonaparte et lui présentai ma requête; elle l'accueillit avec une extrême bonté, car, je le répète, elle était bonne et parfaite lorsque la légèreté de son caractère ne l'entraînait pas; encore n'était-ce point du tout pour nuire, puisque ce n'était jamais que pour recommander d'une manière trop générale seulement. Mais toutes les fois qu'elle pouvait, comme en ceci, obli-

ger et être gracieuse, elle l'était avec charme. Elle accepta donc mon invitation; néanmoins ce fut sous condition.

« En avez-vous parlé à Bonaparte? » me demanda-t-elle.

Je lui dis que Junot était en ce moment chez le premier consul, pour le lui demander.

« Il faut attendre sa réponse, me dit-elle, car vous savez que je ne puis accepter aucune fête, aucun dîner, sans la permission positive de Bonaparte. »

Cela était vrai. Quelque temps auparavant, j'avais été témoin d'une mercuriale très vertement faite par le premier consul à Mme Bonaparte pour avoir été déjeuner chez une femme pour laquelle lui-même professait la plus haute estime; c'était Mme Devaisnes; mais il n'en avait rien su, et cela l'avait fâché. Je crois que c'était une raison de prudence qui le faisait agir ainsi; il connaissait l'extrême facilité de Mme Bonaparte à accueillir tout ce qui se présentait à elle. La chose n'était pas très facile aux Tuileries, où personne n'allait sans y être autorisé, à l'exception de quelques vieilles têtes solliciteuses qui venaient régulièrement trois ou quatre fois par semaine apporter des placets, des demandes de préfectures, de sénatoreries, de commandements divisionnaires, de recettes générales; enfin rien n'était oublié dans cette longue liste, si ce n'est le bon sens. Le premier consul savait que cette bonté de Mme Bonaparte était tellement généreuse qu'elle accorderait quinze promesses sur quinze demandes; aussi était-il fort difficile sur les endroits où il lui permettait d'aller.

XV

Le sénatus-consulte organique, demandant plutôt qu'il ne déclarait la prolongation du consulat, ne parut pas suffisant; le sénat en fit un autre qui fut présenté au premier consul le 1er août ou le 31 juillet. Junot était allé le matin même de fort bonne heure aux Tuileries; il avait longtemps causé avec Napoléon, et je puis affirmer sur ma conscience que Junot, en revenant du château, me dit que le premier consul était encore dans l'indécision s'il accepterait ou non le consulat à vie. Maintenant je sais bien qu'on peut me dire que Napoléon n'en pensait rien; je demanderai à mon tour s'il n'existe donc pas en France une foule d'hommes qui aiment la patrie pour elle-même. Ils le disent au moins. Est-ce donc à eux à mettre en doute de nobles sentiments? Mais, ajoutent-ils, ce que Napoléon fit plus tard est une preuve sans réplique de ses projets despotiques. A cela je ne puis répondre qu'avec un sourire de pitié. Je demande de nouveau qu'on me trouve un ange parmi les hommes; je le demande surtout à ceux qui, n'ayant encore rien fait ni pour le bonheur de la patrie ni pour sa gloire, s'érigent en dispensateurs du blâme ou de la louange de la renommée de celui qui n'a pas encore eu d'égal dans les siècles passés. Encore une fois, il y a, comme le disait Torcy, *de quoi rendre colère à devenir canard.*

Quoi qu'il en soit, ce fut deux mois après que le consulat pour dix ans fut demandé par la nation, que, sentant elle-même le besoin de conserver le plus longtemps

qu'elle le pourrait cette protection sous laquelle notre belle France a vu renaître ses beaux jours, elle demanda le consulat à vie. Mais Napoléon, tout en ayant une grande ambition, veut qu'elle soit justifiée par le vœu de la France. Un appel est fait, des registres sont ouverts, les citoyens peuvent y signer en liberté sans craindre les proscriptions, car il est à remarquer que, pour des causes politiques, jamais Napoléon ne s'est vengé.

« La vie d'un citoyen est à sa patrie, répondit le premier consul à la députation du sénat; le peuple français veut que la mienne lui soit consacrée, j'obéis à sa volonté... »

Et certes il pouvait bien le dire, que c'était la volonté du peuple, car sur 3,577,259 citoyens votant librement (à cette époque s'il en eût été autrement la chose n'aurait pas eu lieu), 3,568,890 ont émis un vote favorable. Un de ces rapprochements dont quelquefois l'histoire s'occupe peu parce qu'elle crayonne à trop grands traits, et qui pourtant est frappant dans la vie de Napoléon, c'est que ce même mois qui vit la France lui demander sa vie fut témoin également de la réunion définitive, sanctionnée par un sénatus-consulte, de l'île d'Elbe, où depuis cette même France exila le héros sur ses rochers de feu.

Junot avait été élevé dans des idées tellement et si purement républicaines, que le sénatus-consulte qui déclarait Napoléon consul à vie ne lui plut pas autant qu'on pourrait croire que cela eût dû convenir à un ami, tandis que des indifférents ne voyaient en cette circonstance que le bien à venir et présent de la France. Je me rappelle qu'un jour, en revenant de Saint-Cloud, Junot était soucieux; je lui demandai d'abord vainement ce qu'il avait; il finit par me dire qu'ayant été questionné par Napoléon relative-

ment à l'opinion de la haute société de Paris sur l'événement du consulat à vie, il lui avait répondu que cette opinion était entièrement approbative; ce qui était vrai.

« Tu m'annonces cela comme si tu me disais le contraire, avait observé Napoléon. Approuvé par la France entière, ne dois-je donc trouver des censeurs que dans mes plus chers amis? »

Et son front devint aussitôt triste et sévère.

« Cette parole, me dit Junot (et sa voix était tellement altérée qu'à peine pouvais-je l'entendre, les lanternes de la voiture éclairaient trop peu pour que je visse ses traits, mais sa voix tremblante me prouvait qu'il y avait des larmes dans cette affaire), cette parole m'a brisé le cœur. Moi, le censeur de mon général bien-aimé ! Ah! sans doute il a déjà oublié Toulon. »

Il y avait bien quelquefois des nuages qui s'élevaient sur l'horizon de la vie de Junot et qu'amenaient ou des remontrances du premier consul ou des mouvements trop vifs de sa part pour reprendre d'une faute ou d'une étourderie de conduite; mais ici je voyais que l'âme, cette âme noble et sensible de Junot, avait été profondément touchée, et je ne m'en étonnai pas, car la blessure d'une main chérie est plus pénible et moins facile à guérir qu'aucune autre.

« Mais, lui dis-je en prenant sa main, que je trouvai froide et humide, il est impossible que ce soit la seule expression de ta physionomie qui lui ait fait articuler de telles paroles. »

Junot garda quelque temps le silence, puis il me dit, sans se tourner vers moi :

« Sans doute, je lui ai parlé de notre peine, oui, notre

peine, je puis dire ce mot, en voyant le nouveau sénatus-consulte organique qui bouleversait la constitution de l'an VIII. Voilà le sénat qui vient de réduire le Tribunat à cent cinquante membres; ensuite on a beaucoup crié dans les provinces, surtout de ce qui a été fait par le con-



Napoléon empereur.

seil d'État. Il est reconnu corps constitué. J'ai dit au premier consul que cette mesure avait été mal accueillie. J'ai été, pour suivit-il, ce que je serai toujours... un loyal et honnête homme...Je ne trahirai ni ma conscience, ni les intérêts de ma patrie, ni ceux de l'homme que j'aime et que je vénère par-dessus toute chose, mais je crois le servir mieux en lui disant la vérité qu'en la lui cachant. Je lui ait donc expliqué que ce n'était pas relativement à sa nomination

de consul qu'il fallait attribuer l'expression de tristesse qu'il voyait sur mon visage; je lui ai parlé alors de cette foule de sénatus-consultes organiques dont le *Moniteur* est rempli depuis quinze jours. Voilà ce qui fait crier. Enfin, ma pauvre Laure, j'ai dit ce que je pensais, et je commence à croire que nous avons une cour, car on ne peut plus dire la vérité sans déplaire. »

Junot fut malade à la suite de ce voyage de Saint-Cloud. Sa tendresse pour le premier consul était d'une telle nature, que tout ce qui, même légèrement, touchait à cette question délicate, lui allait directement à l'âme. Quelques jours après, Mme Bonaparte m'ayant fait inviter à déjeuner et m'ayant fait dire de lui amener ma Joséphine, je fus à Saint-Cloud, mais seule, car Junot était au lit et fort souffrant. On sait que Napoléon ne déjeunait pas avec Mme Bonaparte et qu'il ne paraissait même jamais le matin dans son salon. Cependant on l'y voyait quelquefois, lorsqu'il savait qu'il y trouverait des personnes auxquelles il voulait parler sans que cela tirât à conséquence. Le même matin de ce déjeuner, il arriva comme nous sortions de table, vint à nous et démêla d'abord au milieu du groupe la ravissante figure de ma Joséphine, qui était là avec ses jolis cheveux blonds entourant un charmant visage plein de finesse et de grâce, quoiqu'elle n'eût que dix-huit mois. Le premier consul fit une exclamation nouvelle en la voyant :

« Ah! ah! voilà notre filleule *cardinalesse!* Bonjour, Mam'zelle... Voyons, regardez-moi... là... ouvrez bien vos yeux. Comment! diable! mais savez-vous qu'elle est furieusement jolie, cette petite fille-là! Elle ressemble à sa grand'mère. Oui, ma foi, elle ressemble à cette pau-

vre Mme Permon. Voilà, par exemple, une belle et jolie femme. C'est la plus belle personne que j'aie jamais vue. »

Et pendant ce temps il tirait les oreilles et le nez de ma fille, ce qui ne l'arrangeait pas du tout. Mais je l'avais prévenue que, si elle ne pleurait pas à Saint-Cloud, nous nous arrêterions au retour chez un marchand de joujoux, et que là elle prendrait tout ce qu'elle voudrait. Napoléon, qui ne savait pas la promesse, ne remarqua que la bonne humeur de l'enfant, à laquelle, comme on peut le penser, je renouvelais dix fois par minute le souvenir du magasin de polichinelles. Aussi il s'en expliqua hautement.

« Voilà comme j'aime les enfants, pas criards, pas grognons. Il y a cette petite Lætitia qui est belle comme un ange. Eh bien! elle crie si fort que je m'en sauve comme du feu. »

Tout en parlant, on était revenu dans le salon bleu, qui était à cette époque celui de Mme Bonaparte ; il y avait un balcon circulaire tournant autour des appartements et sur lequel on passait de ce même salon. Le premier consul me fit signe de l'y suivre. Je voulus remettre ma petite à sa nourrice, mais il me dit :

« Non, non, gardez votre fille. Une jeune mère est toujours intéressante en portant son enfant.

« Qu'a Junot? me demanda-t-il aussitôt que nous fûmes sur le balcon.

— La fièvre, général, et assez fortement pour ne pas vouloir se lever.

— Mais cette fièvre a un caractère quelconque, enfin. Est-ce une fièvre putride, maligne, quoi enfin?

— Ni l'une ni l'autre, citoyen consul, répondis-je, un peu impatientée du ton d'humeur qu'il mettait dans ses questions. Mais Junot est, comme vous le savez, fort impressionnable, et lorsque quelques peines de cœur le frappent, c'est au cœur aussi que les coups portent. Vous savez que ces maux-là trouvent peu de secours dans les soins d'un médecin.

— Je vois que Junot vous a parlé de l'espèce de querelle que nous eûmes ensemble, il y a quelques jours. Il y fut ridicule.

— Vous me permettrez, citoyen consul, de ne pas confirmer par mon assentiment le mot que vous venez de dire, sans doute en plaisantant. Tout ce que je puis faire, c'est vous affirmer qu'ayant sans doute mal compris Junot, vous lui avez fait une peine profonde. Elle a été bien vive, car les caresses de cette enfant, mes soins, rien ne l'a calmé. Il faut même, général, qu'il ne m'ait pas tout dit en me rapportant la conversation qu'il eut avec vous, il y a trois jours. »

Cela était vrai, je l'appris ensuite.

Le premier consul me regarda quelques instants sans parler... Puis il prit ma main droite, qui retenait ma fille que je portais sur le bras gauche; mais il la rejeta aussitôt avec un mouvement singulier, saisit le petit bras blanc et potelé de Joséphine, le baisa, donna une forte tape sur la joue de la petite, lui tira le nez, l'embrassa, et tout cela en une minute, puis disparut comme un éclair.

Je rapportai toute cette petite scène à Junot, que je trouvai vraiment souffrant. Il était non seulement très irritable moralement, mais son physique lui-même s'op-

posait à ce que rien parvînt à son âme avec tranquillité et lui permît de raisonner. Toute cette aventure depuis trois jours le bouleversait entièrement.

Le matin même cependant on lui avait appliqué trois sangsues, et la perte d'une immense quantité de sang aurait dû l'affaiblir ; mais il n'en était pas moins irritable, parce que ses nerfs étaient fortement agacés et que depuis trois jours il n'avait pas dormi. Cependant vers sept heures du soir, après avoir pris un bouillon, il s'étendit sur un divan de mon cabinet et s'endormit profondément. Bientôt la nuit s'épaissit, et je demeurai dans l'obscurité ; mais, craignant d'éveiller mon mari, je me mis à songer, *comme en un gîte,* et bientôt le mouvement machinal que j'avais imprimé à ma tête, le bruit régulier et plus fort, mais monotone, de la respiration de Junot, tout finit par me porter moi-même au sommeil, et je m'endormis aussi.

Tout à coup des pas rapides se font entendre dans le petit escalier qui conduisait de la salle dans la cour. Habituée à veiller une malade, je suis debout au même instant et j'entends Heldt, le premier valet de chambre de mon mari, qui accourt en disant :

« Madame, Madame !... »

Une lumière frappe mes yeux encore à moitié fermés, mais une voix bien connue achève de me réveiller. Le premier consul est devant moi :

« Bonsoir, Madame Junot; vous ne m'attendiez pas, n'est-il pas vrai ?

« Eh bien ! où donc est-il votre moribond ? »

Et en parlant, il était arrivé dans le petit salon qui servait d'entre-deux pour ainsi dire à nos appartements

à Junot et à moi et dans lequel il s'était endormi, comme je l'ai dit.

« Eh bien ! Monsieur Junot, qu'est-ce que vous avez donc ? hein ! qu'est-ce que cette fièvre ? Eh bien ! pourquoi pleures-tu, grand enfant ? Eh ! eh ! je te ferai le caractère, moi ! »

Et il lui tirait son pauvre nez, ses oreilles, lui pinçait les joues ; enfin lui faisait toutes ses grâces.

Quant à Junot, il suffoquait ; jamais peut-être je ne l'ai vu aussi profondément ému ; il prenait les mains du premier consul à son tour, il les pressait contre sa poitrine, le regardait avec des yeux remplis de larmes et une physionomie ! une physionomie... comme le cœur seul en fait une. Il ne pouvait parler, il prenait la main de ce bon Duroc, de cet ami qui ne cessa jamais d'être le plus loyal et le plus excellent de ses frères d'armes.

« Je parie que tu n'es plus malade, dit le premier consul, en s'asseyant enfin dans la gondole en gourgouran gris que je lui présentais depuis son arrivée ; hein ! mauvaise tête ? »

Et, à peine assis, il se leva et se mit à parcourir la chambre.

« Ah çà ! voilà donc ce qu'on appelle ton palais ! Pardieu ! je veux le voir. Ils disent tous que c'est une merveille et une folie, mais ça me paraît bien simple. »

Et il avait déjà parcouru la chambre de Junot, son cabinet, puis il revint et entra enfin dans mon appartement.

« Ah ! ah ! voici le sanctuaire, dit-il avec un ton qui n'avait que de la bonté, mais qui pourtant était un peu goguenard. Que diable avez-vous donc là ? poursuivit-il en levant la tête et regardant la corniche de ma chambre

ainsi que la frise qui était au-dessous; est-ce que par hasard ce sont vos grand'mères?

— Il n'y a pas même de parenté, général, répondis-je; c'est une galanterie de Junot, qui a fait mettre dans ces médaillons tous les portraits de femmes célèbres de l'antiquité et du dernier siècle; il a voulu m'empêcher d'être trop humble en pensant que je suis femme.

— Oh! il pouvait se dispenser de la galerie de portraits pour cela; seulement il a bien fait de ne pas y faire mettre ceux des femmes d'aujourd'hui, car toutes veulent et prétendent être célèbres. C'est une folie de tous les pays. »

Et tout en discourant, il allait toujours, et moi je le regardais avec une attention qu'il était d'abord loin de remarquer, mais qu'il finit par deviner en voyant mes yeux attachés sur lui, et un sourire accompagnait mon regard. C'était sa toilette toujours comique qui produisait cet effet sur moi; elle me rappelait la rue des Filles-Saint-Thomas; la redingote était d'un beau drap, le chapeau d'un fin et magnifique castor; mais il avait toujours la même forme, et son maître le posait toujours de même sur son front, avec cette seule différence que la poudre et les oreilles de chien avaient disparu. Le fait est que Napoléon, même entouré de tout le prestige de sa gloire et même de sa grandeur impériale, a toujours eu la plus comique tournure en habit bourgeois; dire pourquoi, je ne puis, car je n'en sais rien. Cela venait peut-être du peu d'habitude qu'il avait de porter l'habit de ville. Toujours est-il qu'il était autrement qu'un autre homme lorsqu'il n'avait pas son uniforme, et qu'il était, comme il le disait lui-même, dans son habit couleur de muraille.

« Ah çà! Monsieur Junot, dit-il à mon mari, après avoir parcouru mon appartement; j'espère que cette petite course dans tes domaines t'a radicalement guéri. »

Junot saisit la main que le premier consul lui présentait, et, la serrant entre les siennes, il pleura sans répondre. Il n'était là ni l'homme fort ni le soldat courageux; ce n'était qu'un faible enfant.

« Et pour me prouver que tu es guéri, reprit Napoléon, tu viendras déjeuner avec moi demain à Saint-Cloud. Bonsoir, mon vieil ami; adieu, Madame la commandante. »

Nous l'accompagnâmes jusqu'à la porte de la rue; personne ne savait que le premier consul était dans notre maison; il avait ordonné le silence à Heldt, le seul qui l'eût vu, et l'on sait que Napoléon n'était pas de ceux à qui l'on n'obéissait pas. Il avait eu raison dans sa défense : la connaissance de cette visite n'aurait fait que de l'envie. Il était à pied, il avait traversé les Tuileries, et Duroc nous dit qu'une chaise de poste, une sorte de cabriolet à deux chevaux, dont lui, Duroc, se servait fort souvent, les attendait à l'entrée des Champs-Élysées.

J'ai toujours été dans le doute s'il n'y avait pas eu un peu d'aide de Dieu en ce que je vais dire, mais il n'y eut littéralement que le temps physique nécessaire pour descendre la moitié du grand escalier de mon hôtel et traverser le vestibule pour que Junot, que j'avais vu disparaître, revînt avec son habit d'uniforme et son sabre au côté; il était enveloppé d'un manteau.

« Qu'est-ce que cela veut dire, Monsieur Junot? Je ne veux pas que tu sortes, entends-tu? Je te le commande militairement.

— Mon général, vous me connaissez; je serais malade

et sérieusement si je ne vous voyais monter en voiture avec la certitude que votre bonté pour un fidèle ami ne vous a exposé à aucun danger. N'insistez pas, mon général ; j'y suis résolu.

— Et comme il me faut veiller sur mon malade, ajoutai-je, le premier consul me permettra de me joindre à lui.

— Oh! oh! une amazone! avez-vous Clorinde là-haut?

— Certainement, général. »

Nous gagnâmes les premiers arbres de l'avenue de Neuilly, où la chaise de poste attendait. Le premier consul s'y jeta, et Duroc était à peine assis qu'il partit comme un trait.

Junot s'appuyait contre un arbre, et son regard perçant suivait la trace lumineuse des lanternes allumées, tant qu'elle fut visible. Il ne disait rien, et je ne troublai pas ce silence extérieur, qui n'avait lieu que parce que l'âme disait trop.

« Ah! dit-il enfin, lorsque le dernier rayon eut disparu. Comment mon sang, ma vie entière ne seraient-ils pas à cet homme? »

Je le ramenai, le fis coucher, mais il dormit mal; son âme était tellement ardente que le bonheur et la peine ne pouvaient y être contenus. Néanmoins le lendemain matin il était remis et parfaitement portant.

Mais quelque temps après il arriva que Napoléon, qui, au demeurant, tout grand homme qu'il était, n'était pas un ange, voulut donner au général Murat le gouvernement de Paris, envoya Junot commander les grenadiers réunis à Arras. On minutait alors le sénatus-consulte qui devait décréter l'Empire. Je crois aussi que le premier

cousul ne fut pas fâché d'avoir un peu loin de lui tous ses anciens frères d'armes à vieilles idées républicaines. Il connaissait les hommes et savait fort bien que le prestige les gagnerait; mais il fallait éviter le premier choc.

Au reste, Junot, chargé d'une honorable tâche, celle de former ce beau corps de grenadiers, partit pour Arras dans l'hiver de 1803 à 1804. On s'attendait à un embarquement prochain, et Junot ne voulait pas m'exposer avec mes enfants à une fatigue inutile. Je partis en même temps pour la Bourgogne avec ma jeune famille pour passer le temps de l'absence de mon mari dans la maison de ses parents. Mais au bout de quelques semaines, ayant appris que le moment de l'embarquement était retardé indéfiniment, Junot m'envoya chercher par M. de Limoges, son secrétaire. Je me rendis donc à Arras, où je m'établis dans la maison où le prince de Condé avait logé. Ce fut pendant ce temps que se passèrent plusieurs événements remarquables. Alors l'Empire fut proclamé, et Napoléon Ier régnait sur la France.

FIN

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.